Madame Hilaire : précédé d'une Réponse à L'Amour de M. Michelet (2e édition) par Mme Louise Vallory






MADAME HILAIRE

PRÉCÉDÉ D'UNE

Réponse à L'AMOUR de M. Michelet

PAR

Mme LOUISE VALLORY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, 13, Galerie d'Orléans
1859



MADAME HILAIRE

SAINT-DENIS. — TYP. DE DROUARD ET A. MOULIN

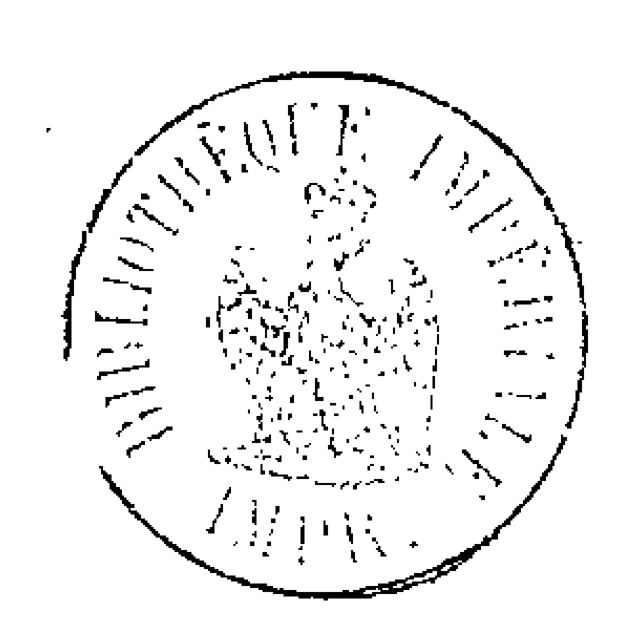


MADAME
HILAIRE

PRÉCÉDÉ D'UNE

Réponse à L'AMOUR de M. Michelet

PAR



Mme LOUISE VALLORY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, 13, Galerie d'Orléans

1859

A MONSIEUR J. MICHELET

Eh quoi! Monsieur Michelet, et vous aussi?... et vous aussi, vous nous vouez à l'impuissance, à l'infériorité; vous, notre chantre; vous, notre poëte; vous qui avez consacré une partie de votre existence à délivrer la femme des douloureux servages qui pèsent sur elle!... Aussi votre livre m'a-t-il attristée comme la défection d'un ami.

Quoique proudhonnien dans le fond, vous restez, il est vrai, grand seigneur dans la forme. Vous avez,

vous, une politesse exquise qui séduit tout d'abord. Votre style est délicieux de grâce, de fraîcheur; il sème autour de lui tout un bouquet champêtre : la délicate bruyère, le tendre myosotis, l'innocente pâquerette. Il semble qu'on se promène à travers les sentiers embaumés d'une idylle. Mais peu à peu l'illusion cesse, une vague tristesse s'empare de tout l'être, quelque chose de froid, de décevant, serre le cœur et l'on s'écrie : Lui aussi ne nous comprend pas... ne nous comprend plus...

En voulant idéaliser la femme, vous en faites un être tellement nerveux et frêle qu'on ose à peine y toucher. Il en est de votre étude comme des vierges de l'école mystique de Van Eyck ; elles ont quelque chose de si délicat, de si chaste, de si peu terrestre, qu'on souffre en les regardant. Leurs têtes semblent ne pas tenir à leurs corps aériens, et si la grâce reste, la force, qui est la vie, manque complétement.

Non, Monsieur, la femme n'est point une malade comme vous le supposez : ce qui est dans l'ordre de la nature, n'est point une maladie. Ce qui est une condition essentielle du grand mystère de la génération n'est point une maladie; l'accouchement même, quand il suit son cours habituel, quand il n'est pas entravé par la maladresse du médecin ou par les précautions exagérées de la famille, n'est qu'un trouble passager, l'explosion de la vie qui se dédouble.

Vous voulez que le mariage soit l'union spontanée de deux cœurs qui se cherchent, qui s'aiment, qui se nouent *pour toujours;* très-bien : mais vous représentez la femme si jeune, si innocente, si ignorante d'elle-même à l'heure de ce premier amour, qu'il est fort à craindre qu'il ne dure pas *toujours*. Vous-même, n'en êtes pas bien sûr, non plus; aussi vous empressez-vous de faire une cage de votre petite maison, cage que vous dorez, il est vrai, que vous couvrez de senneçon fleuri, de

fraîches verdures; et l'onde pure dans la coupe de cristal, et le morceau de sucre fixé entre deux barreaux, et l'ombrage des charmilles; rien n'y manque. Puis quand vous avez embelli autant que possible la prison............ du mariage, vous vous écriez : « Chante, mon doux oiseau, chante pour moi seul, n'es-tu pas bien ici?... Ne t'entouré-je pas des soins les plus tendres, les plus minutieux? Ne te donné-je pas une nourriture exquise, choisie? Qu'irais-tu faire dans cette grande forêt qu'on appelle le monde? Tu y trouverais les filets, les fusils des chasseurs, et ces méchants enfants qu'on appelle des amoureux ou plutôt des séducteurs; tu y périrais bientôt et de faim et de froid, car tu ne sais ni te suffire à toi-même, ni pourvoir à tes besoins. »

En songeant à tout pour cette *femme-oiseau*, vous lui avez enlevé son initiative, vous l'avez mise dans votre dépendance. Et si quelquefois vous ouvrez la porte de sa cage à votre cher rossignol, vous vous

empressez de lui couper le bout de l'aile pour lui retirer l'envie de voleter au loin; vous avez peur, vous, grand homme, même en étouffant doucement entre vos mains d'artiste le frêle petit oiseau; vous craignez toujours pour lui l'amour de la liberté, inné dans tous les êtres, dans le moucheron comme dans le tigre; vous craignez la fantaisie, le caprice, le grand *peut-être!* l'inépuisable *que sais-je?*........

Puis, vient l'*éducation*, c'est-à-dire l'*absorption* de la femme par l'homme; le ramollissement de son *moi* féminin pour recevoir l'empreinte masculine. Tout cela avec de douces paroles, de tendres sourires, mille petits soins charmants et même.... faut-il le dire? ennuyeux. La femme n'est plus elle, mais le pâle reflet de son mari, au moral comme au physique; il va peut-être, qui sait? changer la couleur de ses cheveux, et de brune la rendre blonde, s'il est blond. Il la façonne à sa guise, selon ses instincts, ses habitu-

des, il lui insuffle la dose d'amour qui lui semble nécessaire pour sa consommation particulière, et il en fait, selon son tempérament, un amusant joujou, une gentille serinette, ou bien la première servante de son logis.

Selon vous, la femme, c'est la petite Andromède qui reste enfant toujours, même à l'âge où elle devrait être femme, c'est-à-dire complète.

La séquestration morale me semble aussi horrible que la séquestration physique des Orientaux. L'esprit n'est point, comme le cœur, un terrain primitif ; c'est un produit d'alluvions successives. Pour grandir, il a besoin de se renouveler, il a besoin d'air, d'exercice, de liberté, de communion avec des êtres *supérieurs ;* et vous avez, Monsieur, les idées trop larges pour ne pas vouloir que la femme soit intelligente. Malgré toutes vos précautions, vous sentez bien que le grand amour que vous rêvez ne peut durer *toujours*, et vous effleurez la question scabreuse sur laquelle pâliront

longtemps encore les physiologistes et les philosophes ; la question du brisement de la ligne de continuité, la question du renouveau du cœur.

L'esprit de votre femme-type s'est agrandi, ses besoins intellectuels ont doublé ; malgré vos efforts pour la séquestrer, le monde s'est emparé d'elle; votre petite maison n'est plus un ermitage, la *cabane du berger;* elle s'est transformée, agrandie, ouverte à des amis du mari qui vont, viennent, apportent avec eux le courant des idées du jour, et vous laissez cette femme précisément se heurter à une quasi-nullité, un petit jeune homme sans conséquence, qui a de la faconde, du brio, rien de plus !... Pourquoi ne rencontrerait-elle pas une intelligence supérieure, qui la compléterait juste par le côté faible, insuffisant du mari?... Et pourtant, pour sauver l'épouse chancelante de ce demi-péril, vous employez une médication héroïque, les voyages, l'émigration dans un monde nouveau, l'Amérique, l'Australie, etc. Combien peu de maris

pourraient recourir à ce traitement princier!...

Ah! monsieur Michelet, vous avez beau enfermer la femme, la *transsubstantier* dans son mari, vous n'enfermerez pas, vous n'immobiliserez jamais *la folle du logis* : l'imagination. C'est notre diable bleu, à nous autres femmes : elle court, elle emporte l'esprit, elle emporte les sens, elle emporte le cœur.... surtout lorsqu'on a fait de nous des êtres si nerveux, si débiles, que nous n'avons plus sur nous-mêmes la moindre force réactive....

Enfin, vous le dirai-je?.... oui, puisque nous sommes à l'heure des franchises et des confessions. Il y a un chapitre de votre livre qui m'a douloureusement froissée : c'est celui des *Rêveries de l'automne*. Vous représentez la femme, qui n'est plus jeune et qui n'est pas vieille encore, toute belle dans sa maturité, ses reflets d'or, son voile de brume argenté par un limpide rayon d'octobre; elle se promène pensive dans son *petit* jardin; les dernières roses sont mordues par une gelée hâtive; une violette lui envoie

ses parfums d'arrière-saison, parfums plus enivrants qu'au printemps, parce qu'au lieu de s'éparpiller sur la pelouse ils se concentrent dans une seule corolle, et les chrysanthèmes qui vont s'épanouir semblent lui dire : Console-toi, nous sommes roses, nous aussi.

La femme rêve du soir d'hier, du matin d'aujourd'hui ; elle trouve que son mari... qui a la cinquantaine peut-être, lui fait beaucoup trop d'honneur en voulant bien l'aimer encore, en la trouvant belle à certaines heures, et des larmes tombent de ses yeux, *des larmes que viennent boire les anges*. Elle est si reconnaissante de l'immense dévouement de son époux!... Et pour vous résumer, Monsieur, vous ajoutez (mon Dieu! vous n'y avez pas songé sans doute) : « La femme n'est jamais aussi charmante, aussi *aimée*, que lorsqu'elle s'annihile complétement; que lorsqu'après avoir tout donné, il lui semble qu'elle n'a rien donné encore, et qu'elle s'étonne qu'on

veuille bien recevoir ce qu'elle offre. » Ah! songez-y, c'est un effacement complet cela, une passivité entière, une soustraction... coupable ; c'est presque un détournement de *mineure*, car vous prolongez la minorité de la femme bien au delà de vingt-cinq ans; vous la faites durer toujours. Vous nous convertissez en zéro qui ne sert qu'à grossir le chiffre de la personnalité masculine. .

. . . .

Vous avez beau faire, vous avez beau dire, vous avez beau chercher dans vos livres, dans vos cornues, dans vos expériences physiques, médicales et philosophiques, un remède au mal de ce siècle, le mal du cœur ; vous ne trouvez à mettre sur cette plaie rongeante que d'anodins calmants. Le remède ! Il n'est ni dans le lien indissoluble, ni dans la liberté complète, cette liberté malsaine et énervante de quelques-uns... C'est une énigme encore que l'avenir nous dévoilera. L'amour, tel que le comprennent les hommes, qui ne voient en lui que l'échange

unique du plaisir; le mariage, tel qu'il est établi, ne répondent plus aux aspirations de l'époque actuelle: ce sont des religions vieillies comme tant d'autres. Il ne faut pas seulement *la liberté*, il faut encore *l'égalité* dans l'amour. L'homme, même à l'heure la plus intime, la plus délirante, à cette heure où l'égalité devrait être complète devant le paroxisme de la vie, comme elle l'est devant la mort, l'homme se fait toujours le maître de la femme. A lui la dîme du cœur, la dîme du dévouement; à lui la dîme de toute chose en ce monde.

C'est lui qui reçoit, c'est la femme qui donne. Il a bien par ci par là quelques scrupules; et s'il est bon prince il lui vote des remercîments, il trouve qu'elle a bien mérité de lui, et il lui renvoie en échange, ou de plates ardeurs qui ne satisfont nullement les aspirations de son âme, ou bien des égards, de l'estime, de la commisération aux heures tristes; bref, sa menue monnaie pour tout l'or qu'elle lui a versé. Ah! Messieurs, la loi

ancienne disait : Dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête ; la loi nouvelle dira : Cœur pour cœur, amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Égalité en toute chose, voilà la JUSTICE.

Effacez du code de l'avenir tout droit de vasselage, toute coutume de servitude ; c'était bon cela au temps où il y avait des esclaves et des serfs, au temps où l'épouse appelait son mari *monseigneur et maître*.

Octroyez à la femme la liberté, mais pour qu'elle n'en abuse pas, agrandissez son sens moral, développez en elle le sentiment de la dignité personnelle, brisez les rets de la crainte. Ils ne la retiennent plus ou la rendent hypocrite. Donnez-lui une nourriture plus substantielle que celle qu'elle reçoit dès ses jeunes années ; ne lui dites pas qu'elle n'est créée que pour le plaisir, la maternité, le rien faire ; il y a en elle de nombreuses facultés qui s'atrophient par l'inaction, ou qu'elle dépense en futilités,

en papillotage, en agitation sans but. Apprenez-lui qu'elle doit coopérer, comme l'homme, au mouvement ascensionnel de l'humanité; débarrassez son front des bandelettes comprimantes d'une éducation étroite, rétrograde, et son front s'élargira à l'égal de celui de l'homme, et elle fera, elle élèvera des êtres qui penseront, parce qu'elle même pensera davantage. Laissez-la se donner par un libre don; laissez-la, sans vous voiler la face, se retirer plus tard loyalement, noblement, si l'homme de son choix lui a blessé profondément le cœur..... D'ailleurs, la femme étant prise au sérieux par l'homme, il y aura moins de surprise d'un côté, moins de légèreté de l'autre, et l'éclat d'un joyau, le parfum d'un bouquet, le fracas d'une voiture, n'entreront plus, ou entreront rarement dans le consentement de l'esprit et du cœur.

Les sens auront leurs droits, mais ils seront soumis à la loi du dévouement, du sacrifice

mutuel. L'amour deviendra un complément moral aussi bien qu'un complément physique, parce que la femme sera au niveau de l'homme. Et la lorette au cœur mort, à l'œil émerillonné de fausses ardeurs, la lorette dévoyée par la paresse, le clinquant du luxe, la perversion du sens moral, ne traînera plus ses robes de moire et de velours sur l'asphalte de nos boulevards. Le frissonnement de la soie, c'est la crécelle de ces belles lépreuses, mais elle attire au lieu de repousser comme autrefois. . . . .

. . . .

Oui sans doute, ces temps sont loin encore, mais ils viendront...

Vous, Monsieur, qui avez mesuré les siècles avec votre double compas d'historien et de philosophe, mieux que tout autre, vous pouvez nous les dire les progrès de l'esprit et du cœur humain. . . . .

. . . .

. . . .

Il y a longtemps que ces idées fermentaient dans ma tête et dans mon cœur; j'en avais jeté quelques-unes dans une photographie de la vie de province, photographie que je tenais enfermée, n'osant la livrer aux hasards de la presse, craignant que cette fille de ma pensée ne fût mal jugée par le public. Et j'hésitais..... Alors parut votre livre sur *l'Amour*. Ce mot gros de mystères et d'actualités, ce mot tout frissonnant de la vie qu'il va chercher dans les replis les plus intimes de l'être, ce mot écrit par vous, Monsieur, me causa un sentiment de curiosité fébrile. Il dit tout, sans doute, pensai-je, lui, le philosophe-poëte, lui, Michelet, et je me mis à lire..... Peu à peu je m'aperçus que certaines pulsations du cœur féminin vous avaient échappé, et j'osai (voyez l'outrecuidance) formuler ma protestation à côté de la vôtre, tirer mon pauvre petit livre de sa solitude, et dire tout haut quelques-unes de ces souffrances

dont tant de femmes se plaignent tout bas..... Elles ne sont pas nouvelles, ces souffrances; le cœur n'invente pas comme l'esprit, mais elles sont *vraies*.....

LOUISE M. VALLORY.

MADAME HILAIRE

I

LE MONDE EN PROVINCE.

Depuis Balzac, on s'est beaucoup occupé de la vie de province, nouvelle Amérique qu'ont parcourue nombre d'aventuriers littéraires. Quelques-uns, heureux Pizarres, y ont fait de précieuses découvertes ; ils ont fouillé dans ces intérieurs si placides à la surface ; ils en ont mis à nu les misères et les étroits bonheurs. Je viens après eux chercher fortune sur cette terre explorée, crayonner des portraits d'indigènes, et recueillir quelques sables aurifères échappés au lavage.

Presque partout, la société d'une petite ville se partage en deux camps, même en trois, si la ville est un

peu importante : la noblesse, la bourgeoisie et la colonie des fonctionnaires. Chaque camp s'entoure de barrières rarement franchies et presque infranchissables, pour les femmes surtout.

Mais de part et d'autre on s'observe, on se jalouse, et, sans se fréquenter jamais, on sait tout ce qui se passe derrière le rideau de la vie intime, et les intrigues amoureuses, et les gênes pécuniaires, et ces plaies morales qu'on croit cachées aux yeux de tous. Les fonctionnaires servent de trait d'union entre la noblesse et la bourgeoisie. Pour la plupart, ils s'affublent d'un petit *de*, plus ou moins authentique : cela pose, malgré les tentatives d'égalité de deux ou trois révolutions. C'est dans leurs rangs que, les jours de fête et de gala, nobles et bourgeois recrutent leurs danseurs. La femme d'un haut fonctionnaire est toujours la femme à la mode, révolutionnant, à la façon d'une comète, la ville où elle passe : on copie ses toilettes, on enregistre ses bons mots ; n'aurait-elle qu'un esprit plus qu'ordinaire, elle a le mérite de la nouveauté, qualité grande là où la nouveauté est presqu'un mythe.

Les salons de la préfecture sont un point de jonction entre les membres hétérogènes qu'on appelle la société d'une petite ville. Les réunions y sont nombreuses, froides, guindées, comme toutes les réunions officielles ; la noblesse y envoie quelques enfants perdus du parti ; la bourgeoisie y est en nombre, c'est là qu'on risque les modes excentriques, les danses nouvelles. Le

préfet recevra-t-il ? Grave question que les bourgeois s'adressent tout d'abord à l'arrivée d'un nouveau prince administratif. S'il ferme ses salons ou ne les ouvre qu'à moitié, la ville est en deuil. En toutes choses, la bourgeoisie ne fait jamais rien d'elle-même ; elle a besoin qu'on lui donne l'élan, soit d'en haut, soit d'en bas. Si un préfet n'économise pas trop sur les sommes qui lui sont allouées pour recevoir, s'il ne fait le grand seigneur qu'à demi, il est sûr d'être trouvé charmant par les femmes, plein de mérite par les hommes; qu'importe après cela qu'il connaisse ou ignore les besoins de son département? c'est le secrétaire général qui donne audience, écoute les réclamations, prépare les rapports ; c'est vraiment lui qui est l'administrateur.

Le bourgeois de province est au courant des moindres événements politiques : mais il les suit de loin, sans s'y mêler jamais; il les discute, assis dans son fauteuil, les pieds carrément appuyés sur les chenets ; il lit *son* journal le matin, après le déjeuner, ou le soir pour s'endormir ; il adopte toujours l'opinion de *son* journal ; il est pour l'ordre, les faits accomplis, la tranquillité en toute chose. Le plus mince choc, la moindre idée nouvelle lui font croire tout de suite à la fin du monde et à l'anéantissement de son bien-être. Le sens artistique lui manque complétement : à cet endroit il n'en est même pas à la prose de M. Jourdain. Si vous parlez de gloire, de renommée, il vous regarde sans vous comprendre, en haussant les épaules. Selon lui, le

but de la vie, c'est d'accroître sa fortune, faire une bonne maison, *mener habilement sa barque*, éclipser ses voisins et bien établir ses enfants. Pourtant, il en est qui se ruinent bêtement, mesquinement, sans plaisir pour eux, sans profit pour les autres ; mais ceux-là, on les compte. En province, tout est placide, uni de surface ; chacun se lève, se couche à peu près aux mêmes heures ; les existences semblent enchaînées les unes aux autres, et entraînées par la même locomotive, mais les freins, plus ou moins serrés, impriment à toutes ces vies qui glissent sur les mêmes rails de petites secousses agaçantes, de douloureux tiraillements ; on marche si près les uns des autres, qu'on vit dans la vie des uns et des autres ; la curiosité remplit les vides de la pensée, c'est une occupation à défaut d'autre chose. On parle souvent de la bonhomie, de la cordialité avec lequelle les provinciaux accueillent les étrangers. Que de désœuvrement dans cette cordialité apparente ! Mais un étranger, un *Parisien* surtout, c'est la nouveauté, l'imprévu, la voile blanche entrevue après trois mois de navigation entre le ciel bleu et la mer bleue, et l'on tire le canon pour le saluer à son passage. En province, on ne vit pas pour les autres, comme quelques-uns le croient, mais pour l'opinion des autres. L'opinion, c'est le métronome qui règle tous les battements du cœur. Si on se vient en aide, ce n'est point par un élan primesautier, mais pour qu'on dise : Comme il est serviable ! quelle nature généreuse ! Si plusieurs membres d'une

seule famille habitent sous le même toit, ils ont grand soin de taire les malaises, les misères de cette vie en commun. Prosaïsme, mesquinerie, étroitesse morale, vanité, ostentation, et, par-dessus tout, saint effroi du qu'en dira-t-on : voilà les traits distinctifs des habitants de la province.

Dans ce milieu aride, il s'épanouit pourtant çà et là, comme des touffes de giroflées entre les pierres d'un vieux mur, quelques femmes spirituelles et charmantes. Elles sentent d'instinct qu'il ferait bon vivre ailleurs, qu'il y a des climats plus chauds, un soleil plus brillant. Les hommes vulgaires qui les entourent ne répondent pas aux poétiques besoins de leur nature, aux aspirations de leur âme ; elles voudraient grandir leur intelligence par l'amour, et celui qu'on leur offre, n'est pas celui qui dilate, n'est pas celui qui grandit ! ! !..... Hélas ! presque toutes se laissent aller au lent courant qui les entraîne dans la voie commune ; le rouage les prend, les aplatit, les transforme, et les rend à quarante ans toutes défigurées. Cette jeune fille blonde, à l'œil limpide, au front rêveur, au cœur épanoui, que vous aviez connue à l'aube printanière, vingt ans après, vous la retrouvez mère de famille, attelée dès sept heures du matin aux soins du ménage, absorbée par ses lessives ou par la confection de confitures ; raide, guindée, méticuleuse, et se faisant de petits bonheurs des moindres incidents de la vie du voisin. En fouillant, vous retrouverez encore la couche

primitive; mais, hélas! que de pétrifications s'y sont faites!.... C'est l'une de ces vies souffrantes et inharmoniques avec le milieu où elles se trouvent que je vais essayer de vous raconter.

II

L'ENTREVUE.

Dans le faubourg d'une petite ville de province, se trouvait une maison de simple apparence, mais le chèvrefeuille, le jasmin, la glycine aux grappes bleues, la paraient de leur verdure. Elle dominait un jardin qui descendait en terrasses jusqu'à la rivière, rivière au cours tranquille, aux bords modestes comme toutes les existences en ce lieu. Pourtant, il y avait caprice et rêverie dans les mille retours que cette rivière faisait sur elle-même, dans les ombres mystérieuses des saules qui la bordaient, dans le frissonnement des peupliers caressés par la brise, dans le velouté des petites fleurs émaillant les grandes prairies à travers lesquelles elle se promenait paresseuse, en châtelaine des anciens jours. Image poétisée de la

vie de province, telle qu'elle apparaît parfois à l'œil fatigué du Parisien, emporté par un fiévreux tourbillon, aspirant après le repos, le calme, la placidité de la pensée.

Le coude appuyé au bord de l'une des fenêtres de la petite maison, le regard perdu à travers les arbres, une jeune fille rêvait. Par moments, un long soupir gonflait sa poitrine. A quoi songeait-elle ainsi? à l'avenir, à l'amour, au bonheur. Elle n'avait pas d'amant, mais son cœur solitaire avait rêvé l'amour; trouverait-elle l'amant, trouverait-elle l'amour, dans le mari qu'on lui proposait et qui devait lui être présenté le soir même? Un secret instinct lui disait qu'elle n'allait trouver qu'un mari, c'est-à-dire un monsieur à face vulgaire, à tournure de circonstance, ayant une mise irréprochable, et une position solide, ce dont l'on s'enquiert tout d'abord.

Grand était l'émoi dans la maison; le salon avait été ouvert, balayé, épousseté, avec un soin minutieux; les casseroles chantaient sur le feu en exhalant *d'appétissants* arômes; la mère avait mis son bonnet à rubans roses; le père, *son habit des dimanches*, et la vieille tante avait requinqué sa perruque. Ces trois respectables personnages se tenaient au port d'armes, assis autour du feu, et discouraient du grand événement. Claire, c'était le nom de la jeune fille, manquait à la réunion; elle aimait mieux rêver en pleine liberté et donner un dernier regard à ses châteaux en Espagne dorés par les rayons du soir. Ils sont si beaux ceux qu'on fait à

vingt ans, quand on habite la province et qu'on a de la poésie au cœur. Rien ne distrait de la contemplation de l'idéal, et l'on jette là tout ce qui manque à la vie.

Un bruit de fauteuils se fit dans le salon, et une femme de chambre vint dire à Claire que sa mère la demandait. Elle suivit cette fille, en soupirant, non sans avoir jeté, en passant, un regard vers sa glace. Elle trouva dans le salon les personnes attendues : un ami commun, car il faut toujours un tiers pour mettre en rapport deux électricités qui s'uniraient si bien l'une à l'autre sans l'aide d'autrui, et un jeune notaire nouvellement promu à cette charge dans une ville des environs. Elle le regarda comme les femmes regardent, à travers leur paupière baissée, qui prend, il paraît, dans ces occasions-là, une certaine transparence, fit dans l'ombre une petite moue des plus significatives et se tint dans son rôle de jeune fille bien élevée, c'est-à-dire parlant peu, mangeant à peine, d'une excessive réserve, pour ne pas dire plus.

L'ami commun, ou plutôt le négociateur de cet effet de commerce qu'on appelle une fille à marier, beau de province, déjà sur le retour, mais toujours pimpant, sémillant, sautillant, avec la bouche en cœur, l'œil en fusée, se donnait une peine inouïe pour faire valoir l'une et l'autre parties, et, à vrai dire, elles se prêtaient peu à ses efforts. Claire restait silencieuse, et le jeune notaire ne disait pas grand'chose, regardant son assiette de ses gros yeux sanguins. Le père et la mère

étaient aimables, mais guindés ; on s'observait de part et d'autre ; personne n'osait aborder la question palpitante, et chacun se tenait sur la frontière des lieux communs. Enfin, l'on se sépara, sans s'être rien dit, du motif de la visite, mais en se promettant de se revoir.

— Eh bien, dit M. Daulnay (l'ami commun) au jeune notaire, en revenant avec lui, que dites-vous?

— Peuh ! je ne dis rien encore ; il faut voir.

— Comment ! vous n'avez pas assez vu que Claire était une jolie fille ?

— En ménage, la beauté n'est qu'un accessoire.

— Accessoire fort agréable. Et M. Daulnay fit claquer sa langue contre son palais.

— Elle m'a paru un peu pincée.

— Timidité.

— La position est-elle solide? c'est le point important.

— Quatre-vingt mille francs qui lui reviennent du chef de sa mère, et des oncles à succession.

— Encore jeunes ?

— Goutteux et d'une santé délabrée.

— Je vois qu'il ne faut compter sur eux que comme plat de dessert. Je viens d'acheter une charge, songez-y ; si je me marie, c'est avant tout pour éteindre ma dette et asseoir ma position. Il me faut de l'argent comptant.

— Vous en aurez, que diable ! D'ailleurs, je sais

d'une source certaine que vous plaisez infiniment à la famille.

— Et à la jeune fille?

— Cela viendra comme le reste.

— Le père fait-il de bonnes affaires?

— Peu considérables, mais sûres.

— La maison m'a paru bien montée en linge et en argenterie.

— Tout cela vous reviendra un jour. Il faut poursuivre, n'est-ce pas?

— Je vous laisse carte blanche.

— Et vous ne le regretterez pas; c'est une bonne occasion que vous retrouveriez difficilement.

Pendant ce temps, madame Dabral disait à Claire, en faisant le petit rangement du soir :

— Comment trouves-tu M. Hilaire?

— Ma mère, je n'en veux point pour mon mari.

— Pourquoi?

— Il ne me plaît pas.

— Il ne peut te plaire encore ; tu l'as à peine vu.

— Alors, pourquoi me demander mon opinion sur lui?

— Quelle insupportable raisonneuse, reprend madame Dabral avec une note fausse dans la voix. M. Hilaire est un garçon fort doux, fort rangé, fort économe ; il a une excellente étude ; il fera une bonne maison. Dans dix ans, mais vous roulerez carrosse.

— Tout cela, ce me semble, ne suffit pas pour s'aimer.

— Voilà les idées romanesques de mademoiselle qui prennent l'air ; tu ne peux donc penser et agir comme tout le monde une fois dans ta vie ?

— Ma mère, que pensiez-vous quand vous aviez vingt ans ?

— Est-ce qu'il faut tant parlementer avec les péronnelles, sacredienne ! riposte la vieille tante à perruque noire. De mon temps, on disait à une fille : Choisis entre le mari qu'on te propose et le couvent ; dans l'alternative, elle prenait presque toujours le mari.

— Et après, disait Claire le plus naïvement du monde, se trouvait-elle plus heureuse ?

— Après, mais ça regardait le mari.

— Mon père, s'écrie Claire, des larmes dans la voix, en s'avançant vers M. Dabral qui allumait sa bougie, est-ce que tu veux aussi que j'épouse M. Hilaire ?

— Arrangez-vous comme vous l'entendez, répond celui-ci avec son insouciance habituelle ; ce sont des affaires de femmes, je ne m'en mêle pas ; tout ce que je sais, c'est que M. Hilaire est un très-bon parti ; qu'on ne trouverait pas son pareil à dix lieues à la ronde ; avec lui l'avenir est certain.

— Mais le présent ! murmure Claire en soupirant.

Le père ne répondit pas et fut se coucher.

— Demain, sans doute, dit madame Dabral en présentant sa joue à la jeune fille, pour recevoir son bon-

soir, tu seras moins romanesque. M. Hilaire n'a pas, sans doute, la moustache assez noire, le teint assez pâle et l'œil assez rêveur pour plaire à mademoiselle.

— Il n'a pas, s'écrie Claire avec pétulance, ce je ne sais quoi qui fait qu'on se regarde, qu'on se cherche, qu'on s'aime.

— Vous êtes une sotte, ma mie ; taisez-vous, reprend la vieille tante.

— Tu as l'air d'en savoir long sur l'amour, dit madame Dabral d'une voix sévère.

Claire baissa la tête et prit tristement le chemin de sa chambre.

Là, elle tomba à genoux devant son lit, et ses sanglots débordèrent.... Peu à peu ses larmes coulèrent plus lentement; elle essuya ses yeux, s'assit devant une petite table et se mit à écrire... à une amie de pension ; car, longtemps avant de dire : je t'aime, à un homme, les jeunes filles disent : j'aimerai, à une autre jeune fille, et elles font la course au clocher à travers l'avenir, à travers l'idéal ; elles se racontent mutuellement les découvertes qu'elles ont faites, les sensations inconnues qui ont traversé leur être; elles se grisent des vertigineuses senteurs contenues en elles. Il n'existe vraiment de l'amitié entre les femmes qu'à cette heure printanière; elles n'ont encore aimé qu'en pensée; ce n'est qu'après le doux baptême qu'elles se jalousent, qu'elles se détestent, qu'elles se disent mille tendresses... du bout des lèvres seulement.

« Ma chère Marie, » écrivait-elle,

« Qu'il est fâcheux que tu sois si loin de moi, que
» tu ne puisses me venir voir!... Je suis bien triste, va,
» et je viens pleurer avec toi, te dire ma souffrance, et
» essayer de me consoler, si c'est possible. On veut me
» marier. Eh bien, diras-tu, qu'y a-t-il de triste à cela?...
» Mais on veut me marier malgré moi, et c'est ce qui
» me désespère. On m'a présenté ce soir mon *futur*
» *mari;* je le déteste, et tu vas voir qu'il est fort loin
» de ressembler au portrait que, dans nos causeries de
» l'an passé, nous nous faisions d'un fiancé, disons le
» mot, d'un amoureux. Hélas! où croît-elle cette fleur
» d'amour qu'en rêve nous allions cueillir?... Ah! le
» bon temps que c'était alors, et comme de douces voix
» chantaient en nous...

» Figure-toi un homme court, carré, type des plus
» vulgaires; gros pieds, grosses mains, gros yeux tra-
» versés de filets sanguins, joues vermillonnées, che-
» veux roux, barbe à l'avenant. Et le rayonnement de
» l'intelligence? et la musique de la voix? et les ombres
» du regard? Rêve, rêve, rêve!...

» Il ne faut pas l'épouser, t'écrieras-tu... Mon Dieu!
» c'est ce qu'il y aurait de plus simple à faire. J'ai dit
» fort nettement que je voulais rester fille, on m'a ri au
» nez; que ce prétendu me déplaisait souverainement,
» on a répondu que cela ne faisait rien. Ma mère a pris
» ses grands airs, ma tante d'Orival a dit ses grands

» mots, mon père, comme il le fait toujours, a retiré
» son épingle du jeu, et l'on m'a envoyée coucher, ainsi
» qu'au temps où j'étais petite fille et que j'avais mal
» répété ma leçon.

» J'ai pourtant dix-neuf ans sonnés; j'ai atteint la
» majorité intellectuelle; je puis bien, ce me semble,
» voter par *oui* et par *non* quand il s'agit de mon
» bonheur et de mon avenir. Mais les filles n'ont pas
» plus qu'autrefois, il paraît, le droit de se marier à
» leur guise. C'est bien la peine, en vérité, de faire des
» révolutions! Réponds-moi vite, donne-moi un conseil,
» aide-moi à me débarrasser de cet affreux mari qu'on
» veut me donner malgré moi. »

Elle plia sa lettre, pleura encore, songea, la tête dans ses deux mains, et se décida enfin à se mettre au lit.

En se déshabillant, elle se regardait dans sa glace et se trouvait d'instinct trop jolie pour le mari qu'on lui proposait. C'était vraiment une charmante jeune fille, n'ayant besoin, pour compléter sa beauté, que d'amour et de bonheur.

Taille souple, élancée, fines attaches, teint pâle et doré, cheveux bruns, abondants, ondés, pleins de séve; les yeux surtout étaient charmants, avec leur nuance indécise, chatoyante, leur regard, tout à la fois velouté et moqueur : ces yeux-là pensaient. Cette tête de femme ne plaisait pas à tout le monde, parce qu'elle ne ressemblait à personne. Ce n'était ni le *minois chiffonné*, ni le *bouton de rose*, ni le *galbe antique;* mais elle im-

pressionnait profondément ceux qui cherchent l'idée sous la forme.

Jetons maintenant un regard rétrospectif sur cette existence que nous allons photographier.

Claire allait avoir vingt ans, comme elle l'écrivait à son amie. Pour elle, encore, ni bals, ni fêtes, ni soirées, ni cette nuée d'adorateurs qui se pressent autour d'une jeune fille à marier, l'encensent, l'adulent et sèment la coquetterie là où devrait germer l'amour. Elle avait perdu sa mère la première année de son enfance; trois sœurs de son père, vieilles demoiselles vivant ensemble, avaient pris soin de l'orpheline. Cette belle petite fille servit de dérivatif à la tendresse inerte en elles et les sauva de l'égoïsme, lèpre qui s'attache aux cœurs solitaires comme la mousse aux plantes maladives. L'enfance de Claire se développa dans un milieu sain, chaste, d'une tranquillité mécanique et presque conventuelle; mais cette régularité mathématique est bonne à l'enfance; elle équilibre sa nature, qui se développe par bonds et par soubresauts. Claire avait quatorze ans quand elle quitta ses vieilles tantes. Son père venait de se remarier : amour de jeunesse réchauffé au soleil de la Saint-Martin. Ces deux femmes, la belle-mère et la belle-fille, arrivaient l'une à l'autre avec des préventions, peut-être, tout au moins avec des réticences et l'esprit d'examen. Madame Dabral avait quarante ans passés; c'était une grande et forte femme, bien conservée, ayant le teint reposé des organisations tran-

quilles; nature étroite, calme, quoiqu'un peu théâtrale, aimant à faire étalage de bonté, de sentimentalité. Elle avait compté sur Claire pour sa mise en scène; l'occasion était belle, la jeune fille s'y prêta peu; madame Dabral lui en garda rancune; de là les paroles aigres, les regards aigus, les coups d'épingle. Claire se renferma de plus en plus en elle-même et n'épancha point, ainsi que les jeunes filles le font quelquefois avec leurs mères, les folles rêveries qui passent par une tête de seize ans. Son père, homme insouciant, ne se mêlait de rien, pas même d'aimer sa fille. Les seuls plaisirs de Claire étaient les lectures de la veillée. Aussi attendait-elle le soir avec les mêmes palpitations que, plus tard, on attend un rendez-vous d'amour. Le premier roman que lit une femme, c'est le premier miroir où se réflète son cœur; il lui apprend qu'elle aimera, il lui révèle mille sensations qu'elle ignorait encore. Elle lut Walter Scott; très-bien, direz-vous, et puis... Saint-Simon. Comment donc, Saint-Simon!... Eh! mon Dieu, oui! c'était de l'histoire; ce mot répond à tout (selon certaines gens). Si sa vie n'avait nul mouvement, par contre, son esprit faisait les plus folles chevauchées; elle se rêvait un mari sur le patron d'un amant; elle le rêvait (quelle erreur!) beau, spirituel, passionné, l'œil ardent et le teint pâle. Au lieu d'être un héros de roman, M. Hilaire est un parfait notaire, l'homme le plus positif, le plus terre à terre qui existe sous le soleil, et complétement dénué de ce sens qu'on

appelle l'imagination. Dans la lutte engagée, à qui restera la victoire? Sera-ce aux parents, qui regardent la vie à travers cette glace sans tain qu'on appelle la raison, qui n'entendent plus chanter en eux l'orchestre entraînant de la jeunesse avec la *furia* des sens et les suaves motifs de l'amour.

Sera-ce à la jeune fille, qui ne comprend rien encore à ce qu'on appelle, de par le monde, esprit de conduite, et veut suivre les instincts de son cœur et de son organisation?

. . . .

III

MADAME DAULNAY.

— Vous ne mangez pas, ce matin, dit en déjeunant M. Daulnay au jeune notaire.

— Seriez-vous malade? ajoute madame Daulnay avec intérêt.

— Dieu merci, ma santé est bonne, répond Hilaire toujours soucieux.

— Vous n'aimez peut-être pas le pâté de lièvre? continue madame Daulnay.

— Peste! un produit de ma chasse, riposte le mari, en temps de prohibition, encore; gibier de grand seigneur et de parc clos. Allons donc!

— J'ai fait moi-même ce pâté pour vous, reprend madame Daulnay de sa plus douce voix.

— Vous me comblez, ma chère patronne. En vérité, je ne sais comment reconnaître tant d'amabilité.

Euphrasie tousse et se tourne vers l'un de ses enfants pour le réprimander sur sa mauvaise tenue à table.

— L'amour vous prendrait-il à la gorge d'une façon assez violente pour vous retirer l'appétit? dit en riant M. Daulnay ; vous mordez à l'hameçon très-bien.

— Nous sommes loin d'en être là!

Et Hilaire soupire bruyamment.

— Morbleu! qu'avez-vous donc?

Euphrasie écoute palpitante, sous une apparente froideur.

— J'ai grande envie d'envoyer à tous les diables le mariage, ses préliminaires et ses suites. Mademoiselle Dabral est une bégueule, voilà mon dernier mot.

Un sourire rayonne dans les yeux brun-pâle d'Euphrasie; une coloration soudaine s'épand sur ses joues.

— Est-ce sérieusement que vous parlez? dit M. Daulnay tout surpris.

— Très-sérieusement ; je n'ai qu'un regret, c'est de vous avoir fait faire d'inutiles démarches, d'avoir abusé de votre amitié, de votre hospitalité.

— Hors-d'œuvre que cela. Diable, diable, ce mariage me semblait marcher à toute vapeur. Vous entrez dans une bonne famille, jouissant de la considération générale; vous êtes bien accueilli par les parents ; la dot est convenable, les espérances sont sûres. Que vous faut-il encore?

— Quelque chose que vous oubliez ; si on m'épouse à contre cœur, si je ne trouve pas dans mon ménage le repos et le calme que je comptais y trouver : n'est-ce donc rien ?

— Accessoires ! Une fille de l'âge de Claire n'a pas le caractère formé ; on en fait ce que l'on veut.

— Quand elle s'y prête toutefois.

— Étudiez le tempérament de votre femme et vous y arriverez toujours.

— Hum ! c'est scabreux ; bien que l'amour soit inutile en ménage, il faut pourtant de l'amitié.

— Comme celle qui nous unit, ma femme et moi. Nous nous sommes mariés sans amour, et nous n'en sommes pas moins heureux, n'est-ce pas, Euphrasie ?

— Tu oublies les concessions, dit-elle en pinçant ses lèvres minces et en élargissant son rond visage d'un sourire de contrefaçon ; elles viennent toujours du côté de la femme.

— J'attendais mieux, reprend en riant M. Daulnay ; mais, mon cher ami, revenons à votre affaire. Vous vous plaignez de ce que mademoiselle Dabral ne répond pas à vos avances ; dites-moi, lui en faites-vous beaucoup ? que son cœur ne bat pas à l'unisson du vôtre ; qu'en savez-vous ? Dans ces visites officielles, on se trouve toujours placé si loin l'un de l'autre, qu'on ignore ce qui se passe ; les plus fins s'y trompent ; on ne sait bien les choses qu'après la noce.

— Il est quelquefois trop tard, interrompt Hilaire.

— Vous êtes un parfait notaire; mais vous vous entendez mieux, je crois, à dresser des contrats qu'à faire la cour.

— C'est possible.

— Vous êtes un homme trop vertueux, mon cher; qualité fort estimée des parents, mais que les jeunes filles n'apprécient pas toujours ce qu'elle vaut. Moi qui ai plus d'expérience que vous à cet endroit, je vais vous initier.

— Très-bien, patron, j'écoute.

Et Hilaire s'étend commodément sur sa chaise.

Madame Daulnay se tient droite, sérieuse; elle serre les lèvres par un mouvement de concentration qui lui est habituel, et croise les bras sur sa taille plantureuse. Rien n'annonce en elle la moindre émotion; pourtant, on pourrait remarquer le sang montant par bouffées sous sa peau brune.

Après avoir passé ses doigts dans ses cheveux, cambré sa taille, pris sa pose d'irrésistible, M. Daulnay commence la leçon.

— Tout cela, mon cher, est noté d'avance, comme une mise en scène. Après les deux ou trois premières visites de prologue, visites guindées, cérémonieuses toujours, quand la mère vous a jeté des regards de haute protection, que le père vous a donné des poignées de main signifiant beaucoup de choses, que les domestiques vous introduisent d'un air mystérieux, vous êtes certain d'être agréé par les parents. Ce consentement-là

prime l'autre toujours. Après cela, pour réchauffer les froideurs de la jeune fille, épanouir son visage, vous apportez ou vous envoyez un bouquet composé de fleurs rares. Dix jours de bouquet. Ce temps révolu, au bouquet vous joignez un sac de bonbons, que vous choisissez fins, délicats, pour flatter toutes les sensualités avouables. Puis, si la jeune fille est sentimentale, — et les jeunes filles le sont toujours ou feignent de l'être, — dans un moment de solitude, alors que la mère, par hasard ou à dessein, s'est discrètement éloignée, vous faites avec votre fiancée une promenade dans l'éther, et vous reprenez terre dans le jardin fleuri d'une vie à deux, jardin que vous avez soin d'embellir encore de liberté, de plaisir. Il est bon quelquefois, aux approches du mariage, un soir d'ombre, de risquer le baiser du bosquet. La jeune fille rougit, se récrie, se laisse faire et savoure en cachette ces dragées conjugales, qui semblent toujours meilleures avant qu'après la noce, parce que c'est encore le fruit défendu.

Voilà, mon cher, le Manuel du parfait fiancé. Vous voyez, rien de plus simple.

— Pour un homme sémillant comme vous, répond Hilaire, qui avait écouté de ses deux rouges oreilles; mais quand on n'a pas l'habitude de ces choses...

Allons donc! un peu de confiance en vous-même; vous êtes arrivé à la période du bouquet.

—Va pour le bouquet, reprend-il d'une voix dégagée; cela est facile et ne nuit qu'à la bourse.

— Est-ce qu'on regarde à cela, quand on fait la cour?

— Mon cher patron, j'ai pour principe d'y regarder toujours; je ne roule pas, comme vous, sur les billets de banque.

— Ça viendra avec le temps. Un homme rangé comme vous êtes, ne se permettant aucune fantaisie, doit faire une maison solide. Ah! que ma femme voudrait que je vous ressemblasse!

Pour cacher certain embarras, Euphrasie répond sèchement :

— Ce n'est pas de nous qu'il s'agit, mais de M. Hilaire, de son avenir, de son bonheur.

Et se tournant vers le jeune notaire, elle continue d'une voix amollie :

— Si vous avez des craintes, des doutes, renoncez bien vite, je vous en conjure, au mariage que nous avions arrangé pour vous; les considérations sociales et pécuniaires ne sont rien ; il faut, avant toute chose, que vous soyez heureux.

Et, malgré elle, sa voix s'altère.

— Qu'a donc Euphrasie, ce matin? dit légèrement M. Daulnay; quelque vapeur, sans doute; c'est le lot des femmes, il faut en prendre notre parti. Allons, Hilaire, venez avec moi commander le bouquet; je vous laisserai à la porte de mademoiselle Dabral.

— Volontiers, patron.

Ils sortirent tous deux, et madame Daulnay, appuyée

au bord de sa fenêtre, les suivit longtemps d'un regard rêveur.

Il n'était ni beau, ni spirituel, ni provoquant, M. Hilaire, et pourtant Euphrasie l'aimait; elle avait senti son cœur se nouer au cœur du jeune homme pendant l'une de ces soirées solitaires où son mari la laissait pour aller à des rendez-vous d'affaires, disait-il; d'amour, disait-on. Solitudes si pernicieuses à la fidélité conjugale : le cœur a froid, l'esprit s'ennuie, l'imagination s'exalte et galope à toute bride sur le chemin de l'inconnu.

Euphrasie, elle non plus, n'était pas jolie et n'avait été épousée que pour sa dot, des plus avenantes. Le mariage n'avait pas changé grand'chose aux habitudes fringantes de M. Daulnay; peu s'en fallait qu'il ne racontât ses bonnes fortunes à sa femme, tant était impérieux en lui le besoin de se vanter. Prudente et mesurée en toute chose, Euphrasie laissait deviner, sans en parler jamais, l'isolement dans lequel elle vivait. Elle s'était retranchée dans la dévotion, et chacun à l'envi l'entourait d'une auréole.

Premier clerc de M. Daulnay, alors que celui-ci était notaire, Hilaire vivait sous son toit, à sa table, faisait partie de la famille et aidait madame Daulnay à passer ses soirées solitaires.

Il était assidu, ce qui remplace beaucoup de choses pour la femme esseulée. On croit si vite à l'amour dans ces occasions-là! Puis il était jeune, il avait le sang

aux lèvres et aux joues, et il excitait certaines sensualités non satisfaites.

Hilaire aimait-il madame Daulnay? Non. Elle manquait pour lui de l'aiguillon qu'il avait pour elle : il ne la trouvait pas assez jeune, assez appétissante. Mais..... il lui était commode de passer là ses soirées plutôt qu'ailleurs. Il trouvait bon feu, tiède atmosphère, siége confortable, causerie facile et sans gêne, c'était tout ce qu'il lui fallait.

Et il en restait toujours avec elle au chapitre de l'amitié.

Un soir que la causerie s'était faite tout intime, la main d'Euphrasie alla chercher celle du jeune notaire; son front, comme une fleur alourdie par l'orage, s'inclina vers ses lèvres, et la main ne se referma pas sur cette main qui venait chercher un refuge dans la sienne, et les lèvres ne s'entr'ouvrirent pas pour donner un baiser!... Euphrasie se recula étouffant un sanglot, elle aimait trop pour se prendre à haïr, et voulant sortir sans défaite de cette situation difficile, le lendemain matin, après une nuit des plus agitées, elle dit à M. Daulnay : Mon ami, si nous nous occupions de marier M. Hilaire, il vient d'acheter une étude, un mariage assoirait sa position.

— C'est une idée, tu as toujours d'excellentes idées; tiens, mademoiselle Dabral ferait parfaitement son affaire.

— Elle est bien jolie.

— Raison de plus, la beauté ne gâte jamais rien ; quand on trouve chez soi vin d'extra, on est moins tenté d'aller au restaurant.

— Et à quel titre me dis-tu cela? reprit-elle en pinçant ses lèvres et raidissant sa taille.

— Je ne veux faire aucune application ; tu sais bien, ma bonne, que je suis le plus heureux mari de France et de Navarre : ce n'est qu'une réminiscence de la vie parisienne.

Et il passe son bras autour de la taille de sa femme,

— Tu es vraiment très-bien dans ce costume matinal.

Euphrasie ne réplique pas; elle ne se sent ni le droit ni le courage de le faire.

Deux heures après, M. Daulnay allait voir M. Dabral.

Depuis ce jour les événements avaient marché....... Souvent la pauvre femme s'arrêtait chancelante dans la voie pénible qu'elle s'était tracée; mais l'orgueil la réconfortait, l'orgueil, ce vin d'absinthe dont s'enivre la femme laide, laissant aux jolies femmes les bonbons de la flatterie, des hommages, tous ces trompe-faim du cœur, qu'on appelle coquetterie, vanité.

Par ce mariage elle croyait avoir enlevé au serpent qui l'enlaçait son venimeux aiguillon; mais on a beau l'arracher cet aiguillon, il repousse quoi qu'on fasse; le danger est toujours là.

IV

LE POURQUOI D'UN MARIAGE

« Ma chère Marie, écrivait Claire, enfermée dans sa
» chambrette, je suis bien triste, va ! M. Hilaire gagne
» chaque jour du terrain, et j'ai beau dire, et j'ai beau
» faire, on veut à toute force que je devienne sa femme.
» Sa femme ! Comprends-tu ce mot-là ? Vivre de sa vie,
» à chaque heure, à chaque instant ; vouloir tout ce qu'il
» voudra, tout cela doit être charmant..... quand on
» s'aime. Vingt fois j'ai essayé de dire à M. Hilaire
» qu'il n'y avait nulle sympathie entre nous ; que je
» craignais de ne pas le rendre aussi heureux qu'il le
» mérite (le très-humble serviteur de la fin d'une lettre) ;
» vingt fois ma langue s'est paralysée sous le regard
» sans réplique de ma mère, sous l'œil altier de ma
» tante d'Orival. Si tu étais là, tu rirais bien de me voir

» avec M. Hilaire, et puis.... tu pleurerais peut-être en
» me sentant si triste. Quand il me fait sa visite, il s'as-
» sied à trois mètres de moi, cinquante centimètres en
» arrière, position peu avantageuse; il est fort embar-
» rassé de ses jambes, de ses bras, de ses paroles, et j'ai
» la malignité de ne point lui venir en aide; j'avoue ce
» crime. Ma mère, taillant des petits bonnets pour les
» pauvres, forme un grave trait d'union entre nous.
» Malgré son amabilité, la conversation languit; de
» de temps en temps j'étouffe un bâillement et je re-
» garde la pendule pour voir si l'heure du dîner arri-
» vera bientôt; c'est toujours une distraction. A propos, je
» ne t'ai pas dit encore que M. Hilaire m'apporte cha-
» que fois qu'il vient me voir un pyramidal bouquet qu'il
» tient à la façon d'un parrain de campagne; il me le
» présente gauchement, je le reçois de même, et tout est
» dit. Nos amours n'en marchent pas mieux pour cela.
» Ah! que j'aimerais bien mieux une branche de myo-
» sotis qu'on cueille à deux entre les pierres d'un ruis-
» seau et qu'on fait sécher sur son cœur! C'est peut-être
» aussi bête pour les indifférents, mais c'est parfumé
» d'amour, et les fleurs de M. Hilaire n'auront jamais
» cette senteur-là.

» Je m'étais levée, il y a quelques jours, avec la
» ferme résolution de lui dire que je ne pouvais me dé-
» cider à devenir sa femme; qu'il valait mieux qu'il
» cherchât autre part; j'épiais avec impatience un mo-
» ment de solitude pour lui faire ce compliment peu

» agréable. Nous avions du monde à dîner; ma mère
» préparait son dessert; l'air était humide et effrayant
» pour les rhumatismes de ma tante d'Orival. Je comp-
» tais là-dessus; il était tombé une petite pluie fine qui
» emperlait les arbres, ouvrait les boutons des lilas et
» disposait aux confidences. Mais, hélas! à travers le
» feuillage quelque lutin se riait de moi. A peine avions-
» nous fait quelques pas que M. Hilaire sent frémir en
» lui je ne sais quelle corde poétique, corde neuve et dé-
» tendue par l'humidité; il chante un air aussi senti-
» mental que l'*Herbe des champs* de la *Lucie*. Puis il s'é-
» lance dans les nuages; il tente même une visite à la
» lune. J'attendais toujours qu'il eût pris terre pour par-
» ler. Il n'avait pas fini encore que ma mère vint nous
» rejoindre. L'occasion était perdue, reviendra-t-elle? Je
» l'aime bien mieux encore avec son habituelle lour-
» deur; il a du moins le mérite du naturel. Et dire que
» cet homme a une réputation florissante! Pas le moin-
» dre défaut apparent pour y accrocher un refus plau-
» sible! C'est un excellent garçon, dit-on par le monde.
» Les excellents garçons sont des hommes détestables, à
» mon avis; natures rondes et bonaces, esprits bour-
» soufflés, sans couleur, qualités négatives; on ne peut
» leur adresser aucun reproche, mais on ne les aime
» pas, et le cœur ne se sent pas abrité par leur cœur.
» Viens-moi donc en aide, ma chère Marie; au lieu de
» me gronder sur mon peu de raison, comme le maître
» d'école débitant sa leçon à l'enfant qui se noie. »

A peine la jeune fille avait-elle fini d'écrire qu'elle entendit le pas majestueux de madame Dabral, qui se dirigeait vers sa chambre. Elle glissa précipitamment sa lettre dans un buvard, et prit une broderie pour éviter les questions scabreuses.

Madame Dabral entre sérieuse et solennelle, elle s'assied, attire la jeune fille dans ses bras :

— Chère enfant, dit-elle doucement, j'ai à te parler.

Claire la regarde, surprise, puis se laisse aller à cette molle pression, et ses pleurs débordent.

— Ma chère fille, reprend madame Dabral, de sa voix la plus onctueuse, en fermant à demi les yeux, comme un prédicateur pénétré d'amour divin, de fâcheuses dissidences ont parfois éclaté entre nous ; tu as pris pour une sévérité intempestive ce qui n'était de ma part qu'un profond intérêt, et je me suis sentie froissée, ulcérée dans mon affection la plus vive ; mais devant le malheur les glaces se fondent et les cœurs se joignent.

Elle s'arrête un instant pour juger de l'effet de son exorde. Claire mouillait de ses larmes le cou de madame Dabral. Celle-ci continue.

— Je vois bien que ce mariage, notre rêve le plus cher, n'éveille aucune de tes sympathies. Tu n'apprécies pas, tu ne peux apprécier comme nous les qualités solides de M. Hilaire, ma fille bien-aimée. Si tu ne fais pas ce mariage par inclination, fais-le par raison, fais-le par devoir ; va, ce sacrifice te sera payé un jour en bonheur.

Elle s'arrête quelques secondes, puis reprend :

— Ce mariage est devenu une nécessité, une question d'honneur, et j'augure trop bien de ton cœur pour craindre qu'il manque à l'appel qu'on lui fait.

— Que voulez-vous dire! s'écrie Claire, en relevant son front baigné de larmes.

— Il m'en coûte de te faire cette révélation, mais il faudra toujours que tu saches la vérité.

« Ton père, entraîné par des spéculations commerciales, a engagé, a compromis ta fortune personnelle. M. Hilaire offre une position solide, tout le bien-être matériel qu'on rêve pour une fille chérie.

» C'est un excellent homme; il est fort épris de toi. Il a le bandeau sur les yeux et se contente des explications qu'on lui a données : il n'exige point, comme tout autre le ferait, le versement immédiat de ta dot... Si tu le refusais, semblable occasion ne se retrouverait plus. Un autre prétendant serait plus exigeant; ton père se verrait obligé d'avouer sa mauvaise gestion. Quelle humiliation pour lui! quel chagrin pour nous tous! et pour toi pauvre enfant, l'isolement, la dépréciation, un célibat perpétuel peut-être, car une fille sans dot ne se marie guère. C'est donc aussi dans ton intérêt que je te parle; d'un mot tu peux nous rendre à tous la sécurité, le bonheur; et ce mot, tu es trop bonne fille pour ne pas le dire. »

Claire, sans trop comprendre la grandeur du sacrifice qu'on exigeait d'elle, n'envisageant que la sainteté d'un

devoir accompli, d'un dévouement à la famille, se jeta dans les bras de madame Dabral et promit tout ce qu'on lui demandait, jurant d'être digne, courageuse et de ne point faillir à ses promesses.

A vingt ans, à cette heure de séve et de mouvements primesautiers, la pensée d'un généreux sacrifice grandit le cœur et décuple ses forces : il croit pouvoir soulever des montagnes, mais la fièvre tombe, l'exaltation cesse, l'âme plus tendre se meurtrit plus vite ; elle s'affaisse, elle pleure le bonheur qui s'est enfui, le bonheur, ce mythe vers lequel elle aspire avec l'exubérance de ses facultés nouvellement épanouies.

Et madame Dabral couvrait la jeune fille de ses baisers ; elle trouvait dans son cœur mille tendresses à lui dire, car elle avait craint de rencontrer plus d'obstacles. Il y avait du vrai dans les révélations qu'elle venait de faire, mais ce n'était pas une raison pour sacrifier une fille de vingt ans et la jeter en pâture, comme Andromède, à ce monstre qu'on appelle « considération sociale. »

Puis ce mariage la débarrassait de sa fille d'adoption, chaîne toujours un peu lourde pour une belle-mère, en même temps qu'il mettait à l'abri sa fortune personnelle, dans laquelle M. Dabral aurait puisé peut-être.

Que de mariages se font ainsi et ne sont qu'une compresse mise sur quelque plaie d'argent !

V

LE CONTRAT.

Des pièces de soie, des dentelles, des cachemires sont étendus sur le lit de madame Daulnay; des bijoux sortent d'une boîte de marqueterie dans le somptueux désordre que les artistes flamands jettent dans leurs tableaux. Un beau soleil d'avril, filtrant à travers les rideaux de damas rouge, vient noyer tout ce luxe dans sa lumière. Madame Daulnay le coude appuyé sur l'un des bras de son fauteuil paraît souffrante; elle est triste elle est jalouse de la beauté de Claire, que rehausseront encore les somptuosités d'une corbeille de noces.

— Pour être heureuse, murmure-t-elle, il m'aurait fallu si peu à moi.

Ce *si peu* que quelques femmes demandent, c'est tout c'est le cœur.

Hilaire, non plus, n'a rien d'épanoui ; il se promène de long en large, et hausse les épaules en contemplant les charmantes superfluités qu'il vient de choisir, ou plutôt que M. Daulnay a choisies. Lui, il n'a regardé que les étiquettes, additionné les prix, écrit le total sur son carnet ; malgré ces précautions, il est tout étonné, il est même de mauvaise humeur d'être sorti, comme il l'a fait, de ses habitudes parcimonieuses. En passant il heurte une pièce d'étoffe et la fait tomber.

— Bon ! voici de l'ouvrage, dit-il avec impatience ; et d'une main maladroite il cherche à replier la soie.

— Je viens à votre aide, prenez garde, reprend madame Daulnay.

— En vérité, continue Hilaire, je ne sais comment me retourner au milieu de ces chiffons.

— Votre femme fera votre éducation ; avec un peu d'amour tout s'apprend si vite.

— J'aimerais mieux emplir un dossier que de choisir ces babioles, d'ailleurs cela me rapporterait davantage.

Euphrasie soupire.

— Mademoiselle Dabral sera charmante.

— Oui, c'est une jolie fille, je n'en disconviens pas.

— Et vous l'aimez ? fit-elle avec effort.

— Ma foi, je n'en sais trop rien.

— Mais s'il en était ainsi, reprend-elle avec hésitation, en proie à une lutte intérieure, il faudrait réfléchir,

reculer même ; il s'agit pour vous du bonheur de toute la vie.

— Baste! — et il haussa les épaules, — puisque nous sommes lancés, continuons. J'ai déjà fait la moitié du chemin ; j'aime l'économie en toute chose.

Madame Daulnay retombe avec accablement dans son fauteuil.

— Vous paraissez souffrante, ma chère patronne.

— J'ai une affreuse migraine aujourd'hui.

— Un peu d'air vous ferait du bien.

— Peut-être, il fait chaud ici.

— Voulez-vous accepter mon bras pour vous promener dans le jardin ?

Elle hésite, puis accepte, ne pouvant résister à la tentation de se sentir tout près du jeune homme, de s'enivrer de son électricité. Hélas ! c'est peut-être la dernière fois !

En sortant Hilaire jette un regard circulaire sur les robes, les bijoux, les dentelles, instruments de son supplice, et lui aussi soupire.

— Que d'écus enfouis là-dedans ! dit-il. J'ai voulu me conformer à l'usage, mais c'est un diable d'usage qu'on ferait bien d'abolir.

Ils se promenaient dans le jardin, et en se promenant, madame Daulnay s'appuyait plus que de coutume sur le bras d'Hilaire, qui attribuait cette pression aux langueurs de la migraine. Les coudriers fleurissaient et leurs grappes appelaient la poussière amoureuse qui doit

les vivifier; une brise tiède la portait aux fleurs ans un baiser, et la brise en passant baisait aussi le front humide d'Euphrasie enivrée.

L'ivresse dura peu; M. Daulnay vint rejoindre les promeneurs et ravir au cœur de la pauvre femme la dernière goutte d'élixir qu'il savourait.

Le lendemain à midi grand est l'émoi dans le salon de M. Dabral; toute la famille est réunie; M. et madame Daulnay sont là aussi. Hilaire vient d'offrir ses cadeaux de noce. Claire est pâle; des larmes froides coulent sur son cœur et le transissent. Elle n'est nullement éblouie par les splendeurs de sa corbeille, elle en est même blessée, car ce sont les épingles du marché; et, d'instinct, elle a honte de ce commerce établi entre les familles, admis par l'usage, sanctionné par la société, puisqu'un homme grave, faisant métier de probité, vient régler les conditions de la vente et apposer sa signature au bas du traité.

Pour Hilaire, il est mal à l'aise dans sa cravate blanche; ses générosités du moment gênent la circulation habituelle de sa raison pratique.

Des sourires s'épandent des lèvres de madame Dabral, comme d'une corne d'abondance; elle en verse à droite, à gauche, elle en a pour tout le monde. Ce mariage va se faire, enfin!

Madame Daulnay sourit, elle aussi. Il y a tant de faux sourires!!... Elle se tient droite, immobile, les bras croisés sur sa poitrine comme pour comprimer son

cœur qui bat trop vite. Douée de l'un de ces visages qui n'ont point de jeunesse, les luttes et les souffrances de l'âme laissent moins de traces sur son front que sur celui de tout autre. Puis l'orgueil la rend impassible, et le sentiment d'un devoir accompli, comme un bain aromatique, rafraîchit ses pensées brûlantes.

La tante d'Orival loue un peu, blâme beaucoup, débite de longues tirades, entremêlées de mots colorés, sur le luxe moderne, sur l'extravagance des modes du jour.

M. Daulnay seul nage dans une mer de délices ; il va de çà, de là, papillonne tantôt vers Hilaire, tantôt vers la jeune fille, lui essaye un bracelet, drape un châle sur ses épaules, et ne manque pas de louer le bon goût qui a présidé au choix de chaque chose. C'est lui qui a donné les adresses, c'est lui qui a fait les commandes, c'est lui qui a dirigé le goût d'Hilaire.

Enfin, pour faire diversion aux admirations respectives dont on commence à se lasser, il propose une promenade à sa campagne. Chacun accepte, et s'installe dans son brec qui apparaît comme par enchantement.

La voiture roule, rapide, soulevant une poussière dorée ; un doux parfum d'amande s'éxhale des poiriers en fleurs ; la campagne a revêtu sa robe blanche de mariée, et de mariée heureuse !

On arrive au cottage, on se promène, on se disperse ; les deux fiancés se trouvent seuls au détour d'une allée, tête-à-tête ménagé sans doute par M. Daulnay pour per-

mettre à Hilaire de risquer le *baiser du bosquet*.

— Voici une magnifique soirée, dit la jeune fille, à bout d'expédients pour soutenir la conversation, ne trouvez-vous pas, Monsieur?

— Sans doute, répond Hilaire, mais le couchant est rouge, cela nous annonce du vent pour demain.

— Pourtant l'air est tiède, et nous apporte de printanières senteurs.

Elle renverse la tête en aspirant les effluves embaumés.

Hilaire, lui, fixe ses yeux sur un carré du jardin.

— Il nous faudrait un peu de pluie pour faire pousser les asperges. Aimez-vous les asperges, Mademoiselle?

— Oui, répond-elle en souriant.

— Moi je les adore ainsi que les petits pois. J'ai une cuisinière qui les accommode parfaitement.

Claire ne rit plus; une larme tremble au bord de ses cils; toutes les tristesses de son avenir remontent pour l'inonder.

Ils sont rejoints par le groupe des promeneurs; madame Dabral ne voulant pas sans doute laisser plus longtemps sa fille exposée aux tentations du tête-à-tête.

M. Daulnay s'avance vers les fiancés.

— Je suis désolé, dit-il, d'interrompre les douces confidences que vous vous faites sans doute, mais l'heure du retour est sonnée, la voiture attend; nous songeons au dîner, nous autres qui ne sommes pas amoureux. Et

ses petits yeux gris s'en vont curieusement d'Hilaire à Claire.

— Je vous assure que nos confidences n'ont nul besoin de solitude, dit la jeune fille en souriant.

— Vraiment! Et vous parliez ?

— D'asperges et de petits pois.

M. Daulnay rit, en frappant sur l'épaule d'Hilaire.

Le regard d'Euphrasie s'en va tout caressant vers le jeune notaire ; il semble dire : Je vous remercie de votre maladresse.

On est revenu de la campagne, on a dîné longuement, ennuyeusement, comme on dîne en province. Tout le monde est assis en cercle dans le salon. Un notaire ouvre solennellement un cahier attaché d'un flot de faveurs blanches, et commence la lecture du contrat, lecture qui n'arrive que confusément aux oreilles de Claire. Elle est vendue; que lui importent les conditions du maché!

Ainsi que dans la plupart des contrats, il se trouve dans celui-ci des apports fictifs; chacun le sait ou le présume, mais le bail est passé.

Madame Daulnay épie la jeune fille, savoure sa pâleur, semble boire avec délices les larmes retenues sous ses paupières; elle n'est donc pas seule à souffrir!... Est-elle méchante? Non, mais elle aime; elle est jalouse, elle est cruelle. Cruauté qui ne se dégage qu'au froissement, comme certains parfums.

L'amour c'est le blanc datura; le poison circule dans sa séve.

Et Claire appelait de toutes les tristesses de son cœur une catastrophe qu'elle n'osait provoquer. Un faux point d'honneur la retenait; elle avait promis, elle voulait accomplir son sacrifice, dût-elle y perdre son bonheur.

La veille de son mariage, de grand matin, elle descendit dans le jardin, cueillit une petite fleur, se promena longtemps pensive, puis remonta dans sa chambre et écrivit à son amie ; c'était sa seule consolation.

« Ma chère Marie,

» C'est donc demain que je m'appelle Madame ;
» Madame ! que ce titre nous semblait beau autrefois !
» Madame ! c'était l'amour, la liberté; c'était le zéro fait
» chiffre !... hélas !

» Je t'envoie une fleurette, dernier souvenir de ma
» vie de jeune fille ; elle est fraîche aujourd'hui, de-
» main elle t'arrivera flétrie, et le dernier mot sera
» dit pour moi.

» Chère, as-tu remarqué comme le printemps est
» beau cette année, comme le soleil rit dans le ciel ?
» il rit et je suis si triste !... Ce matin surtout, il me
» disait mille choses charmantes pour fêter mon anni-
» versaire, car c'est aujourd'hui que j'ai vingt ans.

» Tout parlait d'amour à mon pauvre cœur déshérité,
» et les oiseaux qui gazouillaient bâtissant leur nid
» dans les charmilles, et l'anémone qui, brisant sa co-

» tonneuse enveloppe, présentait ses pétales aux baisers
» du soleil.

» Elle était déjà charmante, mais une heure après
» quelle différence! elle n'avait plus l'air gauche et
» timide du premier moment, sa robe de noce, un peu
» chiffonnée d'abord, s'étalait avec magnificence. Elle
» semblait dire à tous : admirez-moi, je suis belle;
» enviez-moi, je suis aimée.

» Hélas! c'est assez rêver... c'est si bon pourtant de
» laisser son âme, emportée par un nuage, s'en aller
» on ne sait où!... »

Elle fut interrompue par l'arrivée de la couturière qui venait lui essayer sa robe de mariée. Cette blanche et diaphane toilette, qui ravit toujours les jeunes filles, lui causa un frisson douloureux.

Quand elle se retrouva seule, elle dit adieu en pleurant aux meubles, aux mille riens de sa chambrette. Un peu de sa vie, un peu de ses doux rêves s'était attaché à tout cela; puis, s'approchant de la fenêtre, elle jeta un douloureux regard sur la route blanche et poudroyante qui s'allongeait à perte de vue devant elle : cette route banale, monotone et sans ombre, c'était la vie qu'elle allait parcourir avec un compagnon de voyage antipathique.

La porte s'ouvrit brusquement. Claire fit un soubresaut; la tante d'Orival entrait. Elle regarde fixement la jeune fille.

— Tu as pleuré, petite sotte, et demain tu seras laide,

Mais les femmes d'aujourd'hui ne sont plus que des pleurnicheuses, ça fait pitié. De mon temps on avait la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres ; on se mettait du rouge aux joues et à l'esprit ; le public n'y voyait goutte, c'est que nous étions de vraies et *drues* femmes, nous autres. Allons, descends, M. Hilaire est là ; tâche de faire bonne contenance.

— Oui, ma tante, répondit Claire ; et elle la suivit machinalement.

VI

LE SACRIFICE.

A peine six semaines se sont écoulées depuis que maître Hilaire a été présenté à mademoiselle Dabral ; quelques heures encore, et un homme, beau, laid, jeune, vieux, spirituel ou imbécile, va prendre une femme qu'il connaît à peine, la placer dans sa vie, lui imposer ses habitudes, ses manies, ses vices même. Que ces deux êtres s'aiment un peu, beaucoup, pas du tout ; peu importe : les convenances sont observées, le contrat est passé, les apports sont convenables, tout est parfaitement en règle. L'homme a obéi à une loi généralement suivie, celle de se marier à un certain moment de l'existence, soit que sa position sociale exige qu'il donne au public une hypothèque morale, soit que la satiété le prenne au cœur, et que, se sentant fatigué par

l'amour et pour l'amour, il se trouve bon pour le mariage. Alors il hante les salons émaillés de jeunes filles à marier, se fait indiquer les héritières, leur dot les exhausse toujours. Il lance ses amis en courtiers de commerce; ceux-ci s'agitent, font l'article, dissimulent les côtés faibles, mettent en relief les points éblouissants, tâchent que le poids des fortunes soit à peu près égal. Si d'un côté l'argent l'emporte, de l'autre un nom sonore, une position brillante, de solides espérances rétablissent l'équilibre, et quand tout est conclu, parents, amis disent à une jeune fille de dix-huit à vingt ans, qui ne sait rien du mariage et comprend confusément l'amour:

— Tu seras la femme de ce monsieur; tu l'aimeras, ou tu feras comme si tu l'aimais; d'ailleurs le mari qu'on te propose finit l'appoint en bijoux, en dentelles, en voitures, en loges à l'Opéra.

Et les jeunes filles se laissent persuader!... Quelques-unes se révoltent d'abord, puis ont peur de rester filles, et finissent toujours par se rendre à la souveraine logique des parents et au chatoiement d'un corbeille de noces... Mais, après!... quand les robes sont usées, les bijoux démodés, après, après!... Hélas! ce sont souvent toutes les tristesses, toutes les misères de la déroute de 1815... Après... mais on écrirait un volume sur ce mot... après...

Revenons à Claire. Le grand jour a sonné; aucun cataclysme n'a eu lieu; dès six heures du matin, la maison de M. Dabral est livrée à un tohu-bohu géné-

ral ; la cuisine surtout est le foyer d'une insurrection complète : cuisinière, aides, serviteurs vont, viennent, babillent, jasent, crient, c'est un va-et-vient perpétuel ; et des parents et des émissaires de M. Hilaire, et des fournisseurs toujours en retard apportant cartons et paquets. La tante d'Orival, reléguée dans sa chambre, gronde, bougonne, trouvant son café froid, son pain mal rôti, ce qui ne l'empêche pas de préparer sa toilette, et de sortir de l'armoire une antique robe de soie couleur *cheveux de nymphe*, son plus transparent fichu de linon, et une perruque neuve d'un noir éclatant.

Mais le temps fuit ; les deux demoiselles d'honneur viennent présider à la toilette de la mariée ; ce sont deux cousines qui habitent d'ordinaire une ville voisine, et dont la raideur provinciale est encore renforcée par un célibat prolongé. Les invités arrivent ; les frères et les sœurs de M. Hilaire, cultivateurs aisés, enluminés comme des faïences de campagne, prennent place dans le salon. Ils ne savent comment porter un habit noir, fait pour la circonstance par le tailleur de leur village ; leurs femmes s'asseoient sur le bord de leurs chaises, desserrent les brides de leurs bonnets à fleurs, s'éventent de leurs mouchoirs ; la tante d'Orival, qui a retrouvé sa bonne humeur obscurcie, reçoit les conviés, tandis que madame Dabral finit de donner ses ordres de maîtresse de maison : les garçons d'honneur, amis d'Hilaire, causent entre eux dans une embrasure de fenêtre, et attendent le dîner pour faire les aimables auprès des

demoiselles. M. Daulnay, gai, pimpant, juvénile, est là aussi : Euphrasie ne l'a pas accompagné ; elle veille auprès du lit de son fils malade.

Enfin, Claire paraît au bras de son père, et suivie de ses cousines. Elle pâlit en apercevant les membres de sa nouvelle famille, qu'elle ne connaît pas encore ; c'est donc au milieu de gens si peu faits pour la comprendre qu'elle va être condamnée à vivre ! Ils viennent tous lui donner l'accolade fraternelle ; elle leur adresse quelques paroles de bienvenue que la nécessité fait éclore en son esprit ; ils s'en contentent ou ont l'air de s'en contenter. Pour eux leur nouvelle belle-sœur est une *demoiselle* dont ils seront vains, peut-être, mais qu'ils n'aimeront jamais. Ils trouveront toujours qu'elle est fière et ne fait pas assez pour eux.

On se met à table, mais la grosse gaieté de ces demi-paysans, les vulgaires plaisanteries qu'ils rééditent à toutes les noces, répandent un secret malaise, et semblent épaissir l'atmosphère. Pourtant le vin remplit les verres, les bougies scintillent, les oiseaux chantent, les arbres en fleurs parfument l'air ; M. Daulnay, assis près de Claire, lui distille le miel de sa courtoisie ; Hilaire, placé à l'un des bouts de la table, s'occupe de sa famille ; les garçons d'honneur font les empressés près de leurs voisines, qui se tiennent bien raides, de peur de chiffonner leurs robes blanches et de compromettre leur dignité.

Après quatre heures de dîner (quatre heures de sup-

plice pour Claire !) on fait avancer les voitures et on part pour la mairie ; car dans ce pays les mariages du monde se font le soir, aux lumières, sous prétexte d'éviter les curieux. La route est courte, rapidement franchie ; Claire est en proie à la torture du condamné qui marche au supplice ; elle croit que ses tempes vont éclater sous le battement des artères ; son cœur s'immobilise dans sa poitrine, son sang se fige dans ses veines, ses yeux ouverts ne distinguent rien, ses oreilles ne répercutent que des sons confus ; autour d'elle, tout est bourdonnement, vertige, hallucination. Et dans la salle de la mairie il lui semble que les bougies allumées jettent des flammes multicolores ; les yeux fixés sur elle, épiant ses moindres gestes, lui font l'effet des yeux de verre des contes fantastiques d'Hoffmann. Elle n'a qu'un sens confus du lieu où elle est, de ce qu'on veut d'elle, de ce qu'elle va dire. Un monsieur ceint d'une écharpe vient lire beaucoup de choses qu'elle entend à peine. A une question qu'il lui adresse, les chuchotements cessent, le sentiment de la réalité lui revient, et elle répond d'une voix faible mais distincte : « Oui, Monsieur... » Un frisson court dans la salle ; elle est mariée !... Tout le monde s'en réjouit, monsieur et madame Dabral surtout, car ils craignaient toujours qu'au dernier moment elle ne dît un *non* fatal ; quelques curieux, pourtant, regrettent l'esclandre d'une rupture. Un peu de bruit, de scandale, fait toujours tant de plaisir !

La cérémonie de l'église s'accomplit sans incident ;

l'heure de minuit et les émotions font grelotter la jeune femme sous son mantelet d'hermine.

M. le curé prononce un discours pathétique sur les devoirs des nouveaux époux ; Claire l'entend à peine. L'éloquence du pasteur n'édifie que l'assistance ; les sensibles et les dévots s'attendrissent.

. . . .

De retour au logis, madame Dabral recommanda à sa fille une soumission complète aux volontés de son mari....

Ce fut là le seul viatique dont elle réconforta le cœur de la pauvre enfant.

Mais Claire n'était pas seule à souffrir !... Une autre femme montait le Golgotha, défaillait, se relevait, défaillait encore ; c'était madame Daulnay.

Elle s'était dispensée du dîner et de la cérémonie. Elle avait donné congé à ses domestiques et veillait seule près de son enfant endormi. Une bougie brûlait sur la cheminée ; le balancier de la pendule brisait, de son tic-tac monotone, le silence de la soirée. Elle entendit rouler les voitures..... Quelques instants encore, et tout allait être fini ; son sacrifice consommé !... Pour une autre seraient les ivresses qu'elle avait rêvées en ses heures d'insomnie.... Comme elle la détestait cette femme qui lui prenait son rêve, qui lui prenait son bonheur ! Pourquoi avait-elle eu la folle pensée de marier Hilaire ? Un peu plus tard il l'aurait aimée !... puisque l'amour attire l'amour.

...... Et sa passion entrevoyait des perspectives, se perdait dans des extases que repoussait sa raison ; et la lutte continuait ardente, effrénée, entre les deux moi de son être, ces deux moi qui sont presque toujours en désaccord. Tantôt, agenouillée, elle sanglotait devant le lit de son enfant ; tantôt, se levant par un brusque soubresaut, elle arpentait la chambre à bonds fiévreux et serrait sa poitrine de ses deux bras, comme pour y étouffer son cœur...

M. Daulnay rentra. En l'entendant, Euphrasie s'assit avec une apparente tranquillité ; son visage reprit les lignes calmes qui lui étaient habituelles : seulement ses lèvres minces étaient pâles et serrées.

M. Daulnay montait en chantonnant.

— Tout s'est-il bien passé, mon ami ? lui dit-elle, quand il ouvrit la porte de la chambre.

— Avec le plus grand ordre. Hilaire est maintenant un heureux mortel, savourant toutes les douceurs de l'hyménée.

Euphrasie frissonne.

— Quas-tu ? dit le mari.

— Le froid de la nuit commence à me saisir.

— Mademoiselle Dabral, continue-t-il, était un peu pâle, mais charmante, et cette blanche toilette lui allait à ravir. Décidément Hilaire doit en être très-épris.

Un nouveau frisson agite les épaules d'Euphrasie.

M. Daulnay la regarde.

— Tu parais bien fatiguée, ma bonne; on dirait que tu as pleuré.

— J'ai été très-inquiète de cet enfant, il divaguait presque.

— Mais il me semble à moi dormir d'un fort bon sommeil.

— Les hommes ne savent pas aimer comme nous, dit amèrement Euphrasie.

— Ne te forge donc pas de chimères!

— Eh bien! continue M. Daulnay, en passant un bras autour de la taille de sa femme, il y a dix ans, c'était pour nous même fête que pour Hilaire aujourd'hui. Tiens, cela semble bon de s'en souvenir quelquefois.

— Je désirerais veiller Ernest cette nuit, reprend-elle en se dégageant des bras de M. Daulnay pour préparer une tasse de tisane.

— C'est une fatigue inutile; cet enfant me paraît aller beaucoup mieux.

— N'importe, dit-elle sèchement.

VII

LE PREMIER QUARTIER D'UNE LUNE DE MIEL.

La famille d'Hilaire est retournée dans son village. Madame Dabral commence ses rangements de ménagère, et les nouveaux mariés, comme c'est l'usage en province, pour le premier quartier de la lune de miel, vont s'envoler vers Paris.

Toute la famille, augmentée de quelques traînards de la noce, est réunie pour le déjeuner. Le titre de Madame donne-t-il plus de gaieté à cette pauvre Claire? Hélas! non. Pourtant on la fête, on la cajole; elle a le droit de sortir seule, elle habite la belle chambre qu'en province on appelle la chambre d'amis. Tout cela lui plairait, sans doute... avec un peu d'amour, complément de toutes les joies de ce monde. Par moments elle regarde son mari, et cette face pléthorique, ces traits vulgaires, déten-

dus, font passer en elle un douloureux frisson; elle songe aux baisers que ces grosses lèvres charnues lui ont donnés.

Un coup de sonnette se fait entendre : c'est M. Daulnay. Il vient, dit-il, faire une visite matinale aux nouveaux époux. Il regarde Claire de son petit œil égrillard et la plaisante, comme en province on plaisante toujours une nouvelle mariée. Claire rougit; Hilaire se prend à rire, rire bruyant, mollasse, bourgeois, rire d'abdomen, sans aucune note de tête. Les cousines de Claire sont sur le point de quitter la table; madame Dabral vient en aide aux pudeurs effarouchées de ces demoiselles en demandant des nouvelles de l'enfant malade.

— Dites-moi, Hilaire, reprend M. Daulnay, après avoir répondu à la question qui lui est faite sur la santé de son fils, quand partez-vous pour Paris?

— Demain, je suppose.

— Je vous approuve; à l'aurore conjugale l'isolement à deux est nécessaire. Vous n'avez pas encore été à Paris, n'est-ce pas, Madame?

— Claire ne répondait pas, perdue qu'elle était dans ses rêveries.

— Madame Claire, ajoute-t-il en souriant et en élevant la voix.

— Ce voyage sera une nouveauté pour notre fille, se hâte de répondre madame Dabral; nous ne l'avons point gâtée à l'endroit des distractions, voulant mé-

nager à notre gendre le plaisir de lui faire des surprises.

— Ma chère maman, vous étiez femme de précaution, ajoute Hilaire.

— Paris, dit M. Dabral en croisant ses deux mains sur sa tête (sa pose digestive), c'est une cohue perpétuelle, quelque chose de cent fois pire que les jours de foire de Chandeleur en cette ville : tout le monde se presse, se bouscule ; les voitures vous éclaboussent, même en plein été, les miasmes du ruisseau vous asphyxient ; et quand j'y suis, je n'ai qu'une pensée, celle de revenir chez moi le plus tôt possible. Mais on m'y donnerait pour rien la table et le logement que je ne voudrais pas y vivre.

— Vous nous faites là, monsieur Dabral, une peinture peu encourageante. Hilaire, ayez soin de montrer à Madame l'autre face de la médaille. Menez-la au spectacle, n'oubliez pas l'Opéra, arrivez de bonne heure pour ne point manquer l'ouverture. Quel malheur que les Italiens soient fermés !

— Diable ! patron, comme vous y allez, riposte Hilaire, en faisant une grimace.

— Mais, c'est de l'argent placé à gros intérêts et qui vous rapportera dans l'avenir dix pour cent. Faites voir Rachel à cette jeune femme ; dans *Phèdre* elle est magnifique.

— Bien, j'en prendrai note.

— Puis, une promenade au bois de Boulogne. Per-

sonne n'est parti encore pour la campagne ; c'est le rendez-vous de la fashion. Il faut initier cette jeune femme à tous les luxes de la vie.

Hilaire fait une seconde grimace.

— Ah! j'oubliais continue M. Daulnay, sans remarquer la grimace, allez à l'Opéra-Comique entendre Roger dans la *Sirène ;* il y obtient un succès prodigieux.

— Moi, je recommande le Cirque, dit M. Dabral, toujours les deux mains sur sa tête ; c'est mon théâtre à moi : on y respire à l'aise, on y voit de jolies femmes court-vêtues, des écuyers manœuvrant dans le grand style. Mais à l'Opéra j'étouffe et je m'endors, je ne comprends rien ; on crie à tue-tête, on n'entend pas les paroles, on ne sait ce qu'on dit, on chante quand on devrait se taire, on chante quand on devrait pleurer, on chante même quand on meurt ; et les décors, devant lesquels tout le monde s'extasie, n'ont rien de merveilleux, à mon avis ; de mes fenêtres je vois la lune se lever bien plus belle dans les cieux que sur leurs toiles, et ça ne me coûte rien du tout.

— Le beau-père a cent fois raison, dit Hilaire.

— Et le ballet, monsieur Dabral, ajoute M. Daulnay.

— Oui, c'est assez gentil, mais j'aime encore mieux le Cirque.

— Au temps de ma jeunesse, dit la tante d'Orival, c'est-à-dire au temps de la révolution, les théâtres étaient des clubs, les acteurs jouaient entre les poignards et les baïonnettes ; on risquait de se faire tuer, on y allait tout

de même. Et la place de la Révolution (elle s'appelle maintenant la place de la Concorde, m'a-t-on dit), j'ai vu y venir, conduits dans la charrette, Danton, Lacroix, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelle. Ah! c'était celui-là qui était un beau garçon! Je le vois encore : il était frisé, poudré, il avait ses bottes cirées, des fleurs à la boutonnière; il souriait aux femmes comme s'il arrivait au bal, et il arrivait à la guillotine! C'est triste, sacredienne, de voir les beaux hommes finir comme ça.

—Ma chère enfant, dit avec onction l'une des vieilles tantes qui avaient élevé Claire, nous te recommandons d'assister à quelques sermons du père de Ravignan; il y a aussi le père Delavigne qui prêche à Saint-Thomas-d'Aquin, et dont on fait un grand éloge dans notre journal. N'oublie pas de visiter Notre-Dame-des-Victoires. Depuis que le vénérable abbé Sigaud a la direction de cette église, la Vierge y opère d'éclatants miracles; crois-moi, fais-y tes dévotions, cela te portera bonheur. Ce sont tous ces lieux saints que je voudrais visiter si j'allais à Paris.

— Ma tante, dit Hilaire, il serait facile de vous satisfaire.

—Et ça vous amuserait? reprend M. Daulnay à demi-voix.

— On se coucherait de bonne heure et l'on ferait des économies.

— Si vous voulez faire des économies, mon neveu, reprend un oncle, allez aux restaurants à prix fixe du

Palais-Royal ; on y est très-bien, trois plats et un dessert pour quarante sous. Il n'y a qu'un Paris pour résoudre semblable problème.

Chacun dit son mot, fit ses récommandations, donna des adresses, et surtout chargea Claire de lui faire maintes emplettes. C'était une pendule à choisir pour l'un, une robe à faire teindre pour l'autre, puis des mantelets, des châles, des chapeaux à acheter, même des ustensiles de ménage, un tourne-broche perfectionné et un fourneau économique ; rien n'étant beau, rien n'étant bon que ce qui vient de Paris. Un mois n'eût pas été de trop pour ces commissions, et le voyage ne devait durer que quinze jours. Mais les provinciaux ne pensent jamais à cela ; suivant eux, tout dans la *capitale* se fait à la vapeur. Il leur semble qu'on n'a qu'à dire : « Sésame, ouvre-toi ! » pour voir arriver toute chose.

Et le lendemain matin, enfermés dans un coupé de diligence, nos deux nouveaux mariés quittaient la ville. Quelques curieux se mirent à leur fenêtre pour les voir passer.

Ils étaient seuls, assis l'un près de l'autre ; la voiture roulait, le soleil brillait, un petit vent frais les baisait au front ; les oiseaux babillaient dans les arbres, le blé poussait dans les sillons verts, et la main d'Hilaire ne venait point chercher celle de sa femme, et sa langue épaisse ne répétait point la douce chanson d'amour que chantait la nature ! Fatigué par les veilles, les dîners et le reste, Hilaire bâilla, retira sa casquette, allongea ses

jambes, s'arrangea commodément dans un coin, s'endormit, ronfla même ; et Claire fut réduite à rêver, en regardant le mouvant paysage. A vrai dire, elle aimait autant cela ; pourtant son amour-propre de femme, et de jolie femme, se trouvait blessé par ce silence, par ce sans-gêne. On a beau ne pas aimer, on se résout difficilement à ne pas être aimée.

A la nuit tombante, un gros monsieur vint prendre place entre nos deux voyageurs. Il ferma brusquement toutes les glaces, prétendant que l'air du soir l'incommodait ; une discussion suivit cet acte d'absolutisme. Après maints pourparlers, Claire obtint enfin que son carreau fût respecté. Le gros monsieur couvrit son chef d'un bonnet de soie noire, s'enveloppa le cou d'un immense cachez-nez, étendit deux manteaux sur ses genoux, s'arrondit comme un chat, pour dormir, et entama avec Hilaire un duo qui dura jusqu'au matin. La soirée était belle et calme, des milliers d'étoiles scintillaient dans l'azur comme des regards d'amants et d'amantes ; les ormeaux qui bordaient la route semblaient danser, au clair de la lune, une sarabande fantastique, et leurs longues chevelures vertes flottaient au vent de minuit, et la voiture roulait, et les dormeurs ronflaient toujours.... toujours..... Au relai, le bruit des chaînes décrochées, les henissements des chevaux, les jurons des postillons et du conducteur, la lanterne de corne que tenait le garçon d'écurie diversifiaient la scène. Hilaire se réveillait, regardait l'heure à sa montre, demandait au con-

ducteur le nom du pays qu'on traversait, se renseignait sur le chemin qu'ils avaient encore à faire, puis se rendormait.

Il est quatre heures du matin ; la diligence s'arrête à la barrière des Bonshommes ; les commis visitent l'impériale ; les voyageurs s'éveillent. La nuit finit, des milliers de feux allumés se reflètent encore dans la Seine en longues spirales de lumière ; les arbres des Champs-Élysées et des Tuileries détachent leurs masses sombres dans les grises vapeurs du matin. Le jour, qui se fait peu à peu, fouette de rose les tours de Notre-Dame, géant de pierre fièrement campé entre les deux bras de la Seine, veillant depuis des siècles à la garde de sa cité. Ils sont là, les trois burgraves, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, le Palais de Justice, devisant des anciens jours, comme de vieux amis qui ont résisté à maintes tempêtes. Ils se racontent, à travers les bises de l'hiver et les soleils de l'été, les révolutions qui se sont accomplies depuis qu'ils se tiennent immobiles, et les flots rouges qu'ils on vus couler.

La vie monte peu à peu au cœur de la grande cité : les auvents s'ouvrent en criant ; les voitures de maraîchers se rendent pacifiquement à la halle ; les chariots des laitiers roulent avec fracas ; les boutiques des marchands de vin s'emplissent d'ouvriers buvant l'absinthe et le petit verre ; la horde des balayeurs et des balayeuses traverse les rues ; les chiffonniers, la hotte sur le dos, le crochet à la main, éparpillent les ordures.

Paris n'est pas beau, vu le matin, dans certains quartiers surtout; il fait prendre l'air à ses haillons, et montre l'envers de ses splendeurs.

Hilaire bâille et s'étire, récapitule le nombre de ses paquets, détache canne et parapluie, puis s'enquiert d'un hôtel. Dans ce moment, les étrangers affluaient à Paris, et ne voulant pas faire de folles dépenses pour son logement, il ne trouve qu'une petite chambre incommode où toutes les proses de la vie conjugale vont se vulgariser encore, surtout avec une nature comme la sienne. A peine ont-ils secoué la poussière de la route, qu'il emmène Claire au Palais-Royal, déjeuner au restaurant à prix fixe qu'on lui a indiqué. Que rencontrent-ils là? des provinciaux, toujours séduits par la réclame du bon marché: et puis, il n'y a rien de plus Chauvin que le provincial à l'endroit du Palais-Royal ; il l'admire encore, comme aux jours d'autrefois ; c'est une habitude qu'on se transmet de père en fils. Claire est tout étonnée, presque honteuse de se trouver dans la foule au bras de son mari ; chaque fois qu'un œil curieux s'arrête sur elle, elle rougit, elle se trouble. Il n'y a point d'amour en son cœur pour servir de trait d'union entre la jeune fille et la femme.

Après le déjeuner, ils se promènent sur les boulevards. Ah! c'est bien là Paris; le Paris au pas pressé, à la pensée brûlante, à la galvanisation morale ; le Paris qui remue les idées et les actions de chemin de fer ; le Paris qui flâne, un cigare aux lèvres, une fleur à la

boutonnière; le Paris qui lance les modes nouvelles à travers les mondes, et fait chatoyer, au premier soleil du printemps, robes de soie, capotes blanches, ombrelles roses; le Paris qui se résume par ces trois mots : idée, luxe, plaisir. Quelle différence avec le Paris du matin! En quelques heures la chenille est devenue papillon.

Le soir, nos voyageurs furent au spectacle; Claire regardait, écoutait; elle croyait lire les contes des *Mille et Une Nuits;* toutes les actrices lui semblaient belles; elle ne faisait attention ni à leur blanc, ni à leur rouge, ni aux artifices de la scène, ni aux mensonges des décors; elle avait dans l'œil toutes les naïvetés et les prestiges des nouvelles débarquées de province. Dans un entr'acte, elle se retourna vers son mari; hélas! il dormait! Elle comprima un soupir et des larmes emplirent ses paupières.

La tenue d'un homme en public exhausse ou abaisse la femme qui s'appuie sur son bras; les maris l'oublient souvent et traitent leurs femmes, qu'ils tiennent pourtant à voir considérées, non à cause d'elles, peut-être, mais à cause d'eux, soit avec un sans-gêne révoltant, soit avec un écrasant absolutisme : lorette ou ménagère, nous ne sommes jamais que cela pour eux.

La journée du lendemain fut à peu près pareille à celle de la veille : beaucoup de fatigue, peu de plaisir. gêne mutuelle entre ces deux êtres, et déjà douloureux tiraillement.

Muni du *Guide des Voyageurs*, Hilaire ne manqua pas de faire faire à sa femme l'ascension des pics élevés offerts à l'admiration des touristes, au grand contentement des gardiens, tels que la colonne Vendôme, la colonne de Juillet, la tour Saint-Jacques, l'arc de l'Étoile, etc., etc.; ils visitèrent aussi la chapelle Expiatoire, le puits de Grenelle, la marmite des Invalides, etc., curiosités que bon nombre de Parisiens n'ont jamais vues, et que tous les provinciaux connaissent selon leur axiome : Quand on dépense de l'argent pour voir, il faut tout voir; aussi rentrent-ils chez eux courbaturés, à moitié malades. Nos voyageurs stationnèrent deux heures sur la place du Carrousel, malgré un soleil de plomb et la mauvaise humeur d'un nuage, pour voir le prince, la princesse ou seulement la nourrice de l'enfant du prince monter en voiture; ce jour-là il y eut contre-ordre à la promenade, et ils n'aperçurent que les épaulettes et les chamarrures des officiers de service : c'était toujours cela. Rien n'égale l'admiration du bourgeois de province pour tout ce qui représente le pouvoir; pour lui c'est l'image de l'immobilité, de la force, de la répression; c'est la sauvegarde de son bien-être, de sa fortune. Hilaire conduisit sa femme à Versailles, un jour que les eaux jouaient, et l'ayant quittée pour aller parler d'une affaire à un client de son pays, il fut deux heures sans pouvoir la retrouver. Comme il arrive toujours à semblable fête, il survint un orage qui éclata sur la foule pressée autour de la pièce du Dragon; nos

touristes manquèrent deux convois et partirent à grand'-peine par le dernier.

— Ouf! soupire bruyamment Hilaire, en se laissant tomber sur un fauteuil, lorsqu'ils furent rentrés dans leur étroite chambre, voilà une journée qui compte dans les fastes du mariage, et ne le fait pas voir couleur de rose. Claire répète *sotto voce* le soupir de son mari.

Hilaire continue : Il s'en est fallu de bien peu qu'à cette heure je ne sois encore à la recherche de Madame. Jolis petits commencements qui promettent pour l'avenir.

— Est-ce ma faute s'il vous prend fantaisie de me laisser toute seule dans la foule?

— Semblables accidents n'arriveraient pas à une femme qui aurait le regard replié en elle-même; qui voudrait toujours ce que son mari voudrait.

Pour toute réponse, Claire dénoue les brides de son chapeau.

— Au spectacle! continue Hilaire (il était lancé comme une locomotive), pourquoi les lorgnettes d'une vingtaine de freluquets sont-elles braquées vers notre loge?

— Vous dormez, vous dormez toujours, et l'on nous regarde.

— Ce n'est pas moi qu'on regarde, morbleu! c'est madame que ce petit manége amuse.

Claire hausse imperceptiblement les épaules.

Hilaire continue : Dans les rues, où je ne dors pas, j'imagine, et où j'ai la tenue d'un honnête homme qui visite Paris conjugalement, en pleine lune de miel (elle a de fameux rayons la lune de miel !), d'où vient donc qu'un tas de coquecigrues, barbues, chevelues, bref de cette race d'animaux étranges qu'on ne rencontre que sur l'asphalte des boulevards, regardent encore madame à travers leurs lorgnons, et me lancent, à moi, une bouffée de leur puant tabac?

— C'est la mode, et ils font cela, j'imagine, avec tout le monde.

— La mode, la mode, diable de mode alors, qui veut qu'on soit impertinent avec la femme et incongru avec le mari ; mais c'est une forêt de Bondy que ce Paris, et encore : j'aime mieux qu'on lorgne ma bourse que ma femme.

— Elle a pourtant de doux yeux pour vous, votre bourse, dit Claire en souriant ; si elle était plate, on ne la convoiterait pas ; si votre femme était laide, on passerait sans y faire attention.

— Mordieu ! vous riez encore de tout cela. Ah ! si l'on pouvait faire l'essai du mariage avant le mariage !

Exclamation jetée au vent par les trois quarts et demi des époux. Des larmes emplirent les yeux de Claire, et un silence lourd pesa sur leur cœur à tous deux.

J'en ai assez de Paris, continua Hilaire : dépense, fatigue, nul plaisir ; se coucher tard, se lever tôt et voir

sa bourse se vider sans se remplir ; diable ! ce n'est pas comme cela que je comprends la vie. Heureusement nous partons dans deux jours, et nous ne reviendrons pas de sitôt dans cette Babylone.

Là-dessus les deux époux s'endormirent ou feignirent de s'endormir.

VIII

LES VISITES DE NOCES.

Après une odyssée de quinze jours hérissée de déceptions, comme celle du prince grec, nos voyageurs rentraient sous le toit paternel. Tout le monde les questionna sur les belles choses qu'ils avaient vues, les emplettes qu'ils avaient faites, les spectacles, les sermons auxquels ils avaient assisté : personne ne demanda à Claire si elle était heureuse, et, devant cette indifférence, elle n'osa se plaindre et dégonfler son cœur. Elle s'était amusée, ou avait dû s'amuser, ce qui revient à peu près au même.

Claire avait encore des fourches caudines à traverser: les visites de noces.

Prétexte pour étaler tous les luxes de la corbeille. Les temps qui suivent le mariage ne sont jamais des temps

de mystères et de recueillement ; qu'en a-t-on besoin ? On s'aime si peu d'ordinaire; on ne trouve à savourer que quelques jouissances de vanité : le cœur, il reste coi, inerte, il pleure, il oublie, il s'étourdit. Les visites d'une nouvelle mariée sont un événement dans une ville de province. Le moindre incident est un épisode dans un pays ou les trois cent soixante-cinq jours d'une année semblent calqués les uns sur les autres, aussi se met-on à sa fenêtre pour voir passer une voiture, regarder la fumée d'une locomotive et écouter les annonces d'un tambour de ville.

Un matin donc, Claire se para, comme c'est l'usage, des plus luxueuses nouveautés de sa corbeille. Hilaire, tout habillé de noir et de blanc, s'installa avec sa femme dans une *calèche* à deux chevaux : cocher, laquais, rien ne manquait au décorum. Ils s'arrêtèrent à la porte de madame Daulnay : elle mettait son chapeau pour aller promener son fils.

— Ah ! une visite, dit l'enfant avec une petite moue boudeuse.

En voyant entrer Claire, Euphrasie tressaille, une douleur aiguë la mord au cœur ; elle regarde la jeune femme, plus charmante encore depuis le mariage ; puis, elle regarde Hilaire, pâlit, avance sa main pour serrer la sienne, la retire tremblante, et trouve enfin un sourire presque aimable à adresser à tous deux.

Ces quinze jours l'ont encore pâlie, fatiguée, son enfant a été malade, raison à donner au pourquoi que la

provinciale jette sans cesse comme un projectile dans la vie de son voisin. Il fallait pourtant dire quelque chose, et Euphrasie aborda le chapitre, non scabreux, de la santé. Mais l'enfant, avec cet à-propos qu'ont seuls les enfants... et les grands parce qu'ils osent tout; saute au cou d'Hilaire et s'écrie : Mon bon ami, tu vas être gentil, n'est-ce pas, et nous laisser partir pour la promenade ? il fait un si beau soleil ! il faut en profiter. Hilaire se prend à rire ; Euphrasie gronde son fils. Claire se lève, madame Daulnay cherche faiblement à la retenir.

— Où allons-nous ? dit Hilaire à sa femme en remontant en voiture.

— Chez deux cousines susceptibles comme des pro vinciales et des vieilles filles, ce qui n'est pas peu dire.

— Sont-ce des cousines à succession ?

— Peut-être... si elles ne trouvent pas de maris ; mais elles espèrent toujours et se tiennent constamment sur la brèche, parées comme des vierges de campagne ; leur front qui commence à prendre les tons jaunes d'un antique ivoire, est orné de blondes, de rubans, de fleurs, un parterre de novembre ; rien ne leur manque pour la mise en scène, si ce n'est le mari qu'elles attendent *toujours* avec une persistance napoléonienne.

Ils entrent chez les deux cousines : la voix de ces vieilles filles n'a plus le même son que les voix d'aujourd'hui ; elle a les fêlures des vieilles choses ; toute leur personne semble une pétrification d'un autre siècle, pétrification produite par le calme, l'immobilité de la vie

de province ; rien ne conserve comme cela ; elles occupent une vieille maison, vrai sanctuaire du bric-à-brac, vieilles tapisseries, vieux portraits, vieux saxe ; on y trouve tout cela, même la poussière et l'odeur du moisi, pour que rien ne manque au cachet et à la couleur.

Nos visiteurs se rendent ensuite chez une autre parente ; elle est jaune, édentée, étirée ; elle passe sa vie à raccommoder des bas dans une salle basse, pavée de briques, aux murs couverts de papiers gris, aux fenêtres ornées de rideaux gris; là, tout est gris, froid, terne, dénuancé ; la seule distraction de cette femme c'est de regarder les passants à travers les carreaux verdâtres de ses fenêtres ; de critiquer la robe de l'une, la tournure de l'autre ; d'envier tous les luxes qui la frôlent, et le sourire et l'air joyeux des uns et des autres ; elle gémit sans cesse ; elle désire toujours ; elle accuse le sort et rétrécit et dénature par ses plaintes les petits bonheurs que le hasard lui verse comme à toutes les créatures humaines.

Le bonheur, il est en nous et jamais hors de nous : il rayonne au centre de notre être ; il envoie à notre vie d'ardents ou de lympathiques reflets, suivant nos facultés sensitives.

Mais le décor est changé ; M. et Madame Hilaire pénètrent dans un salon presque coquet ; des fleurs s'épanouissent de tous côtés ; Claire va serrer la main de sa cousine ; elle est jeune, jolie, élégante ; elle aurait bien ce qu'il faut pour plaire, et pourtant elle ne

plaît pas ; il lui manque la tendresse, la chaleur, le charme, parfum et velouté de de toute beauté féminine. L'égoïsme, comme le ver d'un fruit, attend que la première fleur de jeunesse soit tombée pour envahir et ravager. Quand on la voit, on dit : c'est une belle fille! l'admiration en reste là. Il y a entre Claire et sa cousine rivalité de position, de jeunesse, de beauté, et Claire est mariée avant Berthe, qui espère un mari comme les cousines de cinquante ans. Un mari : rêve et désillusion des femmes...

On s'aborde avec un semblant d'intérêt, des formes polies ; on s'appelle : ma chère ; on se donne la main ; mais un froid hostile semble glisser entre les deux épidermes qui se touchent ; les lèvres se serrent en prononçant les mots d'amitié banale ; ces mots ont de la peine à passer : on sent que sous cette glace de surface il suffirait du frottement d'une allumette pour déclarer un incendie.

— Ah çà ! dit madame de Vorex à sa fille après le départ des visiteurs, j'aime à croire que ta cousine ne nous amènera pas souvent son ostrogoth de mari : la présence d'un malotru semblable qui m'appelle ma tante dès sa première visite ; qui ne sait ni entrer, ni sortir, ni s'asseoir, nuirait à ton établissement. On est vraiment honteux d'avouer que de pareils gens font partie de la famille.

— Tu as raison, maman.

— Je ne m'étonne pas que ta cousine soit mariée

avant toi, quand on a le goût aussi peu difficile... Et là, madame de Vorex fait une grimace suprêmement dédaigneuse... mais ces bourgeois sont toujours vulgaires...

Le dada de madame de Vorex c'est de jouer au titre, de se poser pour le moins en comtesse ; pour elle toutes les qualités intellectuelles et morales se résument dans une particule. Pendant qu'elle parle, Berthe met son châle devant la glace, cambre sa taille, et noue les brides de son chapeau avec un soin minutieux ; elle a deux boucles mirifiques ; c'est dans ce nœud de chapeau que se concentre tout l'esprit de sa personne. Elle se met bien, elle est toujours habillée comme le dernier numéro d'une gravure de modes. Hélas ! presque toujours on n'apprend que cela aux femmes....

Mais quelle est cette coquette maison devant laquelle nos visiteurs font arrêter leur voiture? Des glycines et des vignes vierges courent sur les murs ; des cris joyeux d'oiseaux s'échappent d'une volière ; pas un réfractaire brin d'herbe n'envahit les allées;l'amour jeune, l'amour heureux, l'amour avec tous ses luxes, semble habiter là !... L'Armide et le Renaud de ces lieux enchantés, armés de sécateurs, de râteaux, d'arrosoirs, s'abandonnent à toutes les joies de la propriété; ils en sont encore à la lune de miel.

M. Têted'homme est un ex-avoué qui a fait sa fortune dans une misérable étude de province au poêle de

faïence ébréché, aux chaises boiteuses, aux planches couvertes de dossiers poudreux. Après vingt années de travail, de lésine, il a vendu sa charge *le plus cher possible*, à un jeune homme *auquel il voulait du bien*, et pour savourer les bucoliques jouissances que donne la nature (car tout le monde a la prétention, plus ou moins fondée, de comprendre la nature), il a acheté une maison entourée d'un immense jardin ; il est tout fier de dire : *ma propriété.*

Il s'avance d'un pas satisfait, solennel, croisant les bras, renversant la tête, regardant à droite et à gauche pour voir si tout est à sa place.

— *Médème,* dit-il à Claire, en la saluant avec raideur, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes devoirs. Veuillez excuser le sans-gêne de mon costume, tenue de propriétaire.

— Mais c'est un château que cette maison maintenant, dit Hilaire, en tournant de tous côtés ses gros yeux ébahis.

— Vous trouvez ? et M. Têted'homme passe sa langue avec satisfaction sur ses lèvres. Uranie, ma bonne, dit-il, en élevant la voix, M. et Madame Hilaire sont là ; et Uranie arrive suante, haletante, le front ombragé d'un large chapeau de paille.

— Nous vous dérangeons, madame? lui dit Claire en s'avançant vers elle.

— Nullement, il faut bien se reposer, et on ne le fait pas toujours en aussi aimable compagnie. Quoique

les paroles qu'elle prononce soient aimables, elles ne flattent pas, sa voix est rauque, non modulée, elle ne se timbre pas au cœur, toute sa vie est dans sa tête ; c'est une femme capable, qui a fait sa maison, dit-on en parlant d'elle, le plus grand éloge que les provinciaux décernent. Ils étaient arrivés sous un berceau de verdure; des géraniums et des verveines formaient de rouges spirales autour du tronc d'un catalpa.

— Donnez-vous, je vous prie, Médème, *la peine de vous asseoir*, dit M. Têted'homme, en gonflant sa voix.

— Les jolies chaises que vous avez !

— Du fer galvanisé, une importation nouvelle de *la capitale ;* personne autre que moi n'en a dans ce pays. Uranie, ma bonne, montre donc à *Médème*, qui arrive de *la capitale*, ton azalée Prince Albert, je suis sûr qu'elle n'en a pas vu une pareille à l'exposition d'horticulture des Champs-Élysées.

Chacun se lève, examine la fleur et l'admire. Uranie fait observer la largeur, le nuancé des pétales, et à chaque louange sourit de plaisir ; M. Têted'homme se rengorge pour la dixième fois peut-être.

Et continuant la promenade : — Mais admirez donc cet espalier, dit-il, en voit-on de mieux conduits au Luxembourg ? Et ces cerises, ne dirait-on pas les fruits monstrueux de la terre de Chanaan ? Il se garde bien d'en offrir quelques-unes à la jeune femme ; le propriétaire amateur et le nouvel élu, bien moins encore, étant d'ordinaire fort peu généreux. Après avoir visité la serre,

5

la volière, le potager le poulailler, sans qu'on leur fît grâce du moindre recoin, Hilaire et Claire prirent congé de ces heureux du siècle, tout remplis de leur nouveau bien-être.

D'ordinaire on croit que la province est dépourvue d'artistes, de savants, de poëtes, c'est une erreur : la science, les arts, la poésie surtout, comptent plusieurs adeptes : pour jeter sur le papier ce qui se passe dans l'âme, on n'a pas besoin d'études, il suffit de sentir. Aussi rime-t-on ses petites joies, ses petites émotions : poésies toujours vertueuses, toujours anodines comme l'esprit qui les enfante. C'est le récit plus ou moins drolatique d'une partie de campagne, ou bien la narration d'une sentimentale visite à quelque tour en ruines, le compte-rendu d'une exposition d'horticulture. L'auteur lit d'abord son œuvre dans un cénacle d'amis, il a au front toutes les rougeurs de la modestie ; ses amis l'applaudissent, le sacrent grand homme, et fort de l'oing de l'amitié, il livre son œuvre aux chances de l'impression; il l'envoie au concours de quelque académie de province, et il devient une illustration du pays, l'une des curiosités de la ville que chaque bourgeois s'empresse de montrer aux étrangers qu'il reçoit.

Hélas ! que de pauves jeunes gens, en sortant du collège, ont crut être quelque chose, sur le dire d'un bas-bleu de province, et sont venus se perdre dans le gouffre parisien !...

Le poëte qu'Hilaire et Claire visitent, a du moins eu

le bon esprit de s'en tenir à ses petits succès d'arrondissement : c'est un vieillard ; mais le génie reste jeune toujours ; dans le moment il relit, rature, sourit, se complaît dans sa lecture ; sa perruque grise tourne sur son crâne chauve au vent de l'inspiration ; ses doigts nerveux chiffonnent sa chemise ; ses petits yeux brillent comme des escarboucles ; sa plume court par saccades sur le papier. Ainsi que tout auteur content de son œuvre, il a l'esprit plein de soleil ; il s'imagine qu'il éclaire l'univers entier. Dédaignant les rivalités d'école, il n'a rompu aucune lance dans la querelle des classiques et des romantiques, et le bruit que font les réalistes n'est point encore parvenu jusqu'à lui ; ces misères ne l'atteignent pas sur les hauteurs où il se place. Il emprunte la lyre de David ; il élève l'esprit vers les saintes régions ; il a mis sa plume au service de la gent catholique, et, plus désintéressé que certains auteurs, il ne demande en retour que des messes et des prières à perpétuité.

Il s'avance vers la jeune femme et chasse son roquet qui aboie maladroitement, habitué qu'il est à effrayer les importuns : « Que je suis heureux de vous voir ! dit-il ; vous arrivez fort à propos pour me dire votre opinion sur une œuvre que je viens de terminer ; car je sais, Madame, votre bon goût en pareille matière. »

Hilaire s'assied en regardant le plafond d'un air ennuyé ; le vieillard prend un cahier, passe sa langue sur ses lèvres, tousse, crache, et enfin commence sa lec-

ture : Claire l'interrompt pour applaudir, interruption qui ne fatigue jamais un auteur.

— Eh bien ! Madame, dit le poëte avec un sourire de satisfaction, en replaçant le cahier sur la table et rajustant sa perruque, vous trouvez donc que j'ai touché la corde sensible ; ce n'est pas mal tourné, n'est-ce pas? Et après une minute de silence, pour laisser à ses auditeurs le temps de savourer les beautés qu'il leur distille, il continue : Comme dans le siècle où nous vivons il faut toujours offrir un but amusant à la charité pour la rendre effective, j'ai imaginé de faire tirer ma poésie à trois mille exemplaires que je distribuerai à mes amis et à mes connaissances, moyennant la modeste rétribution de un franc par exemplaire; cela vaut bien cela, et ces trois mille francs aideront puissamment à la réédification de notre pauvre église.

— C'est une idée fort ingénieuse que vous avez eue, reprend la jeune femme ; elle regarde son mari. Hilaire tire avec humeur une pièce de cinq francs de son porte-monnaie en réclamant les cinq premiers exemplaires ; et le vieillard alléché dit encore : — Permettez-moi, Madame, de vous envoyer une cinquantaine d'exemplaires de mon œuvre que vous serez assez bonne pour distribuer dans la ville que vous allez habiter ; une jeune et jolie femme n'est jamais refusée ; et il fait clignoter ses petits yeux.

Le visage d'Hilaire se rembrunit de nouveau. — Nous verrons cela quand votre pièce serra imprimée,

répond-il avec humeur, et il s'empresse de se retirer.

— Au diable les poëtes de pacotille, qui font payer leurs denrées au poids de l'or, s'écrie-t-il en remontant en voiture. Où allons-nous maintenant?

— Chez madame Richardon, l'une de mes amies d'enfance.

— Elle ne fait pas de vers, au moins?

— Ne crains rien; elle s'entend bien mieux à érailler les réputations qu'à aligner des idées.

— Ne fait-elle que cela?

— Puis encore des lessives, des conserves, des chemises, des camisoles.

— A la bonne heure, voilà comme je comprends la femme.

Claire sourit imperceptiblement.

— Quelle est la position du mari?

— Il est avoué.

— C'est vrai, je connais ce nom-là; mais il ne fait pas que de la procédure?

— Quand il revient du palais il taille des mantelets pour sa femme; des bonnets pour sa belle-mère; ils forment un trio d'utilitaires.

— Bien, très-bien! ces gens-là ont des idées.

— Le soir, à ses heures de loisir, voulant unir l'agréable à l'utile, il râcle du violon; Emma ouvre son piano, et ils écorchent ensemble des sonates de Beethoven.

— Ceci me semble de trop, continue Hilaire.

Pauvres grands artistes! quel supplice pour votre

pensée que de vous savoir interprétés par ces amateurs qui cultivent les arts *à leurs moments perdus !!...*

Ils entrent chez madame Richardon : ces dames *sont en lessive* (expression consacrée), et la maison est livrée à un tohu-bohu général. Emma apparaît sur le seuil de la salle à manger tenant à la main un grand cahier sur lequel elle fait le recensement du linge ; et les deux amies s'embrassent, baisers du bout des lèvres comme les femmes s'en donnent souvent; madame Botambaut, la mère d'Emma, disparaît presque derrière une pile de mouchoirs qu'elle est occupée à plier.

— Bonjour, ma belle, dit-elle à Claire, sans se déranger, en lui présentant le bout de son menton.

C'est une toute petite vieille, au nez pointu, au menton pointu, n'ayant qu'une note douce au milieu des vibrations aiguës de son être : sa fille... parce qu'elle est une continuation de son *moi* : pour le reste elle se montre insensible, dénigrante, et à coup sûr l'enveloppe de son cœur est sèche et parcheminée comme la peau de son visage. Madame Richardon ne ressemble point à la petite dame : *c'est une belle femme*, comme on dit en province, une *Vénus de Milo*, ainsi que diraient des Parisiens, à taille massive, à formes hommasses ; mais son œil a recueilli tout l'égoïsme maternel ; il est grand, brun, développé, à métalliques reflets, et ferait croire à une certaine chaleur s'il avait moins de dureté.

— Maman, si nous allions dans le *salon ?* dit Emma de sa voix masculine.

— Nous sommes, Madame, très-bien ici, reprend Hilaire. Ces dames ont un salon dans lequel on n'entre jamais ; à quoi leur sert-il ? à dire qu'elles en ont un, et c'est ainsi qu'en province on comprend le luxe : on a de belles choses, mais on ne s'en sert pas, elles sont enfermées dans les armoires ; mêmes les chenets des cheminées sont enveloppés de papier de crainte de les ternir.

— Puisque vous le permettez, dit madame Botambaut, restons ici ; les occupations de la lessive, vous le savez, Monsieur, ne souffrent aucun retard. Malgré la délicatesse de sa santé, ma pauvre fille est levée depuis cinq heures.

— Tout n'est pas roses dans le ménage, reprend Emma en se tournant vers Claire ; tu verras cela plus tard.

— Oui, oui, ma belle, ajoute madame Botambaut, on n'a plus le temps de faire la princesse, de lire des romans, *nunus* que tout cela. Mon gendre le dit bien : on se marie d'abord pour asseoir sa position, gagner le plus qu'on peut, avoir des enfants ensuite, mettre de côté pour ses vieux jours, et voilà la vie.

— Monsieur votre gendre est dans le vrai, Madame, répond Hilaire en s'inclinant.

— Qu'il est peu de jeunes filles qui comprennent cela, mon cher monsieur ! Et madame Botambaut jette vers Claire un oblique regard.

— Ah ! si vous saviez quel ordre, quelle économie ma fille fait régner dans la maison !

— Cela ne m'étonne nullement, élevée dans de pareils principes.

Les deux jeunes femmes parlaient entre elles.

Madame Botambaut se penche vers Hilaire, et, tâchant d'assourdir sa voix aiguë : Claire est une bonne enfant, je l'ai vu élever, je serais désolée d'en dire du mal ; mais entre nous, mon cher monsieur, que vous aurez à reformer ! ça a été gâté, élevé dans du coton ; ça ne fera jamais une femme d'intérieur comme ma fille.

— Dieu ! que tu es belle, s'écrie subitement madame Richardon en toisant de nouveau son amie.

— Je fais mes visites de noces, répond Claire en rougissant.

— Cette soie est à plein la main, continue Emma ; ce col a dû coûter un prix fou ; Dieu me pardonne ! c'est un châle des Indes que tu as sur les épaules : ménage bien tout cela, ma chère ; les hommes ne font ces folies-là qu'une fois dans leur vie, quand ils les font.

— Ton mari n'a donc pas agi de même avec toi ?

Emma se redresse. — Comment donc : il voulait aussi faire le grand seigneur, quitte à le regretter plus tard. J'ai toujours visé au solide, moi ; aussi je lui ai dit : Paie deux ou trois mille francs de plus sur ton étude, et donne-moi robes simples, châle français, bracelet modeste.

— Vraiment, Madame, vous avez dit cela ! Et Hilaire reste ébahi.

— Oui, Monsieur, s'écrie madame Botambaut, renversant presque, dans un accès d'orgueil, sa pile de mouchoirs ; ma fille n'est point comme toutes les femmes

d'aujourd'hui qui n'ont que du clinquant; ça brille dans un salon, peut-être; mais voyez-les dans leur intérieur! ça n'est bon à rien, et une seconde fois elle regarde Claire. Emma baisse les yeux sur le grand cahier des lessives, dévore la rougeur de son amie et ricane en cachemire.

— Que votre mari doit être heureux? Madame, reprend Hilaire, et que je voudrais lui adresser mes sincères compliments!

— M. Richardon regrettera beaucoup de n'avoir pas reçu votre visite, dit-elle en patelinant sa voix; et, si vous aviez des affaires en ce pays, veuillez l'en charger de préférence à tout autre. Femme pratique et utilitaire, Emma a toujours l'à-propos de la pièce de cinq francs.

— Certainement, Madame, et je serais fort désireux que Claire vous fréquentât souvent pour devenir une femme de ménage comme vous.

Claire trouvait que la visite avait duré assez longtemps, trop longtemps même; et elle se leva pour faire ses adieux à ces dames.

— Comment! tu pars déjà? dit Emma; j'ai à peine eu le temps de t'admirer dans ta magnifique toilette.

— Il me semblait, à moi, que tu l'avais assez dénigrée.

— Ah! ah! ma belle, dit madame Botambaut, et le petit nez rouge de la petite vieille s'injecte encore des âcretés malveillantes qui lui montent au cerveau, vous n'aimez que ceux qui vous flattent, il paraît : c'est

parce que nous sommes vos amis, que nous vous parlons à cœur ouvert.

— Si l'amitié a sa franchise, elle a aussi son indulgence, Madame.

— Vous avez la tête près du bonnet, ma belle, il ne faudra pas que votre mari vous contrarie souvent.

Mais Claire ne l'écoute pas d'avantage.

— Que vous avez de chance, parbleu! dit en ouvrant sa porte un vieux docteur à longue barbe blanche, le chef surmonté d'une casquette qu'il ne quitte jamais, même pour saluer une jolie femme, les pieds exhaussés dans de campagnards sabots, les mains disparaissant dans les vastes poches d'une robe de chambre; un quart d'heure plus tard j'étais sorti, et vous perdiez la vue de mon musée; j'en aurais été fâché pour vous.

— Nous vous dérangeons peut-être, monsieur Laforêt? dit Claire au vieillard.

—Tiens, quelle idée baroque a cette petite femme! mais c'est me faire plaisir, au contraire, que de venir voir mes curiosités. Pourtant en votre faveur (et il faut m'en savoir gré), je change ma règle de vie, car depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, quand trois heures sonnent, qu'il vente, qu'il tonne, je commence ma tournée, et me voilà furetant dans les plus sales boutiques du pays. Allons, suivez-moi.

Dès la porte d'entrée : cornes de rhinocéros, pagnes, tomahawks, casse-têtes, sont suspendus aux murailles;

de place en place on lit sur de grandes pancartes : Ne touchez à rien, s'il vous plaît.

Claire s'arrête pour regarder.

— Ne perdez donc point votre temps à toutes ces bagatelles, dit le bonhomme en se retournant, j'ai bien d'autres choses à vous montrer ; puis il s'arrête : ce n'est déjà pas mal, comme vous voyez, nombre d'amateurs seraient fiers d'avoir cela.

Et il fait tourner avec lenteur une clef dans la serrure d'une porte. Regardez et ne touchez à rien. Vous, ma petite dame, faites attention à vos falbalas ; quelle sotte invention que les jupes de femmes ! Et le sanctuaire des antiquités s'ouvre aux regards éblouis des visiteurs !

— Est-ce beau ? hein ! s'écrie à pleins poumons le vieux docteur, en croisant ses mains derrière son dos ; on va souvent bien loin sans rencontrer des choses aussi curieuses. Cela vous représente quarante ans de ma vie ! et ses petits yeux gris ont peine à contenir toutes ses félicités contemplatives. Il s'avance d'un pas solennel en leur répétant de le suivre. C'est un cabinet Louis XIII, qu'il ouvre avec respect. Un bahut gothique, devant lequel il s'agenouille, une coupe en verre de Venise, qu'il tire avec lenteur d'un étui de chagrin ; une faïence hispano-arabe qu'il fait miroiter : Éloignez-vous, dit-il brusquement à Claire, votre haleine ternit cet émail. Eh ! eh ! faites attention à vos grandes manches qui vont balayer ces boutons d'habits, car je collectionne tout.

— C'est vraiment magnifique, s'écrie Claire.

— Parbleu! vous ne m'apprenez rien, je le savais avant vous. Voyez donc ce fini! admirez ce travail! et quelle que soit l'ampleur de la louange qu'on lui donne, celle qu'il s'adresse est toujours la plus colossale; et tout cela ne m'a presque rien coûté, dit-il, en se frottant les mains. Je me suis fait faire des cadeaux, donner certains objets par testament. Je disais à l'un : Pourquoi gardez-vous cette vieillerie? à quoi vous sert-elle? et il me l'offrait. Si un pauvre diable venait m'apporter de bel argent blanc pour payer mes visites de médecin, je lui disais : Ne parlons pas d'honoraires, pourtant si vous voulez absolument me donner quelque chose, je me contenterai du tableau enfumé qui est accroché sur votre cheminée. Le tableau payait dix fois mes visites, le pauvre diable me remerciait, je me posais en généreux, j'enrichissais mon musée, tout le monde était content. Ah! il faut user de finesse, de ruse même dans le bric-à-brac; sans cela point de collection possible. Il s'arrête quelques instants et son œil s'attriste. Hélas! dit-il, en ce pays on n'a point le goût des belles choses, mais je suis au-dessus de cette indifférence, et il renverse orgueilleusement la tête. Et après une pose : Maintenant, allez-vous-en que je commence ma tournée; je digérerais mal si je n'avais point fait quelque découverte avant de me mettre à table.

Nos visiteurs abordent enfin le noble faubourg; car toute ville de province, quelque modeste qu'elle soit, a

un centre aristocratique ou visant à l'aristocratie; c'est là qu'on fait du genre, qu'on se pose, qu'on se drape; c'est de là qu'on jette de dédaigneux regards vers ces petits bourgeois qu'on heurte à l'occasion dans les salons de la préfecture, ne se faisant nul scrupule de leur marcher sur le pied ou de détourner la tête pour ne pas leur rendre leur salut. Comme Hilaire est notaire et qu'il fait ses visites de noces, il lui est permis une seule fois en sa vie, peut-être, de pénétrer dans le sanctuaire des élus. Ils sont donc admis chez la muse du département. C'est son jour de réception.

Elle est assise devant son piano; elle joue du Chopin. Un chut universel accueille les nouveaux venus. Tous les regards sont tendus vers la muse avec une expression plus ou moins extatique. C'est une femme qui n'est plus jeune, et n'est pas encore vieille, au teint pâle, aux cheveux blonds, tombant en repentirs sur sa poitrine; son œil bleu semble mourir à perpétuité.

Comme Raphaël, elle en est à sa seconde manière; lors de ses vingt ans elle était vive, pimpante; elle avait des amants, disait-on; maintenant elle n'a plus que des adorateurs. C'est beaucoup encore : c'est plus qu'un amant de dix-huit ans.

Lorsqu'elle entendit sonner le tocsin de la quarantaine, qu'elle vit la maigreur arriver, les rides s'accuser, voulant toujours plaire, elle comprit qu'il fallait subir une transformation : alors elle allongea ses phrases et ses robes; elle mit un ostensoire dans la main des fai-

seurs de madrigaux; elle se drapa dans les nuages du romantisme. C'était sa flamboyante époque : s'il a fait faire peu de progrès à l'art (à ce que prétendent quelques-uns), il a du moins rendu d'immenses services aux femmes en les aidant à passer l'époque crépusculaire de la quarantaine, en les enveloppant d'un nébuleux rayonnement où elles jouèrent à l'ange expirant, ne pouvant plus jouer à l'amour. Aussi ses plus fervents apôtres ont-ils toujours été des femmes de trente-cinq à cinquante ans.

Mais le morceau est fini : un crescendo d'applaudissements, terminé par un bruyant point d'orgue, s'élève des quatre coins de la salle; la muse reste l'œil fixe, le corps ployé, a demi pâmée ; dix bras s'élancent vers elle pour soutenir ses pas chancelants; elle *choisit au hasard,* et après avoir enveloppé l'élu d'un sourire de suprême protection, elle s'affaisse dans son fauteuil. Là, elle respire à plusieurs reprises un flacon de sels; ses yeux se ferment, s'entr'ouvrent; elle parle, tout bruit cesse, chacun se recueille ; on dirait les Israélites autour du Sina, écoutant la voix de la montagne.

— Vous me tuez, dit-elle;.... épargnez-moi!.... de grâce... plus de musique... je mets toute mon âme dans mon jeu... mes nerfs s'ébranlent... et j'en ai pour huit jours à me remettre. Elle se tait, le silence dure encore; la muse respire de nouveau son flacon, puis elle tourne la tête et semble apercevoir pour la première fois Claire et son mari.

— Eh quoi ! chère belle, y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Nous entendions de trop belles choses, Madame, répond la jeune femme, pour avoir la maladresse de vous interrompre.

La muse penche la tête, referme à demi les yeux : Quand je m'assieds au piano, dit-elle d'une voix redevenue mourante, je ne suis plus de ce monde. Puis, se ranimant un peu, elle s'adresse à Hilaire : Vous êtes donc venu, Monsieur, nous ravir notre fleur ? Mais vous nous la ramènerez cette belle personne, n'est-ce pas ? Vous n'êtes point assez avare pour cacher à tous les regards cette plante des tropiques.

Un murmure approbateur circule dans le salon : Claire rougit de plaisir en s'entendant louer de la sorte par des lèvres aussi éthérées.

— Je ne sais quand nous reviendrons, reprend Hilaire de sa grosse voix : une maison ne peut rester sans femme, une étude sans notaire ; l'œil du maître, vous savez, Madame.

La muse fronce le sourcil et pâlit, ses nerfs sont douloureusement affectés par des paroles aussi nauséabondes. La présentation étant finie, elle se tourne d'un autre côté pour s'entretenir avec ses intimes.

— Ouf ! s'écrie Hilaire en remontant dans la voiture et bâillant d'une façon pantagruélique, j'étouffais là-dedans : elle ne me va pas, cette grande perche, avec ses airs de carpe pâmée.

— Il est d'usage de la trouver divine, reprend Claire, et il faut penser comme tout le monde, sous peine de démériter dans l'opinion publique.

— Où allons-nous maintemant?

— Chez la lionne du pays.

— Ah! une lionne, c'est plus amusant, ce me semble, ça ne doit point avoir des façons d'agonisante.

— On dit pourtant qu'on y rencontre des mourants... d'amour.

— En aurons-nous bientôt fini avec les pamoisons?

Cette lionne, elle est nonchalamment couchée sur un divan, dans un coquet boudoir; elle joue avec un stylet, bijou de ciselure; son pied andalous dépasse coquettement les plis d'une robe de soie noire; ses beaux bras, couleur de blé mûr, s'arrondissent sur un oreiller de velours cramoisi; un œillet rouge relève ses lourds bandeaux et augmente l'éclat de son œil fauve, sa beauté se détache merveilleusement dans le cadre sombre des tentures, on dirait un vivant portrait de Paul Véronèse. Elle se retourne souvent par de rapides mouvements de panthère vers un beau du pays, appuyant son coude sur l'un des oreillers du divan, dans une pose aristocratique; un autre élégant, quelque chandelier peut-être attendant son tour, parcourt une brochure jetée sur un *Bonheur du jour*, et par moments il laisse monter vers elle de mourants regards; elle n'a pas l'air d'y prendre garde. Que sont pour elle ces

deux jeunes hommes?... ses sphinx, ses marionnettes, ses martyrs, et ses amants à l'occasion.

Femme d'un haut fonctionnaire, tout gonflé de son omnipotence, et rivé à ses bureaux pour monter plus vite, madame Deverne est une Parisienne exilée; cela se voit sans le dire.

Un petit groom, annonce M. et madame Hilaire. Madame Deverne se relève à demi, et fait aux nouveaux venus un salut gracieux; les deux lionceaux toisent la nouvelle venue avec impertinence, lui cherchant des ridicules pour amuser la lionne à l'heure de l'intimité et des galants propos; Hilaire ouvre ses gros yeux de paysan étonné et non encore perverti, devant cette excentricité et cette désinvolture.

— Vous revenez de Paris, il me semble, dit madame Deverne à Claire.

— Depuis lundi nous sommes de retour.

— Ce n'est que là qu'on vit.

— Beaucoup trop, Madame, interrompt Hilaire.

Et sans faire attention à l'interruption du notaire, madame Deverne continue.

— En province on est en léthargie.

— Complète? dit en frisant sa moustache le beau Desmardilles.

— Demi-sommeil, non magnétique; elle rit, car elle a de belles dents à montrer.

— Montez-vous à cheval? dit-elle brusquement à Claire.

— Je serais désolé, répond Hilaire, de voir ma femme se livrer à un exercice aussi dangereux à tous égards.

— Mais c'est là le plaisir.

— Vous trouvez, Madame!...

— Sans doute, risquer de se casser le cou, et faire jaser ces bons bourgeois, qui écarquillent les yeux en vous voyant passer, qu'est-ce qu'il y a de plus amusant?... en province? Plus on s'ennuie, plus il faut être fou et se griser un peu pour repousser les brouillards de l'existence.

— Ah! Madame! Les yeux d'Hilaire s'ouvrent démesurément, il commence à perdre la tête..... non pas comme l'entend madame Deverne.

— Voyons, Madame, reprend la lionne en s'adressant de nouveau à Claire, essayez un peu de ma recette.

Claire ne sait que répondre.

— Vous hésitez? dans quelque temps vous serez la première à me donner raison.

Hilaire se remue avec embarras sur sa chaise, ses oreilles deviennent cramoisi, il croise et décroise les jambes.

— Si vous demeuriez en ce pays, continue la lionne, jouissant de l'embarras du pauvre notaire, ces messieurs feraient de vous en quelques mois une fort bonne cavalière, sautant les fossés, franchissant les haies; vous avez

tout ce qu'il faut pour cela; un peu de hardiesse vous manque, voilà tout.

Décidément, Hilaire a des bourdonnements dans les oreilles. Il a bien entendu parler de certaines excentricités féminines, et il faut que sa mauvaise étoile lui fasse rencontrer l'un de ces êtres étranges! Si du moins Claire n'était pas là. Il se lève et se hâte d'arracher sa femme à une aussi dangereuse compagnie.

Le groom les reconduit jusqu'à leur voiture, et la lionne s'arrondissant sur son divan, reprend sa causerie avec ses lionceaux.

— Elle n'est vraiment pas mal, cette petite femme, qu'en dites-vous, Desmardilles?

Le beau Desmardilles fait une grimace de dégoûté.

— Ça n'a pas de montant, pas d'allure.

— C'est un peu vert encore, j'en conviens; mais dans un ou deux ans quelque jeune beau viendra lui donner la saveur qui lui manque.

— Vous croyez? continue Desmardilles en frisant sa moustache.

— J'en suis sûre; si les femmes sont nécessaires aux hommes pour les former, les hommes sont nécessaires aux femmes pour les compléter : la banque d'échange, Messieurs, nous autres femmes nous l'avons inventée avant le citoyen Proudhon.

— Et à quoi les maris servent-ils en tout cela?

— De raison de commerce, de paravent, comme vous voudrez.

Et tous trois se prennent à rire.

— Tiens, si vous essayiez du paravent de la petite, Durocroy? dit madame Deverne en s'adressant au pauvre morfondu; cela serait amusant.

— Le pourrais-je? et M. Durocroy lève vers la lionne un œil chargé de langueurs.

— Pas de regards noyés, Messieurs, c'est bon pour les mourants de la muse; pas de sentimentalité ici, c'est rayé du programme; je ne suis pas au régime de l'eau sucrée.

— En vérité, Madame, répond le jeune homme, qui renverse par un mouvement fébrile une boîte de cigares, vous êtes cruelle parfois.

Le beau Desmardilles frise sa moustache.

— Je suis femme, voulez-vous dire; et puis je n'aime pas à m'attendrir;... il faudrait recommencer trop souvent.

A ce moment, M. Deverne remonte de son bureau d'un pas solennel en rêvant à son avancement; il s'arrête quelques secondes, et soulevant la portière : puis-je entrer? dit-il.

— Mais toujours, répond madame Deverne avec aisance; vous arrivez même fort à propos pour nous aider à décider les couleurs de la casaque que Desmardilles doit porter aux courses, car il montera lui-même Titania, sa jolie jument bay.

M. Deverne serre cordialement la main des deux jeunes gens et donne gravement son avis.

Pendant ce temps, nos nouveaux mariés continuaient leurs visites; ils n'en avaient pas encore fini avec les contrefaçons de la muse, de la lionne. Quand un type plaît, en province, il est reproduit à l'infini..... avec plus ou moins de maladresse. Enfin, ils rentrèrent chez eux fatigués, harassés d'avoir feuilleté cet album de caricatures qu'on appelle la société d'une petite ville. Vanité, égoïsme, exaltation du moi, dénigrement d'autrui, sont, hélas! des traits de famille qu'on retrouve dans presque tous les visages.

IX

LE BAL A LA SOUS-PRÉFECTURE.

Enfin il fallut partir, quitter la maison paternelle où s'est écoulée l'enfance avec ses paisibles bonheurs et sa sainte ignorance. Ennuis, plaisirs, miel, vinaigre, à l'heure du départ on aime tout cela; on aime ce quelque chose de soi s'en allant avec le vent qui passe : zéphyr ou aquilon. Oh! sa modeste petite chambre, comme il lui semblait triste de la quitter! elle y avait dormi d'un si bon sommeil; elle y avait fait de si beaux rêves! Le soir, quand la famille était couchée, elle s'accoudait au bord de la fenêtre, un rayon de lune argentait la campagne, les jasmins du treillage ouvraient leurs cassolettes, le rossignol chantait au bord de son nid, la brise passait sur son front, sur ses lèvres,

douce comme un baiser d'amour... Et maintenant?... plus de parfums, plus de chansons, plus de baisers... d'amour.

Après le déjeuner, à l'heure du départ, madame Dabral dépensa le sentiment, qu'en femme de précaution, elle tenait toujours en réserve; M. Dabral, les deux mains croisées sur sa tête, le visage épanoui par un sourire d'habitude, souhaita bon voyage, bonne chance et multiplication aux nouveaux époux; la tante d'Orival fit aussi ses souhaits de départ : Allons, mon cœur, dit-elle (on lançait les mots tendres, on allait se quitter), revenez-nous la mine pimpante; quittez ces airs dolents qui ne vont point aux femmes parce qu'ils ne plaisent pas aux hommes. Ah çà! monsieur Hilaire, si votre femme n'est pas telle que vous la voudriez, ce ne sont ni les conseils, ni les réprimandes qui lui ont manqué; j'ai toujours eu pour principe de la gronder beaucoup pour lui former le caractère et la plier d'avance au joug conjugal : service d'amie dont elle me remerciera plus tard.

Claire embrassa sa tante et une larme mouilla ses paupières; elle allait partir, elle était habituée aux gronderies de la vieille dame; quand elle reviendrait peut-être ne la trouverait-elle plus.

Vers le soir, Hilaire et Claire arrivèrent à X***, vieille petite cité, étroite, tortueuse, d'un aspect moyen âge, suivant les aspérités d'un abrupte coteau, entourée d'une ceinture de quinze tours, ceinture ayant pour

agrafe un château démantelé lors des guerres religieuses, branlant à chaque tempête sur ses assises de granit, sapé par les lentes déprédations d'un torrent, autrefois sa force et sa sauvegarde : pauvre squelette ayant encore un air de grand seigneur sous son manteau de lierre, malgré la misère et l'abandon. Claire arrive bientôt à sa nouvelle demeure, où deux pannonceaux fraîchement redorés resplendissent. Nanon, vieille servante, longue, sèche, édentée, vient ouvrir, son chandelier à la main.

— Enfin! c'est vous, notre maître, dit-elle d'une voix rude.

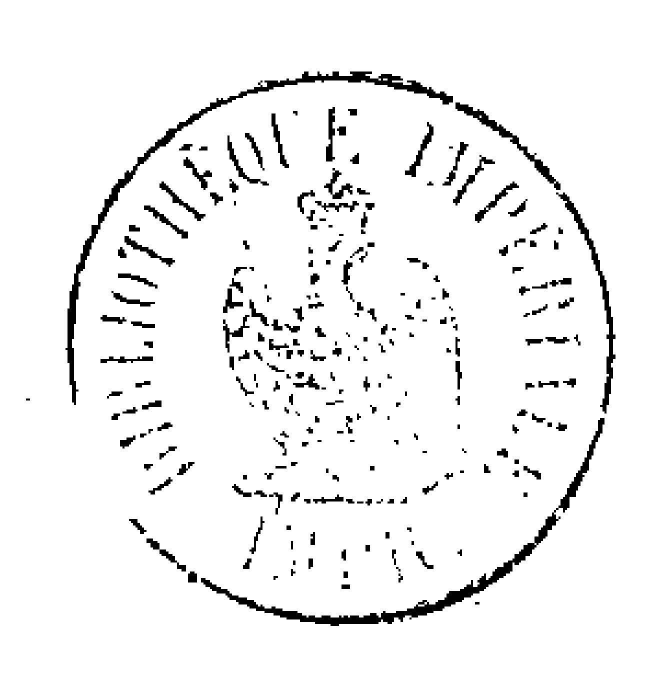
— Tout va bien à la maison? reprend Hilaire.

— J'crois qu'oui, Monsieur ; Madame, sans doute, dit-elle en regardant Claire : et elle la toise, et elle essaie de lui faire une révérence. Malgré sa bonne volonté du moment ses vieux muscles inhabitués refusent de se plier à ce nouveau servage.

La table était servie, le souper convenable, les bougies scintillaient ; un air tiède chargé de parfums de fleurs entrait par les fenêtres entrebâillées, et pourtant Claire avait froid : aucun dieu lare ne lui souhaitait la bienvenue ; aucune flamme du cœur n'échauffait le foyer. Hilaire dépêcha le souper pour monter à son étude, et Claire se coucha toute triste.

Le lendemain, sitôt son réveil, elle prit connaissance de sa demeure, et cette exploration ne la désattrista pas. C'était une vieille maison où l'on avait essayé quelques maladroits rajeunissements : de grandes pièces à peine

meublées, des fenêtres à guillotine, d'épaisses murailles tapissées de papier commun, aux couleurs bêtes, aux tons criards; le prosaïsme bourgeois dans toute sa mesquinerie; de vastes corridors blanchis à la chaux comme ceux des cloîtres, d'immenses escaliers en chêne, tombant droits et carrés; pas un petit jardinet pour y promener ses rêves, pas une fleur pour reposer la vue et faire sourire la pensée; une cour commune et pavée, des pignons noirs, une rue boueuse, des bruits agaçants, et c'était tout. Hilaire ne s'enquit point des impressions de sa femme; elle était vastement logée, elle avait beaucoup d'armoires à sa disposition (choses que les ménagères pur sang prisent au premier chef). Que lui fallait-il de plus? Il se rendit de bonne heure à son cabinet, recut des clients, sortit pour ses affaires, et laissa Claire s'organiser dans son ménage. La vieille Nanon ne déposait son autorité qu'en rechignant, et faisait sentir à chaque instant le besoin qu'on aurait toujours d'elle. Les clercs de l'étude, curieux... comme des clercs, mirent maintes fois le nez à la fenêtre pour apercevoir leur nouvelle patronne. Ces petites menées la firent sourire sans la distraire, et ce fut ainsi qu'elle passa sa première journée de pouvoir. Ensuite Claire recommença ses visites de noces à toutes les autorités mariées du pays, depuis le président du tribunal jusqu'aux huissiers. Ils étaient en rapport d'affaires avec Hilaire; ils pouvaient lui être utiles ou lui nuire, grand pivot des politesses sociales. Claire trouva la plu-



part de ces dames au milieu de gazes, de chiffons, de couturières, de blanchisseuses, etc. Il devait y avoir un bal à la sous-préfecture, bal donné en l'honneur du préfet en tournée de révision ; et pour cette fête, rompant la monotonie habituelle, quinze jours de préparation n'étaient pas de trop. Pendant ces quinze jours que d'impatiences de la part de ces dames! que de mauvaise humeur de la part des maris! que de giboulées conjugales! Quinze jours de tourments, d'ennuis pour une heure de plaisir, pour une négation peut-être : déception comme la plupart des rêves de l'esprit et du cœur.

Enfin, il parut ce grand jour! Dès huit heures du soir la réunion est nombreuse dans le salon de la sous-préfecture ; les dames, assises sur des banquettes, sont alignées comme les tulipes d'une plate-bande hollandaise, tout aussi raides, tout aussi panachées de blanc, de rouge, de jaune, de lilas; mais.... elles tentent moins les amateurs. Les mères, assises au second rang, se mirent dans leurs filles; ces demoiselles se mirent dans leurs toilettes; elles tournent la tête à droite, à gauche: il semble que mille petites glaces sont accrochées autour d'elles. Toutes ces dames, jeunes et vieilles, mères et filles, regardent tantôt vers la porte, où sont groupés les jeunes gens, tantôt vers la cheminée, où le préfet, seigneur de céans, se tient debout, le coude arrondi autour de son chapeau, jetant, à l'occasion, sur la réunion qu'il domine, un regard souve-

rainement protecteur, ou bien, parlant haut, soit avec l'aide de camp du général, soit avec le sous-préfet, son obséquieux, presque son valet de chambre en ce jour solennel. Mais neufs heures sonnent; un frissonnement d'orage court dans l'assemblée féminine: peu s'en faut que des sifflets ne se fassent entendre.— Madame Hilaire n'arrivera donc pas; c'est indécent de se faire attendre de la sorte: c'est pour se donner un genre, pour se singulariser. — C'est une lionne, dit l'une.— Une pimbêche, répond une autre.— Ce n'est toujours que la femme d'un notaire, ajoute une troisième en haussant les épaules. Enfin, Claire paraît au bras de son mari qui lui sert de repoussoir; elle est toute gracieuse avec sa robe blanche serrée à la taille par une longue ceinture cerise. Des verveines naturelles, blanches et rouges, s'épanouissent à son corsage, se mêlent à ses cheveux. Cette simple et diaphane toilette lui va à ravir. Un sourd murmure circule dans l'assemblée. Les hommes admirent, les femmes enragent et cherchent le défaut de la cuirasse. M. le préfet, qui, jusqu'à ce moment, n'avait pris garde à l'essaim des femmes enrubannées, interrompt la discussion entamée avec l'aide de camp du général, regarde fixement madame Hilaire, se penche vers le sous-préfet, lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci s'incline et approuve son supérieur, mimique remarquée, jalousée par la gent féminine de la réunion.

Des quadrilles de vieux s'organisent autour des tables de whist, préparées dans un petit salon voisin. La

sous-préfette, bonne grosse maman sans façon, s'assied au piano; un amateur de la ville enduit son archet de colophane, et les flonflons de la contredanse se font entendre.

Les mères murmurent quelques recommandations à l'oreille de leurs filles; celles-ci remontent les épaulettes de leur corsage, déchiffonnent leur jupe, replacent une fleur dans leurs cheveux, se tiennent au port d'armes; le groupe des danseurs s'ébranle, tous se précipitent vers Claire pour *solliciter l'honneur de la première contredanse.* Elle ne sait à qui répondre, accepte au hasard, manque de fomenter une discorde entre les danseurs empressés et jaloux. Hilaire, de la table de whist où il est assis, ne cesse de jeter des regards inquiets vers sa femme; il fait maintes fautes et soulève les colères de son partner, qui l'accable de reproches sur ses maladresses.

Claire passe par la filière des danseurs ennuyeux, utilités d'un bal, nécessaires comme les moucherons aux jours d'été.

Que répondre à des phrases comme celles-ci: Il fait bien chaud; on devrait ouvrir une fenêtre! la soirée est charmante! vous avez une délicieuse toilette! la valse qu'on joue est ravissante!.. Et l'on appelle cela s'amuser!.....

Une grande dame maigre, polkant avec un petit jeune homme pâle, enfonce un coude osseux dans le dos de Claire. Une grosse femme, à joues de pivoine, à

bras d'écrevisse, serrée dans son corset comme un ballot de marchandises, marche sur le pied de la jeune femme. Un monsieur maladroit renverse sur sa robe un verre de punch... Et l'on appelle cela s'amuser !...

La poussière prend à la gorge ; l'air devient de plus en plus asphyxiant. Ces demoiselles se succèdent au piano ; elles ont, comme on dit, un talent de société, et jouent les contredanses en vogue avec d'effroyables cascades de fausses notes. Des valseurs, qui semblent n'avoir jamais valsé qu'avec le manche à balai des sorcières, viennent supplicier cette pauvre Claire... Et l'on appelle cela s'amuser !...

— Comment trouvez-vous notre débutante, dit en s'asseyant entre deux demoiselles, roses blanches et roses rouges, ayant atteint, dépassé même le complet épanouissement virginal, un homme d'une quarantaine d'années, petit, maigre, au teint olivâtre, à l'œil perçant, au nez recourbé comme le bec d'un oiseau de proie : c'est un docteur fort en renom dans la ville, plus encore à cause de ses coups de langue que de ses coups de lancette, et qui s'est arrogé le droit de tout dire. Comme il est riche, qu'il donne souvent à dîner, personne n'ose se plaindre, et tous applaudissent, même les blessés... quand ils dînent chez lui.

— Mais, charmante ! docteur, répond la frétillante mademoiselle Lecisé, en pinçant les lèvres.

— Et qu'avez-vous ? on dirait que vous avalez une gorgée de vinaigre.

— Franchement, je la croyais mieux ; aux lumières, elle n'a pas d'éclat.

— Votre fraîcheur lui fait tort.

Mademoiselle Lecisé a un teint de rose fripée par les premières gelées de l'hiver.

Quelle délicieuse femme que cette madame Hilaire! dit M. Hildebrand à la grande dame osseuse; quelles belles épaules!

— Sans doute, docteur, *mais*...

— *Mais*, reprend-il en riant; je savais bien qu'il y avait un *mais*... Les louanges des femmes ne peuvent aller sans cela.

— Convenez, docteur, qu'elle a trop de disposition à l'embonpoint : dans deux ans, elle n'aura plus de taille.

— Vous voulez qu'elle ressemble à une vision d'Ézéchiel ; merci! je n'aime point à faire au bal un cours d'ostéologie, et il se tourne d'une autre côté.

— Il me semble que notre société s'est enrichie d'une fleur de plus, reprend-il, en s'adressant à la grosse femme à joues de pivoine : madame Hilaire est ravissante!

— Bien maigrelette, répond-elle, en devenant pourpre et faisant une grimace dédaigneuse.

— Ce n'est pas sans doute un superbe dahlia comme vous, Madame, et le docteur s'incline : ce n'est qu'un délicat myosotis, une branche d'héliotrope, fleurs pour les amoureux ; ils y trouvent rêverie et parfum.

En ce moment, Claire dansait avec le substitut,

M. Philippe d'Arronde. En province, un substitut peut jouer *ad libitum* l'homme grave ou le papillon ; midshipman de la hiérarchie, toutes les licences lui sont permises. Pour M. d'Arronde, il se pose en poëte, en poëte romantique, adjectif superlatif de la poésie ; il penche le corps en saule pleureur, il remue sentimentalement la tête ; il est long, il est pâle, il est blond comme Pierre Gringoire ; mais il a de plus que lui le nez de travers et de prosaïques lunettes fort rebelles à l'expression poétique.

— Vous arrivez, Madame, dit Philippe à Claire, dans un triste pays ; mais comme compensation Dieu a semé aux alentours des sites ravissants ; il s'arrête, regarde Claire, remue la tête avec sentiment et reprend. Ah ! la nature ! l'ombre ! le ciel bleu ! les moissons jaunes ! les prés verts ! cela supplée à tout ; et il tire des profondeurs de sa poitrine une exclamation hugotesque.

— Vous croyez, Monsieur ? répond Claire.

— Cela supplée à tout, pour les natures exquises, comme doit être la vôtre.

— Vous me flattez, Monsieur.

— Je vous devine, Madame.

C'était bien ; malheureusement il continue d'après le système romantique qui affaiblit la pensée en la surchargeant.

— Je vous devine, car tous les poëtes sont frères ; ce sont des âmes exilées qui se reconnaissent à certain

rayonnement du regard, et se racontent les choses de là-haut.

— Votre âme trouve-t-elle beaucoup de sœurs ici? reprend Claire en souriant.

— Madame, il ne lui en faut qu'une, et il relève son œil noyé vers la jeune femme, et son visage s'imprègne de vapeurs éthérées.

Minuit sonne, et aussitôt le piano cesse de gémir sous les doigts des amateurs; minuit est une heure qu'on dépasse rarement dans les pacifiques réunions de province. Depuis longtemps monsieur le préfet s'est retiré comme un prince qui ne fait qu'une apparition à une fête donnée pour lui, de peur de se prodiguer. Les vieux quittent les tables de whist, les mères chuchotent de prudentes recommandations à l'oreille de leurs filles, couvrent leurs épaules d'écharpes et de mantelets. Tout le monde s'emmitoufle au vestiaire d'une façon plus ou moins drolatique; les domestiques, armés de falots, ouvrent la marche; les voitures étant un luxe presque inconnu encore dans ce pays. Chacun devise en route des plaisirs de la soirée. On loue beaucoup, on critique peu, on réserve les médisances et les méchancetés pour les intimités du lendemain, comme la bouteille de vin d'extra qu'on déguste à deux ou trois.

Hilaire rentre chez lui d'assez méchante humeur : il a perdu au whist, il se couche tard, et puis il lui semble qu'on s'est trop occupé de sa femme.

X

ÉGLISE. — NOBLESSE. — TIERS-ÉTAT.

Il est une caste sociale, presque inconnue à Paris, qu'on ne trouve qu'au fond de la province et qui ne peut exister que là, comme certaines plantes inhérentes au sol; c'est la gentilhommerie campagnarde. Elle tient à la bourgeoisie par le prosaïsme, à la noblesse par les préjugés; elle n'a pas de race, pas d'allure, pas de fortune, huit à quinze mille livres de rente, beaucoup moins même; elle est toujours gênée parce qu'elle trouve trop au-dessous d'elle de faire quelque chose; elle adopte les vieilles idées pour se donner un genre; elle joue au titre et occupe au fond de la campagne de grandes et vieilles maisons, flanquées quelquefois d'une pacifique tourelle, maisons ayant la prétention de s'appeler *château*, comme ses habitants ont celle d'avoir *des ancêtres*. Au fond, cette

gentilhommerie, à *petites* idées, arriérée, routinière, indolente, est bonne fille et de facile humeur. Beaucoup de ces demi-nobles font valoir leurs terres; sous prétexte de se distraire ils vont chasser, banqueter les uns chez les autres, ils se rendent à la ville les jours de marché pour suivre le cours des grains, ils dînent à l'hôtel et font un peu de propagande politique. Les jours de gala, on sort de la remise une vieille calèche poudreuse à laquelle on attelle deux chevaux de charrue; un domestique, jardinier, valet de chambre, *caleb* à tout faire, endosse une livrée servant à la génération des domestiques depuis quelque vingt ans; on fouette les chevaux en entrant en ville, pour leur donner de l'allure, et tout cela a grand air encore.

Or donc, par une belle matinée de juin, toute pavoisée de soleil, le docteur vint prendre monsieur et madame Hilaire pour les emmener déjeuner à quelques lieues de là, chez M. des Feugerais, gentilhomme des environs. M. Hildebrand étant son médecin, Hilaire étant son notaire, l'ostracisme prononcé contre la bourgeoisie est aboli pour eux. Le docteur, qui depuis longtemps s'est fait le remorqueur de toutes les jolies femmes abordant la contrée, n'a eu garde de ne point offrir à Hilaire deux places dans son phaéton. Hilaire refuse d'abord, puis finit par accepter, à la grande satisfaction de Claire, qui ne redoute rien tant qu'un long tête-à-tête conjugal. C'est si triste quand on ne s'aime pas! parce qu'on sent que ce serait bien

bon... si l'on s'aimait. Les clercs, qui se mettaient péniblement à l'ouvrage, en songeant qu'il ferait bien meilleur aux champs que de respirer les miasmes de l'étude, remarquent que les bottes vernies du petit docteur touchent à peine le sol quand il traverse la cour en offrant le bras à Claire. Hilaire les suit d'une mine assez refrognée ; Nanon, dans sa cuisine, hausse les épaules ; elle juge, avec sa pruderie de vieille fille et sa malveillance de servante, que cette intimité finira mal.

Claire trouve dans la voiture deux jeunes gens que le docteur menait toujours avec lui pour les former, disait-il ; pour applaudir ses bons mots, disait-on. L'un était épais, joufflu, déjà sur le retour ; il martyrisait ses gros pieds dans d'étroites bottes, il enfermait ses grosses mains dans des gants paille qui craquaient soudain ; il avait beau se mettre à la torture, il avait beau se disloquer, il restait toujours paysan. L'autre était timide, fluet, il répondait au nom blond d'Émile ; le docteur l'avait pris en sevrage.

Ils arrivèrent bientôt aux Feugerais, petit castel d'une adorable vétusté, avec ses vieux noyers, ses pacifiques tourelles, ses pignons moussus, les lézardes de ses murs, et les nids d'hirondelles abrités sous sa toiture. En hiver, tout cela était fort peu confortable : les noyers défeuillés ressemblaient à des potences ; le vent entrait par les fenêtres mal closes, et jetait ses plaintes à travers les longs corridors. Un artiste aurait trouvé ce laisser-aller ravissant ; les des Feugerais s'y

complaisaient aussi... mais par raison d'apathie et d'économie, ils disaient nonchalamment : La cage est solide encore et peut durer comme cela cinquante ans. Aux jours froids, ils jetaient une bûche de plus dans la vaste cheminée, le bois coûtant fort peu de chose.

Pierre, le caleb du logis, vient ouvrir la grille d'entrée en assez mauvais état, comme le reste, et dételer le cheval du docteur. Le bel Anatole des Feugerais, l'une des utilités du bal de la sous-préfecture, le corps penché en avant, les doigts passés dans les entournures de son gilet, s'avance vers les nouveaux venus ; il offre le bras à la jeune femme et la présente à sa mère, née Judith de Maison-Haute, qui se tient droite, impassible, sur le perron de son castel, en châtelaine des anciens jours. Elle porte orgueilleusement la tête ; regarde de haut en bas ; les paroles sifflent et passent difficilement entre ses longues dents anglaises ; pour se rajeunir ou plutôt pour se vieillir, elle a une perruque blonde, et à son bras se balance majestueusement un grand sac en velours noir qui ne la quitte jamais, et remise la nuit sous son oreiller. Judith précède ses invités dans un salon ouvert seulement dans les jours de gala, à rideaux de toile perse Louis XV, à panneaux sculptés, à dessus de porte plus ou moins Watteau. On parle de la chaleur, de la poussière de la route. Le blond Émile rougit, et ne sachant que faire de ses jambes, il les remorque sous sa chaise. Le gros Landel, au contraire, leur donne une liesse immodérée ; il s'allonge dans un fauteuil, il s'é-

vente avec son chapeau, avec son mouchoir. Le docteur tousse trois fois, sans qu'il prenne garde à l'avertissement. Judith de Maison-Haute jette vers lui un regard de souverain mépris, qui semble dire : Je suis pourtant obligée de recevoir ces gens-là. Bientôt arrivent d'autres invités : M. des Chalumeaux et M. d'Anglure. Le premier est encore un zéro aristocratique ; il est grand, maigre, bigle, mais il se distingue par une extrême politesse, mais il sait toujours offrir le bras à propos, et il remplit les blanc-seings de sa nullité par des mots comme ceux-ci, qui font encore de l'effet à distance : — Je vous rends grâces ; — oserai-je vous prier ; — je mets mon tribut d'hommages à vos pieds. M. d'Anglure est grand chasseur, grand mangeur, grand buveur ; il a la poitrine large pour sonner l'hallali. Chiens d'arrêt, chiens courants, chiens terriers, lièvres, bécasses, perdreaux, il ne connaît que cela, ne parle que de cela. A l'arrivée de ces deux convives, le visage de Judith s'épanouit d'un universel sourire ; elle s'avance vers eux et leur fait mainte amabilité.

— Mon Dieu ! monsieur des Feugerais, que vous vous faites attendre ! dit Judith d'une voix redevenue soudain revêche, à un gros petit homme qui entre dans le salon.

— Me voilà ! me voilà ! ma bonne ; toujours vive comme à quinze ans.

Et le vieillard donne avec bonhomie, sans distinction aucune, une poignée de main à tout le monde.

Quand il arrive à Claire, il la regarde en dessous avec l'impertinence des vieux qui se permettent beaucoup de choses, sans doute parce qu'ils ne sont plus à craindre.

— Eh! eh! notaire, recevez mes compliments; vous avez eu la main bonne. Ces hommes d'affaires ont toujours de la chance!

La mine fleurie, le ton jovial, les narines ouvertes de M. des Feugerais, mettent tout de suite à l'aise. Ses sourcils gris et touffus ressemblent à deux buissons couverts de givre; ses cheveux sans ordre couvrent à moitié son front qui ne se fait remarquer que par beaucoup de bienveillance, s'harmonisant avec le regard et les lèvres. Toute la dignité nobiliaire s'est accumulée, comme un nuage olympien, sur la tête de Judith. Il pris, lui, des habitudes semi-bourgeoises, semi-campagnardes; il fait bon marché de son titre, et n'a gardé de la tradition des vieux souvenirs qu'une croix de Saint-Louis, attachée à un habit gras. Il se console de toutes les révolutions par un verre de vin vieux et quelques gaudrioles après boire. Ennemi des discussions, il ne porte la livrée d'aucune opinion politique et religieuse. Redoutant la fatigue, il n'est point chasseur. Aimant la bonne chère, il occupe ses loisirs à faire la cuisine. Ses connaissances littéraires se bornent à quelques bribes de vers gastronomiques... Pierre, une serviette sous le bras, son long corps flottant dans une redingote aux trois quarts usées par M. Anatole, mais dont le gilet

rouge affiche des prétentions à la livrée, annonce que le déjeuner est servi. En entendant la bonne nouvelle, chacun s'ébranle.

— Messieurs, dit le père des Feugerais, ne nous faisons pas attendre :

Un dîner refroidi ne valut jamais rien.

Il offre le bras à Claire.

— Ma belle dame, dit-il en passant sa langue sur ses lèvres, je voudrais être plus jeune.

M. des Chalumeaux, toujours alerte, se précipite vers Judith, et murmure en s'inclinant :

— Serais-je assez heureux, Madame?

Elle le remercie par un gracieux sourire; elle n'en a jamais adressé un semblable à son mari, même dans les heures les plus tendres. Ils se rendent dans la pièce voisine, grande salle à manger aux solives de chêne enfumées, aux boiseries brunâtres, sur lesquelles se détachent des panoplies d'armes de chasse, fusils, couteaux, cornes de cerf, etc. Une table massive et carrée est chargée d'énormes plats, plutôt abondants que recherchés. Après le premier appétit satisfait, la conversation devient générale. On parle grains, engrais, fermages. Les verres s'emplissent et se vident. Judith minaude avec M. des Chalumeaux, ou bien elle jette à son mari un regard gros de tempêtes.

— Voyez-vous, ma petite dame, dit le père des Feugerais à Claire, en ménage il y en a un qui frappe, l'au-

tre qui tend le dos ; c'est toujours comme cela : frappez donc avec vos mignonnes mains, elles ne feront jamais grand mal.

Le docteur observe et ricane. Claire s'ennuie. Un bruit de pas se fait entendre dans le vestibule. Pierre vient dire quelques mots à l'oreille de Judith.

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne,

déclame M. des Feugerais un peu animé.

Un roquet se faufile dans la salle à manger, en reniflant la bonne odeur de rôt ; et M. le curé paraît, saluant de son tricorne, et marchant avec précaution sur la pointe du pied.

— Ne vous dérangez pas, ne faites pas attention, dit-il à demi-voix ; je ne serais pas entré si j'avais su que vous aviez du monde.

C'est précisément parce que M. le curé a pressenti repas d'extra qu'il est entré.

— Parbleu ! l'abbé, il était temps ! dit M. des Feugerais avec jovialité ; mais les restes en sont bons. Tenez, mettez-vous là. Allons, Pierre, une chaise, une serviette.

Judith fronce le sourcil ; mais elle est trop profondément aristocrate pour ne pas observer scrupuleusement les usages d'autrefois, et le couvert du curé a toujours été mis à la table du château.

Le prêtre de campagne vit chichement, ses appointements sont maigres ; beaucoup de jouissances lui étant

interdites, il se dédommage, quand il peut, par la gourmandise; aussi n'a-t-il garde de laisser échapper l'occasion de faire un bon repas. Celui-ci est un gros garçon aux joues pendantes, au teint blafard, à la parole épaisse, et dont le ventre s'arrondit sous une soutane râpée. Né aux champs, de pauvres parents, et placé au séminaire par quelque personne pieuse, comme la plupart des membres du clergé de campagne, il a gardé de son origine une allure paysanesque, jointe à une certaine cafarderie ecclésiastique; orgueil rentré, affublé d'humilité chrétienne, uniforme moral, obligatoire comme la soutane.

— Eh bien, l'abbé, dit le père des Feugerais, qu'y a-t-il de nouveau? que dit-on des élections municipales?

— Quoique le gros Guillaume ait un parti assez puissant parmi les démocrates, je suis persuadé que M. Anatole sera nommé maire, dit le curé, en s'essuyant la bouche et se redressant avec importance.

— Surveillez-nous cela, l'abbé. Voyez donc quel avantage ce serait pour la commune! Les des Feugeraies habitent le pays de père en fils; ils ont l'oreille du préfet: l'un de ces jours Anatole sera membre du conseil général. Et le vieillard cligne de l'œil.

— Soyez persuadé, dit le prêtre, avec un profond salut, que je ne négligerai jamais l'occasion de prouver mon dévouement à votre honorable famille; et je ne cesse de représenter à mes paroissiens qu'il est de leur intérêt de se tourner du côté du château.

— Nous le savons l'abbé, nous le savons.

M. le curé, il est vrai, ne laisse jamais échapper l'occasion d'être utile aux des Feugerais, non parce qu'il les aime, mais parce qu'ils ont dans le pays une puissance relative, et qu'ils peuvent le recommander à l'évêché.

— Ces gens de campagne sont vraiment étonnants, dit Judith, dont la voix redevient pointue; maintenant qu'ils savent un peu lire et écrire, ils se croient aptes à remplir toutes les fonctions.

— Et les drôles ne se gênent pas pour braconner sur nos terres, dit M. d'Anglure.

— L'âcre fruit des révolutions, reprend M. des Chalumeaux, qui fait avec son long corps un point d'exclamation.

— Où allons-nous, docteur? continue Judith en se tournant vers M. Hildebrand.

— A l'égalité, Madame; mais ce n'est pas sans faire quelques trouées dans les haies de clôture.

Tous les hauts personnages ayant parlé, M. le curé se permet aussi de placer son mot.

— Les paysans sont devenus bien difficiles à diriger, dit-il de sa voix pâteuse; ils perdent la foi, ils n'ont plus de respect pour l'autel. Je le répète après vous, Madame, où allons-nous?...

Quoi qu'il dise de l'esprit d'examen de ses paroissiens, M. le curé prend avec eux sa revanche d'humilité. Pauvre gens pour la plupart courbés sous le la-

beur, attachés à la terre dont ils vivent et qu'ils engraissent. Avec eux, il relève la tête, arrondit le ventre, reprend son importance ecclésiastique. M. le curé! un savant qui a fait ses classes et lit dans toutes les écritures.... Aussi la nomination d'Anatole est certaine.

Et le dessert paraît, et les liqueurs circulent, et les visages se pléthorent. Tout le monde parle à la fois, et personne ne s'entend. Judith profite de ce trouble pour faire disparaître une assiette de pêches qui reparaîtra au dessert du lendemain. MM. d'Anglure et Landel renchérissent à l'envi l'un de l'autre sur leurs exploits à la chasse; ils ont tous deux étranglé l'hydre de Lerne. On quitte enfin la table après une séance de quatre heures pour se promener dans la garenne. Chacun se disperse, M. des Feugerais prend le bras de M. le curé, et lui parle encore des élections municipales.

— Chauffez-nous cela, l'abbé, à cause d'Anatole et de ma femme; vous comprenez

MM. d'Anglure, des Chalumeaux, Anatole forment un trio aristocratique. Le gros Landel, Hilaire et Emile représentent la bourgeoisie, avec laquelle la noblesse, même la petite noblesse, ne fraternise jamais que du bout du doigt et du bout des lèvres. Le docteur, qui s'avançait vers Claire, est accaparé par Judith, qui ne manque jamais l'occasion de lui demander une consultation *gratis*.

Le bel Anatole, poli comme presque tous ses pareils,

remplace le docteur près de Claire, et lui débite de fades lieux communs.

Mais le soleil s'incline derrière les peupliers ; la nature est noyée dans un bain d'or. On boit le coup de l'étrier ; on part presque à la nuit. Hilaire s'endort bientôt, bercé par le mouvement de la voiture et la digestion du plantureux dîner. Le gros Landel fait comme lui ; le blond Emile reste seul pour applaudir les bons mots du docteur. Claire répond au hasard et sourit vaguement ; elle aspire avec délices les âcres parfums des foins coupés ; elle écoute, recueillie, l'eau qui murmure et fuit sous l'herbe, en épandant la fraîcheur. Elle s'isole dans l'une de ces vagues rêveries demi-somnolentes, demi-éveillées, où toutes les voluptés éparses dans la nature se concentrent au cœur de la femme et l'inondent de suavités inconnues.

XI

UN AMOUREUX ROMANTIQUE.

— Qu'êtes-vous devenue, Madame, pendant ces huit jours si lourds à porter pour un pauvre souffrant comme moi ?

— J'ignorais que vous aviez été malade.

— Je le suis encore.

— Alors c'est très-imprudent de vous exposer, comme vous le faites, à la fraîcheur du soir.

— Que parlez-vous de fraîcheur, quand un torrent de feu court dans mes veines !

— Il faut prendre des bains froids.

— Ah ! Madame, c'est votre indifférence qui est un bain froid pour mon cœur ; mais, semblable au feu grégeois, il brûle au milieu de cette glace.

— En vérité, je ne vous comprends pas ; c'est trop

fort pour moi ! Et un imperceptible sourire court sur les lèvres de la jeune femme.

L'amoureux, lui, pousse un soupir de mistral qui ébranle son gigantesque nez.

Claire attend une réponse. L'homme au long nez, qui n'est autre que notre substitut, espère qu'elle comprendra. Il rompt enfin un silence devenu difficile.

— Je vous renouvelle ma question, Madame, qu'êtes-vous devenue pendant ces huit jours d'éclipse totale?

Comme tous les amoureux lancés, il continue, sans attendre la réponse :

— Pendant ces huit mortels jours quelque chose en moi grelotait.

— Je croyais que vous vous plaigniez de la chaleur !

— Ah ! Madame, vous ne comprenez donc pas ?

— Je comprends que vous êtes malade, et que vous devriez consulter un médecin.

— Ce médecin, ce serait vous, si vous vouliez..... Et il fait prendre à son nez une expression des plus sentimentales.

— Moi ! répond-elle en riant bien fort... rire jeune et fleuri, rire parfumé de toutes les folles senteurs de la vingtième année.... Je vous préviens, Monsieur, que je ne suis nullement savante dans la docte science, et je risquerais de vous rendre plus malade, si je voulais m'en mêler.

— Peut-être, dit-il.... Vous pourriez me guérir aussi.

— J'en doute.

— Si vous vouliez essayer.

— Non, tenez-vous-en aux conseils de M. Hildebrand ; c'est plus sûr.

Le substitut fait un geste d'impatience ; la jeune femme détourne mutinement la tête et cueille une rose d'églantier. Le soleil vient de se coucher ; l'atmosphère est encore imprégnée de ses chauds effluves. Claire et Philippe ne sont pas seuls. A quelques pas d'eux, cinq ou six personnes, et des mieux posées dans la ville, passent un ruisseau. Hilaire n'est pas là ; un rendez-vous d'affaires la retient à son cabinet. Philippe a profité de l'absence du mari, de l'obstacle du chemin pour s'esseuler et risquer sa déclaration. Le sujet devenant scabreux, et le tête-à-tête se prolongeant un peu trop, Claire s'avance vers le ruisseau en priant Philippe de l'aider à le franchir.

— Vous ne me direz donc point, reprend-il, persistant comme un amoureux, ce que vous êtes devenue pendant ces huit longs jours où nos promenades quotidiennes étaient privées de vous, de vous qui en faites tout le charme !

— La question est plus simple, je commence à comprendre... Eh bien ! Monsieur, je faisais des confitures.

— Ah !... et c'était tout ?...

Ces vulgaires confitures dépoétisaient son idéal.

— N'était-ce pas assez? confitures de groseilles, de cerises, d'abricots... Oh! j'ai bien travaillé, voyez plutôt... et la jeune femme dégante sa petite main, et montre à Philippe le bout de ses doigts légèrement rougi par le jus de groseilles.

Le pauvre substitut se sent pris d'un désir effréné de baiser, de dévorer ces jolis doigts roses, qui viennent le provoquer d'une façon si agaçante. Hélas! ils sont trop près du groupe respectable pour oser se permettre une pareille licence; et c'est pour cela que la coquette lui montre sa main, comme un fruit défendu. Alors le malheureux Philippe s'écrie :

— Ah! Madame, vous avez beau chercher à vous rapetisser par les détails vulgaires de la vie, on retrouve toujours en vous la prêtresse, la jeune Nausicaa.

Les promeneurs qu'ils ont rejoints restent ébahis en entendant cette tirade qu'ils ne comprennent pas. Les uns toussent, les autres crachent en signe d'admiration. Claire a peine à ne pas éclater de rire. Philippe jouit de l'effet qu'il produit, ce qui le console un peu de n'avoir pu obtenir la plus mince faveur. Il fait des efforts inouïs pour retenir la conversation dans les hautes régions de la pensée. Ces bons bourgeois retombent aussitôt dans les bas-fonds de la prose la plus vulgaire, et reviennent par tous les chemins à leur thème favori, le pot au feu.

Hilaire s'était couché sans attendre sa femme; il devait le lendemain, de bonne heure, partir pour la cam-

pagne, et le soin de son bien-être l'avait emporté cette fois sur sa jalousie. Au retour de la promenade, lorsque Claire entra dans sa chambre, il ronflait... comme ronfle un mari!... Heureuse de cette bonne fortune, elle se garda bien de l'éveiller.

Et en peignant ses longs cheveux, elle se prenait à rire du poëte malheureux, aux citations chateaubrianesques. Elle était charmante avec ses beaux bras nus, arrondis au-dessus de sa tête, dans le nonchaloir de la solitude.

— Quel dommage, lui soufflait un lutin voltigeant avec la brise autour d'elle, qu'on ne puisse aimer cet amoureux-là !

Pourtant la soirée était belle, l'ivresse débordait de la nature comme d'une coupe pleine, le feuillage frissonnait voluptueusement, il y avait de l'amour dans l'air, et un soupir gonfla sa poitrine...

Et le mari ?... le mari ronflait.

Elle s'agenouilla pour faire sa prière, et resta longtemps dans cette pose gracieuse qui fait serpenter toutes les formes de la femme; elle pria un peu, elle rêva beaucoup, secouant par moment sa jolie tête pour chasser les pensées qui venaient l'assaillir comme les sept méchants esprits de la Bible, et faisaient le siége de son cœur.

Et le mari?... le mari dormait. A vrai dire, l'on n'y pensait guère.

Avouez-le, mes jolies lectrices: cela semble bon d'ou-

blier quelquefois un mari qu'on n'aime pas, quand on a fait tout le jour d'inutiles efforts pour l'aimer un peu, même pour le supporter!... Cela semble bon d'oublier le droit... pour songer à l'imprévu, au doux peut-être... cela semble bon aux heures du soir, dans le silence et le recueillement de la pensée, de poursuivre l'idéal, beau papillon aux ailes de turquoise, qui se pose de çà, de là, tantôt sur un banc de mousse où l'on serait bien deux, tantôt sur les hautes branches d'un chêne ou sur l'arrière d'une barque qui s'en va mollement à la dérive, et l'on fait du chemin, plus de chemin que l'on ne voudrait sans doute!... On est seule, on n'aime personne, on se croit à l'abri, on ne se sent point coupable, et pourtant... le cœur est ouvert; la moindre ombre s'y reflète, la moindre graine y germe: un regard, un sourire, une pensée... tout alors y devient de l'amour.

XII

ARTICLE 213 DU CODE CIVIL.

C'est un dimanche, et le dimanche, on ne sait pourquoi, tout s'ennuie sous le ciel, peut-être parce que c'est un jour d'universel repos, et que le travail, c'est le bien-être, presque le bonheur. Le soleil lui-même semble n'envoyer à la terre que d'insipides baisers, baisers de maris, ceux-là. Claire, renversée dans son fauteuil, s'ennuie aussi. Son livre demi-fermé tombe sur ses genoux; elle suit d'un œil distrait la danse des atomes et regarde la pendule. Qu'attend-elle? des visites; visites bêtes de provinciaux qui viennent parler du temps qu'il fait, de M. A. qui a renvoyé sa domestique, de Mademoiselle B. qui *étrennait à la messe* un chapeau *venant de Paris*, de quelques recettes écono-

miques et culinaires, etc., etc., etc. : c'est toujours de l'ennui, mais avec variations.

En province, on se visite le dimanche; les grands nettoyages ont été faits la veille; les bonnes ménagères ont serré fil, ciseaux, aiguilles le samedi soir : ce jour-là, on n'a qu'à s'habiller, aller à la messe, bâiller et médire.

Et les visites arrivent : c'est un petit jeune homme, encore une utilité de bal, qui ne sait que dire : Il fait bien chaud, Madame; c'est mademoiselle Émilie Lecisé, toujours sautillante, frétillante, souriante, qui la complimente sur le bon goût de sa toilette, quoiqu'elle n'en pense pas un mot; c'est... et pourquoi, lecteurs, vous ennuyer des ennuis de cette pauvre Claire? Madame Dumaine, l'ex-lionne, arrive enfin, appuyée sur le bras d'Emile, l'élève du docteur et le sien plus encore : jusqu'à ce jour, quoiqu'elle ne soit plus ni jeune, ni belle, elle a régné sans rivale dans le pays, vivant depuis longues années sur le crédit de sa beauté d'autrefois; l'arrivée de Claire la relègue au second plan. Le deux femmes se regardent, se toisent, et un frisson hostile court en elles. Claire a deviné une ennemie. Madame Dumaine sent qu'elle est détrônée; elle pâlit, aiguise ses armes et attend le moment de s'en servir.

— Et quoi! toute seule, dit-elle en serrant la main de Claire avec un semblant d'effusion ; en vérité, c'est à n'y pas croire! surtout après le bruit qu'ont fait vos débuts à la sous-préfecture : vous avez eu un succès

prodigieux, succès, du reste, parfaitement mérité.

— Vous me flattez, reprend Claire embarrassée; elle sent d'instinct que le vinaigre va déborder de ce miel distillé à lèvres pincées.

— Ménagez cette faveur : on s'engoue si vite pour la nouveauté en ce pays ! qu'il vienne à passer par ici une femme jeune et jolie comme vous, chère madame, et nous serons mises de côté.

— Moi, peut-être ; mais vous qui, depuis vingt ans, êtes reine en cette ville, vous ne serez pas si vite détrônée.

Madame Dumaine se mord les lèvres et regarde Émile.

— Est-ce votre avis, monsieur Briche?

— Pardon, que me demandez-vous? répond-il, visiblement embarrassé d'être pris en flagrant délit de contemplation.

— C'est comme cela que vous vous occupez de nous? reprend madame Dumaine piquée.

Émile se colore comme une rose de mai, et baisse les yeux sur son chapeau.

L'arrivée d'un nouveau personnage fait cesser ce malaise mutuel.

C'est M. de Beaupréau !..

Il entre avec fracas, salue avec importance, et décrit avec son chapeau, son bras et sa tête une courbe majestueuse.

Madame Dumaine, qui se disposait à partir, se rassied curieusement.

M. de Beaupréau a la cinquantaine, cheveux taillés en brosse, pour s'élargir le front sillonné d'une ride de penseur, ou plutôt de *piocheur*, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il se retourne tout d'une pièce, il efface les épaules pour mettre en relief un pompeux ruban rouge, qu'il allonge autant que possible; ruban octroyé, non à son mérite personnel, mais à son titre de commandant de la garde nationale. Il s'est en outre acquis une réputation d'érudit, en envoyant aux académies de province des mémoires plus ou moins ennuyeux; il s'est posé dans la ville qu'il habite en homme supérieur; il l'a dit à ses amis, ceux-ci l'ont répété, et le reste l'a cru sur le dire de quelques-uns; lui-même se l'est persuadé, et de la meilleure foi du monde, à force de l'entendre dire autour de lui.

— Quel heureux hasard vous amène dans notre ville? Monsieur... de Beaupréau... Claire cherche dans sa pensée le nom qu'il a attaché au sien avec le ruban rouge: chaque jour il écourte d'une lettre son nom de famille, qui finira par disparaître entièrement; il n'en est déjà plus question dans ses relations de société.

— De nouveaux succès, Madame, répond-il en cambrant sa taille; on m'attend à l'académie de Rennes pour lire un rapport qui me vaudra indubitablement une médaille; sitôt après cette séance, j'irai à Saint-Calais plaider une affaire épineuse, mais que je suis sûr de

gagner. J'ai l'habitude d'emporter d'assaut l'opinion des juges et du public.

Il allait continuer son apologie ; madame Dumaine, qui voit que ce n'est point un soupirant, se lève pour prendre congé ; elle n'a garde de ne pas emmener Émile.

— Cette dame n'a pas dû être mal, dit M. de Beaupréau avec nonchalance... il y a quelque vingt ans.

— Elle est encore fort bien.

— Maintenant, c'est une vieille femme, on n'en parle plus. C'est triste à dire, mais quand vous n'avez plus votre jeunesse, Mesdames...

— Eh bien ! et vous, Messieurs ?

— Nous avons toujours notre intelligence, notre célébrité ! Un *homme comme moi* ne vieillit pas, Madame.

— Vous croyez ?.. et un fin sourire relève le coin des lèvres de Claire.

— Mais pardonnez-moi de vous quitter si vite, reprend-il en regardant la pendule, les instants d'un *homme comme moi* sont comptés.

Et M. de Beaupréau se lève et salue majestueusement la jeune femme ; il croit lui faire un grand honneur en lui tendant la main comme un simple mortel.

Après son départ, Claire retombe dans sa songerie, et des larmes mouillent ses paupières. Il est des jours comme cela, où le corps s'alanguit et s'affaisse, absorbé par la pensée ; des jours où le cœur a plus d'électricité que d'habitude, sans qu'on sache pourquoi ; et l'on

souffre, et l'on aime cette souffrance parce qu'elle est un surcroît de vie. Il se fait tard, Claire n'attend plus personne.

On annonce le docteur Hildebrand.

En entrant, il remarque l'affaissement de la jeune femme, se propose d'en profiter, et s'installe dans un fauteuil, en homme qui compte rester longtemps.

— C'est aimable à vous, docteur, de me venir voir, dit Claire en lui tendant la main, je m'ennuyais.

— Par ce soleil et un jour de visites ! Il est vrai que... Et il se prend à rire.

— Vous sous-entendez une méchanceté qui n'est point dans ma pensée.

— Vous êtes pâle, Madame, dit le docteur avec cette fixité de regard dont les médecins ont seuls le privilége, sans être taxés d'impertinence ; seriez-vous malade ?

— Je ne sais, je ne crois pas.

— Je vous le répète : vous souffrez.

— Vous vous trompez. Mais elle prononce ce mot d'une voix hésitante, qui dit *non*, et fait comprendre *oui*.

— C'est votre âme qui souffre.

Un combat se livre dans la pensée de Claire : faut-il nier ? faut-il avouer ?

— Eh bien ! oui, murmure-t-elle.

— Pauvre femme, dit-il d'une voix amollie.

— Merci, docteur. Elle lui tend sa petite main qu'il serre avec un tendre respect.

On est déjà à moitié consolée, quand on se sent plainte, quand on se sent comprise, surtout.

Le docteur reprend, après un instant de silence :

— Allez, je sais tout ce qui se passe en vous, les pensées qui vous agitent, les tristesses qui vous accablent.

— Tout, docteur?... Elle rougit.

— Soyez sans crainte. Ne sommes-nous pas, nous aussi, comme le prêtre, confidents et consolateurs? Notre mission est noble et grande; elle ne se borne pas, ainsi que quelques-uns le croient, à prescrire potions et tisanes nauséabondes; à travers le tissu des fibres, nous voyons l'âme; dans le battement des artères, nous entendons bruire la pensée.

— C'est effrayant, savez-vous.

— Pourquoi ? lorsqu'on ne voit, comme en vous, que de bonnes et douces choses.

— Vous me flattez.

— Je dis la vérité... et je suis confesseur. Vous n'avez pas encore aimé, Madame.

— Mais...

— Il ne faut pas rougir comme cela, vous voulez dire que vous êtes mariée, et qu'alors... Un mari, il est si rare qu'on l'aime! Et il se prend à rire d'un rire méphistophélique.

— Pour tout le monde, c'est comme cela? s'écrie Claire avec surprise... je croyais, j'avais rêvé.

— Ce que rêve un cœur honnête et candide; rêve impossible dans le mariage tel qu'il est organisé. Il

faut que la femme se laisse garrotter par des liens insipides, quand elle se sent pleine de vie; il faut qu'elle souffre à perpétuité, toujours esclave, toujours subjuguée, ou bien que, s'affranchissant de cette coutume égoïste, barbare, elle laisse dans le mariage un semblant d'elle-même et s'en aille d'un vol hardi vers le bonheur.

— Ah! docteur, quelle doctrine prêchez-vous là?

— Vous êtes jeune, bien jeune encore, Madame, et je comprends votre effroi; je ne vous dis pas: Faites cela, je vous dis seulement ce qui se passe autour de nous.

— En vérité?

— Les exceptions sont si rares!... On se marie d'abord, l'amour vient quand il peut; il vient rarement.

Eh! croyez-vous que Dieu vous a créée belle, impressionnable, pour ne jamais aimer?

Ce marasme, ce je ne sais quoi, disons le mot, cet ennui qui vous accable, tout cela c'est de l'amour, de l'amour en inactivité, qui vous brise le cœur, comme un enfant qui casse les vitres parce qu'il ne sait que faire; il est seul, il voudrait être deux.

— J'aimerai peut-être mon mari quand je serai habituée à lui; c'est un honnête homme.

— Rangé, économe, n'est-ce pas? faisant de bonnes affaires, assidu à son étude; c'est ce qu'on vous a dit pour vous décider à l'épouser.

— Eh quoi! docteur, vous savez?

— C'est ce qu'on dit toujours aux jeunes filles hésitantes. Essayez, Madame, et vous me direz plus tard si vous avez réussi.

Il se lève. Pauvre femme! murmure-t-il. Il s'approche de Claire, lui serre la main, la couve du regard.

Et il sort, laissant la jeune femme plus rêveuse encore, sans être consolée. Mille pensées vertigineuses bouillonnent dans son esprit et dans son cœur... Le mariage?... Vide ou mensonge... Mentir?... Plutôt souffrir toujours... Toujours!... c'est bien long... Mais tromper, c'est infâme... Pourtant aimer c'est si bon!...

Et sa tête s'inclinait sur sa poitrine; et ses mains brûlantes serraient son cœur, et les fleurs, elles aussi, inclinaient leurs corolles; et mille grains d'or se baisaient dans les rayons du soir; tout répétait autour d'elle: Aimer c'est si bon. . . . .

. . . .

La nuit est venue; son mari entre pendant qu'elle écoute bruire la douce musique; il se heurte à un meuble, ce qui augmente sa mauvaise humeur.

— Claire, es-tu là? dit-il brusquement, voilà un quart d'heure que je t'appelle.

Elle fait un soubresaut. — Je n'avais pas entendu. — Et elle se lève pour allumer une bougie.

— Madame rêvait sans doute, reprend-il d'une voix de fausset... Ah çà! je te préviens que je ne me nourris pas de cette viande creuse qu'on appelle un rêve. Je voyage depuis le matin et j'ai besoin de dîner.

— Nanon s'en occupe.

— L'occupation d'une femme doit être la surveillance du ménage. C'était bien la peine, en vérité, de me marier.

Claire ne peut retenir ses larmes.

— Vas-tu pleurer, maintenant et faire jouer tes nerfs? il ne nous manquait que cela.

Claire se détourne en essuyant ses yeux.

Hilaire secoue rudement le bras de sa femme : — Tu vas me dire, entends-tu, pourquoi tu pleures.

— Je n'en sais rien.

— On sait toujours ce que l'on fait... Écoute, je vais te le dire, moi.

Madame pleure, parce que madame s'ennuie. Morbleu! qui ne s'ennuie pas sous le soleil? Moi-même je m'ennuie quand mes affaires ne vont pas à ma guise. Madame s'ennuie parce qu'elle n'a pas tout ce qu'elle désire : il lui faudrait pour mari un homme à moitié mort, qui ne lui dirait que des fadaises et laisserait sa caisse à sec. Madame s'ennuie, parce qu'elle n'a pas autour d'elle assez de freluquets pour lui conter fleurette; il en vient trop, beaucoup trop, et j'y mettrai bon ordre.

Nanon, en annonçant que le dîner était servi, suspendit la discussion. Pendant le repas, Hilaire bouda sa femme, et par moments il arrêtait sur elle ses gros yeux bêtes et colères sans lui adresser une parole. De retour au salon il s'installa dans un fauteuil pour lire le journal.

Claire prit une tapisserie et broda en silence. Son profil net et pur, éclairé comme il l'était, se dessinait en vives arêtes ; son front prenait les teintes éclatantes de la neige ; elle était charmante. Hilaire la regardait, l'admirait, peut-être, non en amant, mais en mari aux instincts grossiers qui se dit : Cette femme jeune et belle, c'est ma propriété ; je l'ai acquise par un contrat ; elle doit subir ma volonté, m'aimer quand ça me plaît, et il s'avance vers Claire.

— Laissez-moi, dit-elle en reculant sa chaise avec un secret dégoût.

— Ah bien ! ce serait plaisant !

Un douloureux frisson agite la pauvre femme ; elle ne répond rien, courbe la tête, ferme les yeux ; elle appartient à cet homme, *elle doit vouloir ce qu'il veut*, sa mère le lui a dit le jour de son mariage, et M. le maire lui a répété la même chose...

XIII

TENTATION.

— Comment allez-vous aujourd'hui, Madame? dit le docteur. Et il s'installe dans un fauteuil en face de Claire.

— Mieux, je vous remercie.

— Eh, eh ! il y a toujours de la fièvre dans ce front-là, je viens vous faire ma visite de médecin ; nous sommes seuls, nous allons causer.

Il avance la main ; Claire lui abandonne la sienne avec un peu d'hésitation, et même un léger trouble ; il fixe sur elle ses yeux noirs, inquisiteurs ; elle détourne la tête pour cacher son embarras : elle a pâli, il l'intimide, elle a peur, et l'effroi conduit souvent à l'amour par des sentiers détournés ; amour aux ondes amères qui dévaste l'âme, amour de Marguerite pour Faust.

Alors, la femme annihilant sa volonté, subit le despotisme de l'esprit et non le doux magnétisme du cœur ; elle cède, elle ne se donne pas, et, dès la première heure, elle regrette et regarde douloureusement en arrière.

— Avez-vous réfléchi à mes paroles de l'autre jour ? reprend le docteur après un instant de silence.

— Elles sont bien décevantes.

— Ce n'est pas, sans doute, un rêve de jeune fille, rêve bleu, aux ailes roses ; c'est la vie avec ses incandescences, ses ombres et ses réalités.

— Un tableau à la Ribeira.

— Il est des joies encore dans cette voie douloureuse, croyez-moi.

— Mais elles sont hors du devoir.

Le docteur hausse légèrement les épaules.

— Vous allez me débiter votre catéchisme de pensionnaire, n'est-ce pas? avec ses grands mots de sagesse, de vertu, d'abnégation ; catéchisme qu'on vous a fait repasser en vous donnant un mari si peu fait pour vous comprendre.

— De grâce, docteur...

— Ce n'est pas vrai ?

— Non... si... Tenez, laissez-moi, s'écrie-t-elle avec impatience, en détournant son regard de l'œil fixe du docteur.

— Pauvre enfant ! je vous apprends la vie, voilà tout.

— Il vaudrait mieux m'apprendre à la supporter.

Il hausse encore les épaules, puis darde son œil noir sur le front de Claire : Vous aimerez, Madame, et ce ne sera pas votre mari.

— Encore ! pourquoi me dire tout cela? c'est mal à vous. De grâce! parlons d'autre chose.

— Vous avez beau vous débattre en ce moment contre une vérité, vous aimerez... Je le vois à la profondeur de votre regard, au battement rapide de vos artères, au sang qui bondit sous votre peau transparente, sitôt qu'une émotion vous agite ; vous aimerez, enfin, car vous avez un cœur! On a beau l'enchaîner comme Antée, il tressaille, lutte, brise ses liens et retrouve sa liberté.

A ces paroles, sans qu'elle sache pourquoi, des larmes débordent des yeux de Claire; elle cherche à les retenir, elles coulent, coulent plus fort; et elle se voile le visage de ses deux mains. Le docteur la regarde quelques instants, immobile, puis il s'approche d'elle et lui dit doucement :

— Claire, pourquoi pleurez-vous ?

— Je ne sais pas.

— N'aimeriez-vous point déjà?

— Non, dit-elle en le regardant de ses grands yeux ; et elle s'éloigne un peu.

— Mais, si l'on vous aimait puissamment, ardemment, que répondriez-vous ? Et sa voix tremble malgré lui.

Un frisson agite la jeune femme; et elle dit lente-

ment : Je répondrais : Je ne veux pas qu'on m'aime, je ne veux pas aimer; je veux rester une honnête femme.

Le docteur se met à rire, d'un rire faux.

— C'est-à-dire que vous voulez rester la chose d'un homme qui ne vous aime pas, que vous n'aimez pas, que vous méprisez même ; satisfaire toutes ses fantaisies, subir ses caprices, ne plus savoir que faire de votre cœur, de votre pensée, de votre dignité d'être indépendant et intelligent : c'est ce que vous appelez rester une honnête femme, dites ?

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi, s'écrie-t-elle en se débattant sous l'œil fixe du docteur, enserrée par son infernale logique.

— Claire, reprend-il en adoucissant sa voix, de grâce calmez-vous.

— Laissez-moi, vous dis-je, ne me parlez plus.

— Enfant !... allons, du courage, et regardez sans vertige au fond de l'abîme social. Voyez, il y germe encore de belles fleurs aux sombres et ardents reflets.

— Je ne veux rien voir.

— Seriez-vous, par hasard, une petite pensionnaire dépaysée dans le mariage? Mais non, il y a trop d'intelligence et de chaleur dans votre regard ; trop de volonté dans votre front ; Claire, vous êtes une femme complète, vous devez aimer.

— Oui, j'ai rêvé l'amour, murmure-t-elle les yeux demi-fermés, sous l'empire d'une hallucination ; oui, aimer, ce doit être bon !

— N'est-ce pas! s'écrie-t-il en s'élançant vers la jeune femme et la couvrant de fiévreux baisers, surtout quand on est aimé comme je t'aime, car je t'aime!

— Vous!... elle bondit, elle se recule, et voile son visage de ses deux mains comme pour se défendre de lui.

— Eh bien! dit-il stupéfait.

— Je ne veux pas être aimée, s'écrie-t-elle avec effroi... Et elle ajoute lentement, avec effort, je ne veux pas aimer non plus, parce que je ne le dois pas.

Elle raisonne cette femme, dit le docteur, faisant passer dans sa voix les brûlantes sécheresses de sa nature, elle raisonne avec son cœur, avec sa tête, et elle prend pour oripeau une loque, sur laquelle ses parents ont écrit : Fidélité, fidélité conjugale. Ah! ah! ah!

— Mon Dieu!... murmure avec angoisse la pauvre femme.

— Dites-moi, Claire, reprend-il plus doucement en se rapprochant d'elle, puisque vous le voulez, raisonnons :

Vous aimaient-ils, vos parents, quand ils vous ont jetée dans les bras d'un homme si peu fait pour comprendre les affinités de votre nature? Que nous importe, ont-ils dit, qu'elle gémisse à perpétuité dans des liens absurdes? La voilà mariée, nous lui avons donné une dote, nous avons fait comme tout le monde, nous sommes quittes envers elle, envers la société. Est-ce sur

leur affection, dites-moi, que vous pouvez vous appuyer ?

— Ils se sont trompés, ils le regrettent sans doute.

— Non, ils ne regrettent rien, ils ne vous ont jamais comprise, il ne vous comprendront jamais ; ils ne savent pas que l'amour est nécessaire à votre être physique et moral.

— Mais qui donc êtes-vous, pour me tenter comme vous faites? Et elle fixe sur lui ses grands yeux inquiets.

Le docteur se met à ses genoux et cherche à lui prendre les mains.

— Un homme qui vous aime, Claire, un homme qui ne peut vivre que de vous et par vous ; un homme qui croyait que vous l'aimiez peut-être, que du moins vous l'aimeriez, puisque vous lui demandiez qu'il vous consolât.

— Eh bien ! dit-elle en le regardant de son clair regard.

— N'était-ce pas lui demander de l'amour ?

— Non, en vérité.

Le docteur se lève brusquement : Mordieu ! me serais-je trompé, et ne seriez-vous, comme tant de femmes, qu'une coquette sans cœur, douée seulement d'une sensiblerie égoïste ?...

— Peut-être.

— Ah ! il vous faut de l'amitié, de la compassion, un mucilage bien anodin. Mais le vin généreux qui brûle, grise, décuple les forces, n'est pas fait pour vos

lèvres ; non, on ne se joue pas comme vous l'avez fait du cœur d'un homme.

— Pourquoi cet homme veut-il de l'amour ?

— Pourquoi ? elle me le demande encore ! Claire, reprend-il en veloutant sa voix, vous n'êtes qu'une enfant, vous n'avez pas réfléchi, vous ne savez pas ce qui se passe en vous ; regardez, regardez bien.

— Je ne vous aime pas.

— Mais j'ouvrirai ton intelligence, mais je la soignerai, comme une plante des tropiques ; c'est un si chaud soleil que celui de l'amour !

— Oh ! dit-elle avec angoisse.

— N'est-ce pas, son rayon t'arrive ?

Elle secoue lentement la tête.

— Claire, Claire, tu seras à moi, dis ?

Et il se rapproche, et il la serre presque dans ses bras. Elle se recule vivement.

— Je ne serai à personne, dit-elle d'une voix ferme.

— A personne, répète-t-il comme un moqueur écho ; Claire, vous ne voulez pas m'aimer ? Et il s'agenouille encore une fois devant elle.

— Je voulais un ami.

— Eh bien !

Et baissant les yeux, elle murmure en tremblant :

— Vous, être mon amant?... Non.

— Oui, dis oui, c'est nécessaire à ma vie, vois-tu : j'ai besoin d'être complété par toi ; Claire, tu ne veux pas ?

— Jamais.

— Ce sera la guerre, alors.

— La guerre, soit. Elle le regarde en face... Vous voyez bien que vous ne m'aimez pas.

— Ah ! je ne vous aime pas, je n'ai pas de sensiblerie, voulez-vous dire... Claire, c'est votre dernier mot? Vous vous en repentirez.

— Je ne cède pas à la menace, Monsieur ; je ne suis pas assez lâche pour cela.

Le docteur se lève, prend son chapeau, et fait à la jeune femme un salut où gronde un sourd orage. Après son départ, Claire retombe dans son fauteuil, en proie à une douloureuse torpeur ; elle regarde autour d'elle et sa vue se trouble, des vibrations aiguës se font dans tout son être, et le ricanement du docteur siffle encore à ses oreilles.

— J'ai bien fait, s'écrie-t-elle.

Peut-être n'a-t-elle été si forte contre le docteur, que parce qu'elle ne l'aime pas; peut-être sa vertu n'a-t-elle été que négative, mais il est des femmes, il en en beaucoup, qui se donnent sans aimer... seulement, parce qu'elles n'aiment pas leurs maris ; Claire n'avait pas voulu profaner son cœur.

XIV

LA FAMILLE ET LE MONDE.

Tristes, bien tristes, furent pour Claire les semaines, les mois qui suivirent. Aucun éclair dans le ciel sombre, aucune douce clarté se reflétant du cœur. Le joug conjugal avec ses tyrannies, sa jalousie ignoble, rebutante, pesait de plus en plus sur elle. Sa volonté, qui s'était révoltée d'abord, s'affaissait inerte et lassée ; pourquoi lutter? Pour sentir l'anneau de la chaîne entrer plus douloureusement dans les chairs ; elle devenait une chose et regardait sa transformation avec stupeur. Les jours où son mari s'absentait étaient pour la pauvre femme des jours de bien-être, elle respirait plus à l'aise, et retrouvait pour quelques heures un semblant de liberté.

Pour faire diversion à ses tristesses, ou plutôt pour les

compléter, elle fut passer quinze jours dans sa famille. La famille ne lui donna que de froids baisers ; ses paroles de bienvenue furent des reproches et des sermons. Elle n'était pas heureuse, c'était sa faute ; elle n'avait point de sympathie pour son mari, c'était sa faute ; sa nature avait des aspirations que la réalité ne satisfaisait pas, c'était sa faute.

— Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, disait M. Dabral, les deux mains croisées sur sa tête ; je ne vois que cela.

Et madame Dabral ajoutait en prenant son grand air :

— Comme il n'y a plus à revenir sur le passé et que les plaintes n'aboutissent à rien, tâche de te caser le mieux possible dans la vie qui t'est faite. Combien de femmes, à ta place, se trouveraient heureuses ! Ton père et moi ne sommes d'humeur ni à entendre tes plaintes, ni à t'ouvrir notre maison, si tu faisais la folie de vouloir quitter ton mari.

Et la pauvre enfant courbait la tête, buvait ses larmes et cherchait à comprimer son cœur.

Ses amies, ses connaissances d'autrefois l'examinaient d'un œil malveillant et curieux. Rien n'amuse tant le public que ces souffrances intimes d'un mariage mal assorti ; il chuchote, il ricane, il prend une longue-vue pour mieux observer ; il donne toujours les torts à l'être le plus faible, le plus opprimé, et c'est toujours la faute de la femme.

Mais le plus aigu de ses regards, c'était celui de

madame Daulnay, regard hérissé de jalousie, gonflé d'amour rentré : elle lançait à Claire de ces paroles effilées, pénétrantes comme un stylet, qui font une blessure imperceptible mais profonde, et dont le sang coule en dedans. Pourtant Euphrasie était heureuse d'être la confidente d'Hilaire, d'enserrer ses chagrins en son cœur et de glisser en fraude mille mots tendres, bien tendres. Lui, la laissait faire, la laissait dire : une voix de femme qui console est suave toujours, qu'elle soit timbrée d'amitié ou d'amour.

M. Daulnay ne se doutait de rien ; il riait des tristesses d'Hilaire, il riait d'Euphrasie consolant Hilaire ; il lui semblait d'ailleurs impossible que sa femme pût lui faire une infidélité, même en pensée !

— J'avais prédit ce qui arrive, glapissait madame Botambaut de sa voix pointue, en étirant une nouvelle montagne de mouchoirs (on faisait encore la lessive), le jour où Claire vint, si bien attifée, nous faire sa visite de noces. Comme le dit mon gendre : tout ce qui brille n'est pas or. Ah ! ce n'est pas comme ma fille !

— Uranie, ma bonne, disait M. Têted'homme en écussonnant un rosier, sais-tu que M. et madame Hilaire sont en ce pays?

— Je les ai aperçus hier, répond-elle en arrosant des marguerites.

— L'entente cordiale ne règne pas, il paraît, dans le jeune ménage, continue M. Têted'homme.

— Et je n'en suis nullement surprise : quand un

homme n'épouse pas une femme aux goûts simples, une femme d'intérieur, il est facile de prédire le sort qui l'attend.

—Uranie, ma bonne, regarde donc ce magnifique géant des batailles. M. Têted'homme croise les bras avec béatitude et contemple une rose purpurine : quelle forme! quelle couleur! quel velouté! Uranie joint son admiration à celle de son mari et la critique est abandonnée.

La Muse était trop occupée de l'effet qu'elle produisait dans son olympe, pour laisser monter jusqu'à elle les cancans de cette vile terre. L'amateur ne cessait d'admirer ses antiquités et de gémir sur l'ignorance de ses concitoyens. Le poëte sexagénaire, du sommet du Parnasse où il avait bâti sa tente, ne discourait qu'avec les Muses; mais les Muses du bon temps qui ne se désaltèrent que dans l'Hypocrène, et qui n'ont pris aucun bain de pieds dans les lacs bleus des ondines romantiques.

Malheureusement on n'a pas toujours d'innocentes passions pour distraire de la médisance.

— Eh bien! Desmardilles, disait la lionne à demi couchée sur son divan, dans le jour adouci de son coquet boudoir.

— Plaît-il? répond celui-ci d'un air ennuyé, en frisant ses moustaches.

Cette fois le beau Desmardilles ne joue plus avec les glands des oreillers, presque avec les cheveux de la belle

Circé; la place de faveur est occupée par le persévérant et heureux Durocroy, qui lui a passé le chandelier.

— Je crois, Desmardilles, continue-t-elle nonchalamment, qu'il est temps que vous commenciez l'éducation de la petite madame Hilaire ; l'amour conjugal bat de l'aile, il paraît; elle est gentille, d'autres pourraient vous devancer, et elle rit.

— C'est vous qui me donnez ce conseil, Madame? Il regarde fixement la lionne, qui soutient ce regard sans rougir. Ma foi, c'est une idée.

—Je n'ai toujours que de bonnes idées. La petite vaut la peine qu'on fasse quelque chose pour elle.

— Vous avez dans le temps, donné ce conseil à Durocroy.

— Vous vous en souvenez?

— Je me souviens de tout, Madame.

— Eh bien! j'ai changé d'avis : souvent femme varie.

— « Bien fol est qui s'y fie, » continue Desmardilles avec humeur.

— Vous l'avez dit : le roi chevalier en savait long sur les femmes.

— Varient-elles toujours? dit en se penchant vers la lionne le tendre Durocroy.

— Aussi longtemps qu'elles sont belles, et elle lui lance un regard plein de coquetterie.

Vrai, Desmardilles, continue-t-elle, vous devriez suivre mon conseil. Surtout faites les choses honorable-

ment, en gentleman ; que tout le monde le sache, n'importe, mais que le mari l'ignore, voilà l'essentiel.

Mais avant que le beau Desmardilles pût exécuter les conseils de la lionne, Claire était retournée à X...

Cette visite de famille avait arraché sa dernière illusion ! C'était donc vrai... ses parents l'avaient mariée pour eux, non pour elle... Où réfugier son âme meurtrie?... Où abriter sa vertu chancelante? Où trouver la tendresse à défaut d'amour? Elle était seule... et son cœur était vide, et elle avait vingt ans...

Et les paroles du docteur revenaient sillonner sa pensée.. . « Pauvre sotte ! » lui semblait-t-il entendre encore entre deux ricanements ; mais elle secouait la tête en s'écriant : J'ai bien fait, je ne l'aimais pas.

Oh ! aimer..... et ce mot chantait en elle comme un doux frissonnement du feuillage à travers la tempête.

. . . .

S'il allait mourir, lui ! Si j'allais redevenir libre de donner mon cœur à la clarté du soleil ? Mais... c'est infâme cela... et elle secouait encore la tête pour chasser ce nouveau vertige.

Alors elle s'en allait dans les rochers aspirer les saines émanations de la nature et se calmer à son contact... Comme elle la trouvait belle dans sa sauvagerie, sa simplesse, libre du joug de l'homme !

C'est alors qu'elle déploie ses grandes lignes : qu'elle laisse le torrent bondir comme une cavale indomptée et le lierre enlacer la ruine croulante ; et l'oiseau jeter

au vent ses pimpantes roulades; elle épand l'or et les rubis sur les ailes des papillons qu'elle lance comme de gais messagers; elle ouvre le calice des fleurs, pour que la brise s'y parfume et que le rayon matinal s'y désaltère ; elle presse ses fécondes mamelles, et la poésie s'en échappe à flots.

Heureuses et privilégiées sont-elles les âmes malades d'arriver à ces heures d'exubérance, et de s'abreuver de ce lait divin ! Elles y puisent la résignation, elles se sentent régénérées...

Claire rentrait chez elle plus forte, plus courageuse, presque consolée.

L'hiver vint, sans amener de changement dans la vie de la jeune femme ; toujours le même esseulement, les mêmes tiraillements domestiques ; toujours le même vide du cœur ; toujours la nature pour confidente et consolatrice. Malgré le givre, Claire s'en allait dans ses chers rochers, dont les tristesses sympathisaient avec ses tristesses, et puis le soleil, de son œil alangui, lui envoyait de si doux regards ! Les oiseaux frileux, en becquetant les baies rouges restées aux arbres, en agitant leurs petites ailes, semblaient lui dire : Vois-tu, la nature est bonne, elle ne veut pas que nous mourions de faim, elle ne veut pas que nous mourions de froid, et... nous aimerons encore. Le printemps revint, la campagne refleurit, les oiseaux recommencèrent à chanter, à aimer. Claire les écoutait, elle pleurait, elle était jalouse de leurs chansons, de leurs amours, le printemps ne

revenait point pour elle!... Elle pâlissait, languissait. Un médecin consulté, non M. Hildebrand (il ne franchissait plus le seuil de la demeure du notaire), prescrivit les bains de mer, prescription élastique s'il en fut.

XV

AU BORD DE LA MER.

Cette ordonnance du médecin fit grimacer le visage d'Hilaire; il trouvait que la Faculté ne savait qu'inventer pour vider la bourse du pauvre monde; si encore l'on était certain d'obtenir un résultat! Mais bast! de quoi peut-on être sûre avec une femme nerveuse? Après avoir longtemps cherché pour accorder, autant que possible, l'intérêt de sa bourse avec la prescription médicale, il se rappela qu'un oncle de Claire allait passer les étés au bord de la mer avec ses deux filles, les deux demoiselles d'honneur que nous avons entrevues au mariage de Claire, et demoiselles toujours. En famille il faut s'obliger, ou du moins agir comme si le cœur était de la partie : il écrivit à son oncle pour lui faire part de ses projets. La réponse fut favorable, et Claire fit ses

paquets avec indifférence; son âme était lasse : elle n'espérait plus rien. Le vieil oncle, intelligence médiocre, mais bonne et serviable nature, accueillit cordialement sa nièce; autre fut la réception de ses filles; elles dirent, il est vrai, à leur cousine, de ces *banalités*, que de par le monde on est convenu d'appeler *amabilités*, mais en sous-entendant : « Elle aurait bien mieux fait de rester chez elle. » Sa présence dérangeait leurs habitudes; l'habitude, plante parasite qui envahit l'existence des vieilles filles et encombre ces vies désertes. L'une avait vingt-huit ans, l'autre trente-deux; elles étaient dévotes, comme la plupart des demoiselles de cet âge, surtout en province, où le célibat ne passe jamais par la route du plaisir; et plus ces pauvres filles perdent l'espérance d'un mari, plus elles boutonnent la dévotion autour d'elles pour les heures de froidure et d'esseulement du cœur. Mais l'amour du *moi* surpassait de beaucoup l'amour de Dieu chez Élodie l'aînée; sa dévotion était un habile système de concessions au culte du bien-être; elle était égoïste, comme toute vieille fille qui n'a jamais eu aucune faiblesse pour lui réchauffer le cœur; son œil, d'un bleu pâle, semblait refroidir quand il regardait. Sa tête était élargie à la base par le développement de tous les instincts conservateurs; sa taille plantureuse était raide et sans grâce; Élodie se posait en Minerve et ne renonçait pas cependant à trouver un mari à la hauteur de sa naissance, de sa fortune, de son mérite. A force de chercher et de ne rien trouver à sa con-

venance, ses lèvres flasques s'étaient dédaigneusement affaissées, ce qui la vieillissait encore : car ce sont nos vices, plus encore que les années, qui déforment notre visage. Elle se renfermait, chaque jour davantage, dans le sanctuaire de la dignité personnelle ; elle se perdait dans la contemplation d'elle-même, et trouvait là, sans doute, une large compensation aux joies qui manquaient à son existence.

Clotilde, sa sœur, songeait à entrer au couvent ; elle avait toutes les austérités, toutes les aspérités de langage et de formes, non d'une religieuse, mais d'une novice ; passait les trois quarts de la journée à l'église, et tenait d'ordinaire les yeux baissés, de peur que son regard ne maléficiât, ou ne fût maléficié, selon l'occasion.

Hilaire se réjouissait fort d'avoir installé sa femme dans un milieu aussi calme, aussi mécanique ; là, pas d'apparence du moindre freluquet. Il partit dès le lendemain, son étude ne pouvant se passer de sa surveillance. Et Claire aida ses cousines à s'installer au bord de la mer ; ce n'était pas une mince besogne, rien n'étant moins expéditif que les vieilles demoiselles, elles se perdent dans les détails.

Triste était le village qu'avaient choisi nos baigneuses, et nullement fréquenté par la horde des élégants et des riches du jour. Il s'asseyait maussadement sur une grève, sans caractère ; mais... car il y a toujours un *mais* sauveur aux choses les plus tristes de ce monde, la mer était proche, le sable de la plage doux aux pieds, et l'on

se trouvait à peu de distance d'une chapelle célèbre par ses miracles et les retraites qu'y faisaient chaque année des missionnaires en renom.

Pendant que ses cousines s'occupaient de leur santé, ou de leur salut ; que le vieil oncle faisait sa sieste et lisait son journal, Claire se promenait sur la grève le matin, à midi et le soir ; toute sa journée se passait là. Elle regardait la vague qui arrivait grondante et gémissante, et n'arrivait que pour mourir ; elle retrouvait ses larmes dans cette lugubre plainte; cette force et cette impuissance la décourageaient ; cette vastitude l'accablait ; elle se retournait instinctivement comme pour s'appuyer sur le bras d'un ami ; et, plus encore, elle se sentait seule, isolée, le cœur vide.

Un jour le ciel était sombre, les flots lourds et noirs ; leur crête blanchissante semblait toucher aux nuages étrangement abaissés ; Claire, plus alanguie encore que de coutume, se promenait lentement ; la vague hurlante se déchirait sur le galet, s'entr'ouvrait, tournoyait, et la jeune femme, prise de vertige, attirée par le vide, éprouve comme un désir machinal de se jeter dans le gouffre béant devant elle ; la vague monte, monte, le sable semble fondre et fuir sous ses pieds ; elle reste immobile, sa vue se trouble, ses pensées deviennent confuses. Mourir ?... Pourquoi pas là plutôt qu'ailleurs ?... La vie est triste, la vague molle, le sable cotonneux. Mourir ?.. Pourquoi pas ?.. Elle ne lutte plus, son âme fatiguée s'affaisse, et elle est fascinée, magné-

tisée par l'immensité... Tout à coup, un bras s'enlace autour de sa taille; elle pousse un cri; le bras la retient avec énergie, et elle est enlevée, serrée contre la poitrine d'un inconnu qui la dépose à quelques mètres plus loin.

— Sauvée, maintenant! dit-il d'une voix émue.

— Quoi? qu'y a-t-il? qui êtes-vous? s'écrie Claire, sortant de sa torpeur et faisant un bond en arrière.

— Pardonnez-moi mon brusque enlèvement, Madame, reprend le jeune homme avec un demi-sourire, en s'éloignant un peu; il n'y avait pas à balancer, vous étiez sur des sables mouvants.

— En vérité!

— Quelques endroits de cette plage sont dangereux. Vous l'ignoriez donc?

— Mon Dieu oui... Mais vous, Monsieur, pour me sauver, vous risquiez votre vie?

— Y songe-t-on quand on voit quelqu'un en danger?

— Il en est beaucoup qui y songent. Et une seconde fois elle regarde l'inconnu; et, sans savoir pourquoi, elle rougit... C'est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au teint bistré, aux cheveux bruns, ondoyants, à l'œil noyé dans cette vapeur amoureuse qui plaît tant aux femmes. Claire baisse les yeux... puis les relève encore vers l'inconnu.

— Oserais-je, Madame, lui dit-il, vous offrir le bras pour vous reconduire chez vous?

Cette phrase, si simple, la fait tressaillir sans qu'elle sache pourquoi; elle hésite, puis répond :

— Je le veux bien, Monsieur.

Ils marchent quelques instants en silence.

— Savez-vous, Madame, reprend le jeune homme, que vous étiez grandement imprudente en vous aventurant si loin? Quelques minutes encore et vous étiez engloutie.

— Eh bien! Monsieur, dit-elle avec calme, en relevant vers lui ses yeux tristes.

— Est-ce que vous vouliez mourir?

Et il s'arrête en la regardant.

— Oui, non, je ne sais; quelque chose d'irréfléchi, de machinal, me poussait; j'éprouvais comme le délire des flots. Mais pardon, dit-elle en souriant, de vous dévoiler ces nerveuses infirmités féminines; je veux vivre, maintenant...

Elle regarde le jeune homme, puis... les falaises...

— Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que cette côte est maussade et triste?

— Hier, je le pensais comme vous.

— Eh bien! alors, aujourd'hui?

— J'y trouve un souvenir.

— Souvenir d'une bonne action, c'est vrai.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est ce que j'ai voulu comprendre.

— Il y a tant de manières d'envisager un mot, une idée, un sentiment même, dit le jeune homme avec légèreté; tout dépend du point où l'on se place; l'un

voit rouge, l'autre, noir, un troisième ne voit rien du tout.

Claire se met à rire.

— Vous riez maintenant, Madame; il y a une demi-heure, vous vouliez mourir; et il y a une demi-heure, vous étiez, sans doute, aussi logique que maintenant.

Claire rougit... L'inconnu la regarde, et elle rougit plus encore sous la brûlante pression de son regard.

— Que de fois, Madame, n'ai-je pas voulu briser ma vie, comme un jouet maussade dont je me croyais las ! Que de fois ne m'y suis-je point cramponné de toutes les forces de mon être, en m'écriant : Que c'est bon de vivre!... Croyez-moi, Madame, c'est bon de vivre!...

Ils marchent quelques instants en silence. Le jeune homme reprend la causerie interrompue :

— Tenez, je me suis arrêté sur cette côte isolée; dans l'une de ces heures de désespérance dont je vous parlais il y a un instant, dans l'une de ces heures où l'on nie l'amour, où l'on rabaisse la femme, et au lieu d'avouer qu'on s'est trompé, ce qui vaudrait bien mieux, on joue le scepticisme, on se plisse le front, on regarde la vie comme une caricature vulgaire, on rit de tout, même de son cœur, comme si ce n'était pas ce qu'il y a en nous de meilleur, de plus grand, de plus noble ; car c'est par lui que nous nous sentons vivre.

Claire le regarde, et son œil se dilate en le regardant. Elle n'a jamais entendu de mots semblables... que dans ses rêves.

Ils touchaient aux premières maisons du village. Claire s'arrête.

— Ne puis-je, Madame, reprend l'inconnu, espérer le bonheur de vous rencontrer encore ?

—Si j'étais chez moi, Monsieur, je vous dirais : Allons plus loin ; mais je suis chez mon oncle, et votre présence effaroucherait surtout mes cousines.

— Vieilles demoiselles alors, et, comme telles, prudes, collet monté.

— Au demeurant, excellentes personnes.

— Ce mot veut dire tant de choses ! C'est la cuillerée de confitures dont les femmes enveloppent la médisance pour la faire passer.

— Vous êtes méchant, savez-vous ?

— Méchant ! quand votre bras est encore sous le mien ? Vous en convertiriez de plus pervers que moi.

— Ceci est une galanterie.

— Pourquoi ne serait-ce pas un peu de sentiment ?

— Vous doublez l'enjeu, prenez garde.

— Si je triplais, est-ce que vous me feriez perdre ?

— Ne jouons pas à la hausse, c'est dangereux.

— Vous riez, Madame ; eh bien ! moi, en quittant votre bras, je me sens triste.

— De grâce, Monsieur, reprend Claire avec rougeur, et le regard suppliant, ne gâtez pas le service que vous m'avez rendu par ces phrases banales à l'usage de tous les hommes qui rencontrent une femme jeune et isolée.

— Il est des mots qu'on dit sans les sentir, reprend l'inconnu ; il est des sentiments qu'on n'ose exprimer qu'avec des mots vulgaires. Voulez-vous, Madame, me donner votre main ?

— Volontiers, répond Claire, émue aussi malgré elle, et je serre la vôtre avec bonheur ; vous m'avez sauvée, je ne l'oublierai pas. Adieu, Monsieur.

— Au revoir, Madame.

Et il enveloppe la jeune femme de son magnétique regard.

Claire s'enfuit, troublée, palpitante. Le jeune homme la suit longtemps des yeux, immobile à la place qu'elle vient de quitter. Est-ce seulement curiosité ? Nous ne le savons encore, et lui-même ne le sait pas plus que nous, tant la fantaisie et la passion débutent de la même manière dans le cœur des hommes.

De retour à la maisonnette, Claire ne raconta ni à son oncle, ni à ses cousines, les incidents de sa promenade ; c'était déjà un mystère à deux sans qu'elle sût pourquoi. Et le soir, avec quel bonheur elle se retrouva seule dans sa petite chambre ! Elle ouvrit sa fenêtre pour que l'air salin des grèves inondât ses poumons ; il lui semblait qu'il y avait de l'électricité dans l'air ; il n'y en avait que dans son cœur. Elle trouvait alors que la vie était bonne, et n'osait se demander la raison de ce nouveau bien-être. Elle songea longtemps, puis enfin s'endormit ; elle rêva qu'elle était toute petite enfant ; que sa mère lui chantait, en la berçant, une douce chanson. Peu à peu,

le saint et grave visage de sa mère prit les yeux noirs de son sauveur inconnu ; le chant perdit son primitif enfantillage ; des mots d'amour, vagues, inconnus, vibrèrent à son oreille, la firent frissonner, et elle disait : Encore ! encore ! Ce n'était pourtant qu'une note, répétée à l'infini : Je t'aime ! Note dont on ne se lasse jamais... Puis, tout se confondit dans un gazouillement d'oiseaux, qui l'éveilla aux premières heures du jour ; elle chercha vainement à se rendormir pour retrouver son rêve ; il était enfui, mais l'émotion lui restait, émotion charmante et nouvelle.

Lecteurs, vous blâmez cette pauvre Claire, n'est-ce pas? Vous l'appelez folle, coquette, inconséquente ; une petite femme clair de lune, d'une sensitivité maladive, ne sachant que gémir et s'éprendre du premier œil noir qui scintille sur sa route à la façon d'une étoile.

Et maître Hilaire ?... Le pauvre homme, il ne se doute de rien ; il a des défauts. — Qui n'en a pas ? — Il est brusque, peu courtois. — C'est un mari prosaïque ; — c'est un notaire. — Il aime sa femme à sa manière ; — il ne lui verse pas son amour dans une coupe de Venise. — Sans doute, mais tout le monde n'a pas le moyen d'étaler un tel luxe. — Bref, il ressemble aux trois quarts des maris. — Oh ! ceci, je vous l'accorde.

Dites, Mesdames, dites-le-moi tout bas, n'auriez-vous point, au fond du cœur, mille raisons atténuantes en faveur de la jeune femme ? Claire avait rêvé l'amour, à

l'âge où les jeunes filles ne rêvent souvent qu'une corbeille de noces ; elle s'était mariée sans aimer... Et l'amour n'était pas venu... Il ne vient jamais dans ces occasions-là.

Claire avait le cœur vide et désespéré, à ce point qu'elle voulait mourir. Un cœur vide, dites-moi, est-il robuste?... Et les grandes échasses du devoir que les dévots lui prêtent, le préservent-il beaucoup? S'il résiste, au premier choc, il succombera toujours au second...

Hélas ! ce n'était point la faute de la femme; ce n'était peut-être pas non plus la faute du mari. N'était-ce pas plutôt la faute du mariage?...

XVI

CAUSERIES.

Le jour tombait, et le vent assoupi roulait mollement le flot sur la grève. Claire se promenait entre ses deux cousines. Élodie dressait un état comparatif de sa santé avant et depuis les bains de mer. Clotilde narrait longuement le sermon qu'elle avait entendu le matin à Notre-Dame-de-la-Délivrande ; Claire les écoutait un peu toutes deux, et rêvait beaucoup en les écoutant ; une molle brise berçait son cœur comme la vague indolente ; la vie, avec ses exubérances de séve, gonflait sa poitrine, et de vertigineuses senteurs lui montaient au cerveau ; elle en était à cette heure délicieuse où l'âme, pleine de doutes charmants, de curiosité, de vagues désirs, s'écrie : Que sais-je ?

Que sais-je ? Et l'on reste comme cela, voluptueuse-

ment bercé dans sa doutance, n'osant regarder ni en avant, ni en arrière ; fermant à demi les yeux, pour écouter les nouveaux bruissements de son être.

— Vraiment, Claire, disait Clotilde, toujours à son récit, tu devrais venir demain avec moi assister au sermon du révérend père sur la piété bien entendue ; c'est admirable.

— Permet-il d'aimer ? demanda Claire, moitié à sa pensée, moitié aux paroles de sa cousine.

— D'aimer en Dieu, d'aimer pour Dieu, certainement. Ce n'est point un Bourdaloue terrible, c'est un onctueux Massillon.

— Je crois, dit Élodie, restée quelque temps livrée à de profondes reflexions, qu'il serait prudent et sage, conforme à toutes les lois de la raison...

— Quoi donc? interrompit Claire, rougissant malgré elle ; il lui semblait que sa cousine avait surpris les pensées qui traversaient son cœur.

— De modifier mon traitement, et de ne prendre qu'un bain par jour : j'ai le système nerveux si irritable !

Claire sourit de sa panique.

— Décidément, cousine, dit à son tour Clotilde, il faut que tu viennes demain avec moi écouter le révérend père de Lalanche ; je veux te convertir.

La convertir ! Et Claire n'avait pas encore aimé !

Mais Claire n'écoute plus ses cousines. Une chère silhouette se dessine dans l'ombre ; elle avance, elle de-

vient plus distincte ; nul doute, c'est lui, l'inconnu, son sauveur...

Il marche lentement, un livre à la main, tantôt précédé, tantôt suivi d'un beau lévrier, qui bondit, arpente la grève, soulève le sable ; Alfred passe, salue, jette à Claire un furtif regard, semble lire dans son livre, semble s'absorber dans la contemplation de la mer, s'éloigne, appelle son chien, joue avec lui, revient, passe et regarde encore.

Claire rougit, et son cœur bondit, ballotté par la douce vague d'amour qui monte, monte toujours et l'entraîne au large...

— Oh ! que c'est bon de vivre ! oh ! que c'est bon d'aimer !

Elle l'aime donc ?... Il y a quelques instants, elle n'en savait rien encore, elle en est presque sûre, au trouble qu'elle éprouve.

— Qu'a donc ce monsieur à passer et repasser sans cesse ? dit Clotilde en se bardant d'une pudique raideur, comme d'une armure solidement trempée ; c'est vraiment indécent.

— Un baigneur, sans doute, qui prend comme nous le frais sur la grève, répond Claire en détournant la tête pour éviter le regard de sa cousine.

— Il n'y a point de baigneurs en ce village, ajoute Elodie d'un ton péremptoire, et c'est pour cela que nous l'avons choisi de préférence à tout autre.

— Mais il peut en venir.

— Tu me parais en savoir long sur ce monsieur, continue Elodie avec un rire des plus malveillants.

— Moi ? répond Claire en rougissant.

Heureusement l'ombre qui s'incline empêche les deux cousines de surprendre cette soudaine rougeur.

— Rentrons, dit Clotilde, des femmes honnêtes et décentes ne doivent pas rester ainsi exposées aux regards d'un inconnu.

— D'un chevalier d'industrie, peut-être ; tu as raison, ma sœur, d'autant plus que le serein tombe, et augmente l'irritation de mes bronches.

— Il faisait pourtant bon ici ! murmure Claire.

Elle soupire et suit ses cousines à contre-cœur. En rentrant, elles trouvèrent le vieil oncle, qui battait les cartes, et avait tout préparé pour le piquet du soir.

— En place, ma bonne amie, en place, dit-il à Claire avec la vivacité des vieillards, d'une impatience d'enfant, pour satisfaire une manie favorite.

Et Claire s'assied lentement, arrange son jeu avec nonchalance. Le cher visage qu'elle a vu dans l'ombre lui donne maintes distractions.

Et le lendemain... Claire revint seule s'asseoir sur la grève ; son cœur était à l'étroit dans la maisonnette ; on rêve si bien, quand l'horizon est vaste ; l'âme alors se déverse dans l'infini. L'air était pur, la mer était calme. On apercevait de lointaines plages inondées de lumière ; toutes les Péris de l'Orient semblaient avoir jeté leurs diamants dans les ondes. De temps en temps un navire

qui filait au large, mouvementait la grandiose monotonie des flots; les pieds de Claire s'enfonçaient dans un sable chaud, fin, parsemé de mica et de coquillages roses; elle respirait avec ivresse l'air salin des grèves, elle s'écriait :

— Mon Dieu, que la vie est bonne !

Puis sa tête s'inclinait sur sa poitrine et elle murmurait :

— Je suis folle, vraiment folle; il ne m'aime pas; pourquoi m'aimerait-il ?... Et pourtant...

Et un sourire, parfumé comme une première violette, s'épanouit sur son visage. Ce n'est jamais tout d'abord que les femmes ont peur; elles laissent leur pensée, elles laissent leur cœur follement s'aventurer dans le pays des rêves. Oh ! qu'elles voient de belles choses là-haut; amour sans chute, platoniques baisers (oui, elles concessionnent le baiser à l'humaine nature) ; dévouement, abnégation, tout est alambiqué, épuré, spiritualisé, et sûres d'elles-mêmes, comme les dames d'autrefois, elles font les plus périlleuses et les plus idéales chevauchées.

Pendant qu'elle contemple la mer, aux mille petites lames bleues léchant le rivage; pendant qu'elle regarde fleurir en elle la rose de Jéricho du prophète; qu'elle savoure le premier grain de la grappe merveilleuse, quelqu'un s'approche; elle détourne la tête et pousse un petit cri en apercevant près d'elle son sauveur inconnu.

— Il y a longtemps que je souhaitais de vous rencontrer, Madame, dit-il en saluant Claire avec aisance, pour vous demander si vous étiez remise de vos émotions de l'autre jour.

Elle frissonne, rougit, baisse les yeux, puis les relève vers Alfred, puis les baisse encore; elle cherche quelque chose à lui dire, et ne trouve que cette réponse vulgaire :

— Je vous remercie, Monsieur.

Et le poëme qu'elle chantait tout à l'heure ? Elle l'a oublié ; l'émotion est trop forte, le cœur a pris toute la vie de l'esprit..

— J'eusse grandement désiré vous aborder hier, reprend Alfred, mais vous étiez entre vos cousines, deux cybèles de vertu. J'ai craint, le croiriez-vous, Madame, de paraître gauche, embarrassé, et d'effaroucher ces demoiselles par cette gaucherie même ? j'ai préféré me retirer.

— Ne serait-ce point nous, plutôt, qui avons abandonné la grève ? dit Claire souriant et se rassurant.

— Ah ! Madame, veuillez ne pas fuir aujourd'hui ; et permettez-moi de causer quelques instants avec vous ; les journées sont longues dans la solitude, et la causerie est bonne avec vous.

Claire ne répond rien, mais elle se retire un peu pour faire place au jeune homme sur le monticule de sable où elle est assise.

— Merci, dit-il. Et il s'assied, et il regarde Claire de

ce regard profond et chargé d'effluves que les hommes prennent pour amollir le cœur d'une femme.

Claire, embarrassée et se sentant rougir, regarde la mer.

— Je craignais que vous ne fussiez souffrante, reprend-il ; je ne vous ai aperçue sur la grève qu'hier soir seulement. Ces huit jours m'ont paru bien longs.

Claire ne lui dit pas que, pendant huit jours, elle a évité de se promener de ce côté, parce qu'elle pressentait qu'il y venait ; elle voulait le voir, et elle l'évitait ; elle désirait et redoutait de se trouver avec lui. (Contradiction qu'on rencontre dans le cœur de presque toutes les femmes.)

— Que tout cela est beau ! s'écrie brusquement Claire, détachant son regard de la mer pour regarder le jeune homme ; ne trouvez-vous pas, Monsieur ?

Celui-ci la contemple quelques instants, comme ébloui.

— Si j'osais, Madame, si je ne craignais point de vous dire une banalité, qui n'a même pas le mérite de la simplicité, je vous dirais que votre regard, suave et splendide, est plus beau que tout cela.

— Monsieur....., répond-elle interdite.

— Vous voyez bien, j'ai eu tort ; tenez, j'aime mieux me taire, et savourer le bonheur de vous revoir, d'être assis près de vous.

Tous deux ils gardent le silence.

— Et dire qu'il y a quelques jours je voulais partir, parce que je m'ennuyais trop ici ! reprend Alfred.

— Moi aussi, murmure Claire.

— Vous êtes restée comme moi, vous ne vous ennuyez donc plus?

— Je n'ai pas dit cela.

Elle rougit, elle sourit finement.

— Eh bien ! dites-le, je vous en prie, cela me rendrait si heureux!

— C'est de l'enfantillage.

— Désir d'enfant, peut-être, d'enfant qui demande à grandir.

Il se recueille quelques instants et reprend :

— N'avez-vous pas, Madame, senti quelquefois en vous des pensées, des attractions, que sais-je, moi? venues l'on ne sait d'ou, apportées par le vent qui passe, écloses d'une petite graine jetée à l'aventure dans un coin vide du cœur : cela germe, grandit, devient la Picciola du poëte, envahit l'être, envahit la vie!

— Je ne sais pas, murmure-t-elle.

Et, tout en disant cela, son regard se lève instinctivement vers Alfred ; regard humide, velouté, répondant le oui qu'elle n'ose dire.

— Mon Dieu, que je suis heureux! s'écrie le jeune homme.

Et il prend la main de Claire, baise cette main, regarde la jeune femme, baise et regarde encore.

— C'est de la folie, dit-elle effrayée, en cherchant à retirer sa main qui tremble.

— Non, répond-il en la forçant doucement à se rasseoir,

c'est du bonheur; et il ajouta plus bas : C'est de l'amour.

Ils se taisent encore... Claire ne songe plus à s'enfuir : à droite, la raison lui fait bien les gros yeux : mais... elle regarde à gauche du côté d'Alfred.

— Mon Dieu ! murmure-t-elle.

Et un nuage de tristesse s'épand sur son front, et un soupir s'exhale de son sein.

— Vous souffrez? Madame.

— Je n'en sais rien.

Et des pleurs gonflent ses paupières.

— Ne pleurez pas, de grâce, dites-moi, qu'avez-vous?...

— Nous avons fait beaucoup de chemin en peu de temps ; j'en suis effrayée.

— Le bonheur voyage toujours ainsi, reprend Alfred en souriant, il ne faut pas s'en plaindre. C'est un prince qui est attendu partout; il n'a pas de temps à perdre en route.

Et Claire se lève ; Alfred cherche à la retenir.

— Vous partez déjà, Madame? on était si bien pourtant!

— Il le faut, dit-elle.

— Vous reviendrez?

— Je n'en sais rien.

— Quoi ! déjà... Dites, vous reviendrez.

Et il dépose un long baiser sur la petite main qu'elle lui abandonne ; et, après avoir baisé cette petite main, il la serre...

Claire la dégage de cette étreinte, puis s'éloigne, s'éloigne lentement, émue, tremblante, oppressée; elle est heureuse, et pourtant elle souffre. L'amour n'entre point au cœur sans le déchirer. Tout enfantement est une souffrance, mais c'est une souffrance bénie; souffrance qu'on n'échangerait pas contre bien des joies négatives.

Alfred suit la jeune femme d'un œil amoureux, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le village; puis il se couche à la place où, tous deux, ils se sont assis, et rêve, lui aussi, en regardant la mer.

En rentrant, Claire trouva Élodie qui revenait de prendre son bain, enveloppée de tartans, de foulards, une pagode indienne. Elle lui remit une lettre timbrée de X***, et lui dit en ricanant :

— Ta promenade a été longue, aujourd'hui; je craignais qu'il ne fût arrivé quelque aventure avec notre clair de lune d'hier soir; heureusement, je m'alarmais mal à propos.

La jeune femme ne répond rien, et feint un grand empressement à lire sa lettre; c'était une lettre de son mari.

« Ma chère amie, écrivait-il, une affaire assez belle
» m'appelant à Caen, je ferai d'une pierre deux coups, et
» t'irai voir par la même occasion, remercier notre oncle
» de l'hospitalité qu'il te donne, et juger, par moi-même,
» si les bains de mer te réussissent. J'arriverai indubita-
» blement dans deux jours, après avoir bâclé l'affaire en
» question. Sans cette circonstance, tu comprends que

» je ne me serais pas dérangé, car mon étude réclame
» ma présence assidue. J'ai dîné huit fois en ville ; ma
» santé est bonne ; Nanon a grand soin de moi ; tout va
» bien à la maison ; seulement ton chat est perdu et tes
» fleurs sont mortes.

» Adieu, ma chère amie, bien des choses à tout le
» monde.

» Ton mari. »

Après avoir lu cette lettre, Claire monta dans sa chambre et pleura. Quelle prose, après la poésie qu'elle venait d'entendre ! Quelle lune rousse se levant sur le printemps de son cœur ! Et les roses fleurs de l'amandier, comme elles se flétrissaient ! Et les petits oiseaux, qui chantaient si gaiement la venue du mois de mai ? Ils se taisaient attristés, grelotants. C'était pourtant si beau, c'était pourtant si bon, tout cela...

XVII

A QUI LA FAUTE?

Et le lendemain, Hilaire, exact comme un homme d'affaires, arriva à Saint-Aubin. La poussière, la chaleur, une discussion assez vive avec le notaire de moitié dans l'affaire avec lui, avaient empourpré son visage ; il arrivait de fort méchante humeur.

— Ouf! s'écrie-t-il en se jetant sur une chaise après avoir donné à sa femme un baiser d'aventure, je n'en puis plus! Et il s'évente avec son mouchoir, desserre sa cravate, étend paresseusement les jambes et continue sur le même ton :

— Le chemin pour arriver à toi n'est guère agréable, si du moins le paradis était au bout?

Il se tait quelques instants, mais le cœur ne babille pas pendant ce silence-là.

— Ah çà ! l'air de la mer te réussit, ce me semble ?

— Oui, je me porte assez bien.

— C'est heureux, j'avais peur que cela ne fît rien à tes diables de nerfs ; et dépenser de l'argent en pure perte m'assassine. Claire sourit d'un pâle sourire en atteignant sa broderie.

— A quelle heure dîne-t-on chez ton oncle?

— Cela varie comme la marée : il faut qu'Elodie soit revenue du bain, que Clotilde soit revenue du sermon.

— Vie passablement ennuyeuse ; et l'oncle, que dit-il ?

— Il s'irrite comme un vieillard ; on le laisse dire comme un enfant sans y prendre garde.

— Le pauvre homme ! je ne voudrais pas être à sa place ; il est vrai que la mienne..... Et il fait suivre ces paroles d'un silence gros de reproches.

Claire ne répond rien ; elle est habituée à ces lointains grondements d'orage.

— Si je dormais? reprend-il.

— Comme tu voudras.

Et Hilaire s'étendit sur le lit de sa femme, s'endormit, ronfla même, sans plus de cérémonie.

Pendant ce temps, Claire assise près de la fenêtre regardait la mer, où se balançaient quelques barques de pêcheurs ; pauvres barques amarrées au rivage, heurtées, ballottées, ensablées, et autour desquelles le flot boueux clapotait tristement. Au loin filait une voile légère, pimpante, gonflée de brise, inondée de soleil ; au

loin, c'était la liberté, l'aventure, la vie!... La broderie qu'elle tenait à la main tomba sur ses genoux ; mille pensées diverses oppressèrent la pauvre femme. Fallait-il, comme la barque amarrée au rivage, rester... rester toujours enchaînée à cet homme qui ronflait piteusement près d'elle ? Pouvait-elle, se laissant entraîner par la vague amoureuse, tenter une promenade en pleine mer ? Là-bas le ciel était si bleu, le soleil si chaud ! là-bas c'était l'infini... mais aussi là-bas c'était le hasard, l'ouragan, le naufrage peut-être !... Et après avoir appelé l'amour par tous les cris de son âme souffrante, et après avoir goûté du bout des lèvres à ce délirant hachich, elle reculait, elle avait peur, et maudissait presque Alfred de l'avoir sauvée le jour où elle voulait mourir ; il lui semblait mille fois plus dur de rentrer dans la vie de son mari, de cet homme anthipatique à sa nature, de cet homme qui se plaignait sans cesse de l'avoir à ses côtés, et auquel elle cédait par devoir, par inertie ; elle n'était pas heureuse, lui non plus. Et les sataniques paroles du docteur, cette fois encore, revenaient âcres, brûlantes, traverser sa pensée !... et un rire inextinguible vibrait à ses oreilles : Pauvre sotte, murmuraient tous les échos de son être.

Hilaire se réveille, bâille, s'étire : — Tiens, j'ai dormi, dit-il, et toi, que faisais-tu ?

— Je ne sais.

— Madame rêvait, sans doute ; on ne fait pas sa maison en suivant ce chemin-là ; mieux ne vaudrait-il

pas raccommoder des chausses, ourler une cravate, au moins il y aurait un résultat.

— Tu te reposes quelquefois, dit Claire.

— Quand j'ai bien travaillé, oui, mais toi, tu te reposes toujours; enfin c'est comme cela. Quelle heure est-il! dit-il en changeant de ton, et bâillant de nouveau.

— Trois heures un quart.

— A quelle heure dîne-t-on en ce pays?

— Tu me l'as déjà demandé : tantôt à cinq heures, tantôt à sept heures, cela dépend de la marée.

— Cette vie irrégulière ne m'irait nullement : au moins dîne-t-on bien?

— Elodie aime les mets succulents.

— A la bonne heure, cela me raccommode avec la cousine.

— Tiens, si nous allions nous promener pour gagner de l'appétit?

— Je le veux bien, répond Claire avec nonchalance.

Elle met sa capeline et sort avec son mari. Ils se promènent quelque temps en silence. Hilaire, le chapeau en arrière, les deux mains dans les poches de son paletot, s'arrête, regarde la mer, bâille et dit en haussant les épaules : J'en aurais bien vite assez de ce beau spectacle, et je ne ferais pas un quart de lieue pour voir cela; j'aime mieux passer un acte dans mon étude; d'ailleurs un acte rapporte davantage. Il veut s'asseoir à la place occupée la veille par Claire et Alfred, à cette

place où ils s'étaient dit de si douces choses, ou plutôt où ils avaient compris qu'il se disait de douces choses dans le cœur l'un de l'autre. L'herbe mystérieusement inclinée semblait écouter encore tout ce qui s'était murmuré là.

— Non, pas ici, s'écrie Claire avec effroi, et cherchant à entraîner son mari un peu plus loin.

— Pourquoi donc? s'il te plaît : Quelle mouche te pique? En vérité, tu es une drôle de femme.

— Il fait trop de soleil, reprend-elle, ne sachant quelle raison donner.

— Si tu veux chercher de l'ombre au bord de la mer, toi, tu iras loin. Je vais m'asseoir là, continue-t-il d'un ton bourru ; j'ai pour principe de ne jamais céder aux caprices d'une femme.

Claire soupire, s'assied en silence ; elle sait que la lutte est inutile. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Ils se boudent conjugalement.

— Quel est cet escogriffe qui baye aux corneilles là-bas? reprend Hilaire, en levant le nez après un silence de vingt minutes ; il a une drôle de mine.

— Je ne distingue pas, répond Claire. Son cœur bondit, elle a reconnu Alfred, elle voudrait être à cent lieues de là.

— Tu es myope alors?

Alfred passe, tenant toujours le même livre à la main (car il ne lisait guère dans ce livre-là) ; la pauvre femme croit qu'elle va s'évanouir. Le lévrier, qui gam-

badait en arrière, vient la flairer, comme une ancienne connaissance.

— Tu connais donc ce Monsieur, puisque son chien te fait des caresses? Et Hilaire interroge sa femme de ses gros yeux inquiets.

— Nullement, répond-elle, toute tremblante.

Alfred siffle son chien et le lance à la mer; le lévrier nageait bien, Hilaire prend plaisir à le regarder, ce qui fait diversion.

La baignade finie, Alfred appelle son chien et s'éloigne.

Claire suit les mouvements du jeune homme, avec une anxiété facile à comprendre; il continue sa promenade, elle respire, et pourtant tout son cœur s'en va avec cet homme. Oh! quelle part de son être il a prise!...

— Allons-nous-en, dit le mari; c'est toujours la même chose, et, si nous nous faisions attendre, ce serait fâcheux; un bon dîner est en tout temps, pour moi, une fiche de consolation.

Claire le suivit, et ils marchèrent en silence. — Alors, une grande rumeur se fit dans son âme; ses fibres craquèrent douloureusement comme ébranlées par l'ouragan; les voix saintes qui avaient bercé son enfance; ces voix, qu'elle avait entendues à l'église, alors que, fervente, vêtue de blanc, un cierge à la main, elle avait fait sa première communion; toutes ces voix crièrent rudement : Il faut partir; tu l'aimes

trop. Et la pauvre femme, en les entendant, comme la Jeanne de Domremy, tomba presque la face contre terre. Il te faut partir, crièrent-elles de nouveau. Alors, rassemblant ses forces, elle s'approcha de son mari et lui dit, presque en tremblant :

— Mon ami, je voudrais m'en aller avec toi à X***.

— Quelle lubie passe dans ta cervelle ! riposte Hilaire en se retournant brusquement ; vrai, tu n'es point une femme comme une autre.

— C'est possible, et elle baisse les yeux.

— Encore un nouveau caprice ?

— Peut-être.

— Madame avait mal aux nerfs, il fallait la faire voyager ; Madame voyage, crac ! elle veut revenir.

— Oui ! répond-elle tout bas.

— Et elle n'aura pas mis le pied dans sa maison, que ce seront des spasmes, des palpitations, des névralgies à n'en plus finir, je connais cela.

— Mon Dieu ! murmure-t-elle des larmes dans la voix.

— Ce n'est guère amusant, sais-tu. Il se tait quelques instants, et reprend :

— J'ai déjà fait la dépense de t'envoyer ici ; j'entends que tu restes jusqu'à parfaite guérison.

— Je crains qu'un trop long séjour ne fatigue mon oncle, mes cousines surtout.

— Entre parents, ne faut-il pas s'entr'aider ? Je me charge d'arranger les choses.

Ils avaient atteint le village ; l'oncle venait vers eux

aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient.— Arrivez donc, arrivez donc, mes enfants ; le potage refroidit, Élodie s'impatiente, et je tiens beaucoup à ne pas impatienter ma fille, dit-il, en baissant la voix et en grandissant les yeux mystérieusement. Elle a les nerfs si irritables, voyez-vous !

— Et de deux, dit Hilaire en aparté ; c'est donc partout la même chose.

— Mon oncle, continue-t-il en s'adressant au vieillard, j'ai envie de vous laisser ma femme une quinzaine encore.

— C'est une idée d'or que vous avez là ; elle est charmanie, ma petite nièce.

— Les bains de mer m'ont l'air de lui réussir.

— Je le crois comme vous, et il faut tout faire pour conserver sa santé : c'est un bien si précieux !

— Cela ne vous gêne pas ?

— Au contraire, vous ne pouviez avoir une meilleure pensée.

— Ainsi, mon oncle, c'est une affaire arrangée ; quand vous aurez assez de ma femme, renvoyez-la-moi sans plus de cérémonies.

— Je la garderai longtemps, au contraire ; je veux qu'elle vous revienne fraîche et rebondie comme une rose à cent-feuilles... Et il rit, en hochant la tête, satisfait de lui-même.

Élodie s'avançait lentement du pas majestueux d'une matrone romaine ; Clotilde la suivait comme une vestale qui craint de laisser éteindre le feu sacré.

— Vous vous faites bien attendre, dit Élodie de sa voix doctorale : le dîner est servi, et rien, j'en suis sûre, ne sera bon.

— Nous voilà, nous voilà, ma fille, répond le vieillard avec empressement.

Ils rentrent et se mettent à table.

A la fin du dîner, le vieillard, après avoir toussé, craché comme les gens embarrassés, annonce à ses filles que leur cousine restera encore un mois chez lui pour parfaire sa guérison. Élodie reçoit cette nouvelle avec froideur, et lance à son père un regard peu satisfait, mais elle ne fait aucune observation, et recommande seulement à sa cousine plus d'exactitude à l'heure des repas.

Et le lendemain Hilaire partit ; au moment du départ, Claire lui demanda encore de retourner avec lui à X*** ; il s'y refusa : il est vrai, qu'elle le demanda mollement, faiblement, en femme qui désire être refusée. Vivre là-bas, c'était si triste? un peu d'air, de soleil encore, c'était si bon !...

XVIII

LE SEPTIÈME CIEL.

Le vieil oncle faisait sa sieste; Clotilde était au sermon; Élodie prenait son bain. Claire cheminait lentement sur la grève, en songeant au départ de son mari, au refus qu'il avait fait de l'emmener avec lui, et pour apaiser les voix mécontentes qui grondaient en son âme, elle leur disait bien fort : — Puisqu'il n'a pas voulu !

Elle vint s'asseoir sur le cher monticule où Alfred et Hilaire s'étaient assis près d'elle; mais... ce n'était pas le souvenir d'Hilaire qu'elle y venait chercher.

Alfred, lui aussi, pensait à Claire : il l'avait pressentie sur la plage, à l'aide du sixième sens dont sont doués les amoureux et les magnétisés, et il venait à sa rencontre. Qu'était-ce qu'Alfred? direz-vous.

Vous ne l'avez vu encore qu'à travers le nuage olympien dont Jupiter s'enveloppait pour dire de douces choses à l'oreille des filles de la terre, cueillir un baiser sur leurs lèvres, et... Alfred n'était pas Jupiter. Aussi n'en était-il pas encore au scabreux baiser (ce n'était pas qu'il ne l'eût déjà follement rêvé). Un peu plus tôt, un peu plus tard, hommes, dieux, chiffonniers, poëtes, arrivent toujours au même résultat. Bardes, chantez l'amour, attachez-lui des ailes, promenez-le, au son de votre lyre, à travers les étoiles et les mondes sublunaires, nourrissez-le de rosée et d'ambroisie ; vous avez beau faire, vous avez beau prolonger autant que possible les suaves pourparlers du cœur, vous arrivez toujours au dénoûment prosaïque, la différence ne consiste que dans la longueur et les prestiges de la route, dans la façon de dire : Je veux l'ambroisie ou le petit verre.

Alfred était poëte, et pour lors flâneur; toujours, il prenait de préférence les sentiers sinueux, ombragés, odoriférants, quitte à arriver un peu plus tard. Il effeuillait les fleurs des halliers pour cacher les boues du chemin; il trompait les autres et se trompait lui-même de la meilleure foi du monde. Il y avait en lui plus d'ardeur que de puissance, plus d'ingénuité acquise que de simplicité native, une teinte de Don-Quichottisme faisant bien à distance. Ce n'était pas un homme supérieur, mais il avait un énorme talent d'assimilation, qui lui donnait, aux yeux des femmes surtout, un reflet d'homme supérieur; reflet s'harmonisant avec un visage distingué,

un regard flou, insinuant, une voix sympathique, des manières élégantes. Les femmes ont beau nier, cette préface les tente toujours et les engage à lire le livre ; une page seulement, disent-elles, pour savoir ce que c'est ; et quand une fois elles ont commencé ce livre de la science que le démon montra à Ève, il est bien rare qu'elles s'arrêtent au premier chapitre ; il est bien rare qu'elles n'aillent pas jusqu'au dénoûment. Elles ont dans la vie tant d'heures oisives ! dans le cœur, tant de pages blanches ! dans la tête... tant de pensées qu'elles voudraient écrire sur les pages blanches !...

Les natures comme celles d'Alfred, natures charmantes, paresseuses, vagabondes, font mille zigzags à travers la vie et s'arrêtent partout où elles rencontrent ombre, doux repos, regard de femme pour s'y mirer et s'inonder de sa lumière. A cause de leur talent d'assimilation, elles absorbent cette lumière et la renvoient, comme un rayonnement d'elles-mêmes ; elles effleurent tout, elles ne creusent jamais ; elles fleurissent, et la brise qui passe se parfume de ces fleurs et les éparpille. Ces natures-là disent toujours : Je serai, et comptent sur un amour sauveur pour les lancer dans la voie des grandes choses. Tel était Alfred ; mais tel il n'apparaissait pas aux yeux de Claire ; elle le voyait à travers les mirages de son cœur vide.

Elle le voyait grand homme, ou sur le point de le devenir ; et puis il avait une partie des qualités, des défauts même qui manquaient à son mari ; il se détachait

plein de séductions sur le fond vulgaire de sa vie; il dépassait de toute la tête les hommes qu'elle avait rencontrés jusqu'alors. Bref, elle l'aimait. On aime... parce qu'on aime; lorsque l'amour s'analyse, ce n'est plus de l'amour, mais une règle d'Aristote, retrouvée par hasard dans quelque docte coin du cerveau.

— Bonjour, Madame, dit Alfred en s'approchant d'elle et lui serrant la main; que je suis heureux de vous retrouver là!

— On a voulu que je restasse, dit Claire avec embarras.

— Quoi! vous vouliez partir?...

Pour toute réponse, elle regarde Alfred, rougit, baisse les yeux. Pour cacher ou augmenter cette rougeur, Alfred effleure de ses lèvres les lèvres de la jeune femme.

— Non, non, dit-elle, esquivant le baiser; mais la commotion est reçue, Claire se couvre le visage de ses deux mains et reste quelques secondes émue, tremblante, oppressée.

Et après un silence plein de trouble :

— Claire, vous me pardonnez, reprend le jeune homme de cette voix qui supplie, parce qu'elle sait bien qu'elle est toute-puissante.

— Oh! j'eusse mieux fait de partir, dit-elle en s'éloignant un peu.

— Puisqu'on ne voulait pas, et il l'attire doucement à lui.

— N'importe.

— Claire, vous m'aimez... dites?...

C'est si bon, l'amour! continue-t-il de sa voix magnétique, avec ce regard qui presse, supplie, ordonne, fascine.

— Oh oui! murmure-t-elle, en se rapprochant enivrée.

Et la vie de Claire, et la vie d'Alfred circulent dans les veines l'un de l'autre, par le contact de leurs mains, qui se pressent, se questionnent, elles aussi.

Alfred reprend après un long silence :

— Je l'avais senti déjà, vous ne ressemblez pas à toutes les femmes.

— Pourquoi cette flatterie? dit-elle, en secouant la tête, presque fâchée.

— Je vous offense, pardonnez-moi ; vous croyez que je vous dis l'un de ces mots stéréotypés sur les lèvres de tous les amants vulgaires ; mais non, je sens si bien votre vie qui arrive à moi ! je sens si bien les effluves de votre âme qui m'enveloppent ! je vois si bien dans votre existence ! ! ! Vous avez beaucoup souffert ? pauvre ange...

— C'est vrai, dit-elle naïvement.

— Beaucoup rêvé ?

— Claire sourit du magique sourire de la femme heureuse de se laisser deviner.

— Vous n'avez pas encore aimé.

Elle baisse les yeux et les relève vers Alfred : — Mais qui vous dit tout cela ?...

— Votre cœur qui babille maintenant dans le mien.

— Sitôt! s'écria-t-elle avec surprise, presque avec effroi.

— Oh! ne crains rien; ne craignez rien, Claire. Il s'enveloppe d'un voile si chaste, si saintement lumineux; il parle, et on se recueille pour l'écouter; s'il dit: Je souffre, on voudrait l'entourer de tous les bonheurs de ce monde; s'il dit: J'aime, on est si heureux, si heureux, vois-tu, que toutes les joies, souvent rêvées, déjà senties, ne sont rien auprès de celle-là, et l'on murmure: Encore, oh! répète encore, et l'on murmure : Je veux mériter cet amour qui m'inonde!...

Il se recueille quelques instants et continue:

— Il faut que je me confesse à vous, cher ange. Jusqu'à ce jour, ma vie a été celle d'un grand nombre de jeunes gens qui voient l'horizon vaste et la vie longue devant eux. J'ai flâné avec mon cœur, j'ai flâné avec mon intelligence. Je me suis trouvé livré à moi-même, à cet âge où la liberté grise et énerve les facultés intellectuelles, en leur ouvrant un champ trop vaste. On sent la séve courir en soi, et on ne sait ni la contenir, ni la diriger; on rêve la gloire du poëte, de l'artiste; hélas! on s'en tient au rêve!

Il se tait, Claire écoute attentive; il reprend :

— Mais je ne flânerai plus avec mon cœur, Claire, ma douce Claire, puisque je vous ai rencontrée; je n'irai plus, comme un fol enfant, secouer l'arbre de la pensée, et rire en voyant tomber ses fleurs, me disant avec outrecuidance : Il en restera toujours assez; je l'abriterai reli-

gieusement, pour que son parfum s'en aille à toi ; pour que ses fruits, tu les savoures. Oh ! les femmes ! quand elles sont nobles, pures, dignes comme toi, ce sont les anges gardiens de la pensée, du talent, du génie ; et lorsqu'un homme devient l'un de ces rois intellectuels devant lesquels la foule s'incline, c'est toujours une main de femme qui le sacre !...

Claire l'écoutait les mains jointes ; quelque chose d'idéal rayonnait dans son œil agrandi. Oh ! ses beaux rêves d'autrefois n'étaient donc pas une chimère !.. poser sa main sur un cœur et le faire bondir ; poser ses lèvres sur un front et l'élargir ; n'être qu'une femme et faire tout cela !...

Que cette heure rapide, hélas ! mais étincelante, cette heure où le septième ciel s'ouvre à nos regards éblouis, nous venge bien des dédains, des mépris que les hommes, les hommes qui ne nous comprennent pas, nous jettent souvent à la face !... Satan avait dit à Ève, Satan, qui s'appelait Éros dans l'olympe païen : « Vous serez semblable aux dieux. » Alfred disait à Claire : « Avec une larme de ton cœur, avec un effluve de ton regard tu me fais fort, tu me grandis. » N'est-ce pas toujours la douce voix de Satan qui murmure à l'oreille de la femme dans un paradis terrestre ?...

Un ricanement strident, vulgaire, vibre à leurs oreilles comme l'accompagnement moqueur du *Mio tesoro* qu'ils viennent de chanter. Ils se retournent brusquement et voient un vieux pêcheur, au teint cuivré, à la

poitrine velue, qui retire sa pipe de sa bouche pour rire tout à son aise.

— Quel est ce manant qui se permet de nous écouter? dit Alfred en se levant et en fronçant le sourcil. Claire le retient de sa petite main de femme, nerveuse et tenace.

— Est-ce que la grève n'appartient pas à tout le monde? dit le pêcheur, de sa voix goguenarde, sans s'éloigner d'une semelle, au pauvre comme au riche. C'est la grève du bon Dieu, voilà.

— Venez-vous, Claire? dit Alfred en aidant la jeune femme à se relever.

Mais le pêcheur continue, sans doute parce qu'on ne veut point l'écouter :

— Eh! eh! nos amoureux, vous vous dites bien des choses que je ne comprends guère; mais ce que je sais, c'est que vous passerez par la filière comme les autres. On s'bourre le cœur, comme moi j'bourre ma pipe; on bourre quasi jusqu'à ce qu'il crève; c'est toujours comme ça, on regarde, ça flambe queques moments, puis on y goûte; ça grise, ça étourdit, qu'on s'croirait en paradis; et dans un an, vous secouerez tous deux les cendres de votre cœur, comme moi je secoue ma pipe vide, et il joint le geste aux paroles.

Claire glisse une pièce de monnaie dans la main du pêcheur.

— Pour l'avis, n'est-ce pas ma p'tite dame? je vous l'donne gratis, allez.

— Pour ce que vous voudrez, répond-elle en s'éloignant au bras d'Alfred, silencieux aussi... Elle était si heureuse! pourquoi ce vieillard avait-il passé par là?

L'ombre grandissait, l'air fraîchissait; il lui fallut rentrer au risque de mécontenter Élodie.

XIX

INCIDENTS.

Et l'amour était venu pour l'un comme pour l'autre ; mais ce n'était pas le mariage qui l'avait révélé au cœur de la jeune femme.

Avant de rencontrer Claire, Alfred guérissait dans la solitude une blessure légère, blessure d'amour-propre plutôt que blessure de cœur. Il s'était installé dans un village de pêcheurs, dédaigné de la fashion, dont l'isolement plaisait à son mourant caprice ; il vivait là chez de pauvres gens, avec des crayons, des plumes, de l'encre, et comptait, comme tant d'autres, faire un livre de l'histoire de ses volages amours.

La blessure se cicatrisait ; mais les pages.... elle restaient blanches. C'est si bon le doux farniente ! Pourquoi écrire ? Mieux vaut rêver, et suivre d'un œil d'ar-

tiste les nuages roulés par le vent des grèves, et suivre d'un œil d'artiste une gracieuse forme de femme, qui marche à pas lents, s'enveloppe de mystère, et rêve (comme toutes les femmes solitaires) au premier chapitre d'un poëme en action. La curiosité s'inquiète, l'esprit s'éveille, le cœur s'ouvre, l'image qui ne demandait qu'à fuir s'évanouit, le hasard fait le reste.

Ils sont allés loin tous deux.... Claire croyait naïvement qu'ils pourraient vivre toujours de cette vie d'ombre. Sa conscience s'alarmait bien un peu, mais la tête, mais le cœur se révoltaient contre elle; la conscience aux abois accordait des franchises, et tout cela s'arrangeait assez bien.

On vient de déjeuner chez le vieil oncle; la famille est encore réunie dans la pièce qui sert de salle à manger; l'oncle lit le journal; Élodie se promène de long en large, certain vent d'ouest ne lui permettant pas l'exercice en plein air; Clotilde brode un scapulaire, Claire met sa capeline pour aller faire une promenade.

— Ma bonne amie, dit le vieillard en relevant sur son front ses larges lunettes, est-ce que, par hasard, tu voudrais sortir?

— Un instant seulement; j'ai la tête lourde: cela me fera du bien.

— Tu as la tête lourde, parce qu'il va faire de l'orage; j'éprouve aussi une certaine pléthore. Mais ce serait très-imprudent à toi de t'absenter: nous allons avoir une tempête effroyable.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Tu m'es confiée, je réponds de toi. Ainsi, Madame, je vous mets aux arrêts; et il lève la tête en riant du rire des vieux.

— Pas une promenade d'un quart d'heure? reprend-elle avec le geste mutin d'un enfant gâté.

— Pas de cinq minutes, je suis sévère comme le gouverneur de la Bastille ; et, pour charmer les ennuis de la captivité, nous allons, ma petite nièce, nous battre au piquet... Eh ! eh ! n'est-ce pas bien trouvé cela? Il se frotte les mains avec jubilation, et vite atteint les cartes, ouvre la table, avance deux chaises.

Claire s'assied lentement et jette vers la grève un regard plein de désirs ; Élodie continue son piétinement de bête fauve. A chaque éclair qui traverse la nue, le vieillard interrompt son jeu pour dire à sa nièce :

— Ma bonne amie, n'ai-je pas eu raison de te tenir aux arrêts?... Cinquante de cœur.

— Je n'ai que trente-sept, répond Claire en soupirant.

Clotilde récite, pour conjurer la foudre, toutes les prières à l'usage des dévots, fait maints signes de croix, asperge la chambre d'eau bénite; Claire murmure un mélancolique miséréré d'amour; Elodie ferme les rideaux, de peur que les éclairs n'affaiblissent sa vue, malgré les réclamations du vieillard qui ne voit plus son jeu.

— Encore une levée... Bien, j'ai gagné !... Ma pe-

tite nièce, je viens de te faire capot! Et, dans l'explosion de sa joie, il fait virer de bord sa perruque grise. Quelle heureuse idée j'ai eue de t'empêcher de sortir! Décidément, ma bonne amie, tu n'as pas de chance aujourd'hui.

— Hélas! non, murmure-t-elle.

Et le lendemain, Claire, peu soucieuse des insidieuses réflexions d'Élodie, s'en fut s'asseoir sur le cher monticule, serrant sa mante autour d'elle pour se préserver de la bise de novembre que l'orage avait amenée. Elle attendit, elle attendit longtemps; Alfred ne vint pas, et de lugubres tocsins sonnèrent dans sa tête et dans son cœur. Qu'était-il arrivé? Alfred s'ennuyait-il déjà de l'aimer!... Oh! les hommes! murmurait-elle à travers ses larmes... Oh! les femmes! se fût écrié Alfred à sa place : ce qui veut dire qu'en amour on passe le temps à se soupçonner, à se fâcher, à se raccommoder; c'est un tissu qui a maintes déchirures, maintes reprises, et dont les rosaces sont si chatoyantes que les accrocs ne se voient pas ou ne se voient que lorsqu'on ne s'aime plus.

Mais l'heure du dîner était venue : il lui fallut rentrer. Contre son habitude, elle fut maussade, capricieuse, se dit malade, ne voulut pas faire la partie du vieillard, et monta se coucher de bonne heure pour pleurer tout à son aise.

Dès le matin, elle retourna encore se promener sur la grève, comme Calypso sur les plages de son île; ce

jour-là les vagues jetaient de plaintives notes et lui renvoyaient toutes les tristesses de son cœur. . . . .

. . . .

. . . .

Et la nuit approchait. Grand était l'émoi à la maisonnette, ou plutôt, grand était l'émoi du vieil oncle.

— Sept heures ! s'écriait-il, en regardant à sa montre : Claire n'est pas encore rentrée. C'est inconcevable ; je n'y tiens plus. Il faut que, morte ou vive, je la retrouve. Et il se disposait à sortir.

— Vous savez que le serein est funeste à un homme de votre âge, disait Élodie, assise seule devant une table couverte des restes du dîner.

— Il s'agit bien du serein et de mes douleurs ; il s'agit de retrouver ma nièce.

— Je conviens que son absence se prolonge, dit-elle ; mais que voulez-vous qu'il lui soit arrivé ?

— Que sais-je ? qu'est-elle devenue ?

— Elle nous le dira en rentrant ; peut-être ne nous le dira-t-elle pas, c'est probable. Et elle se met à rire d'un rire développé de bienveillance.

Clotilde lisait, sans lever les yeux, un chapitre de l'*Ame dévote*.

— Sept heures un quart ! reprend le vieillard, qui regarde de nouveau à sa montre. Élodie, si tu venais avec moi à la recherche de ta cousine ?

— Y pensez-vous ! la délicatesse de ma poitrine ne me permet pas de m'exposer à l'humidité du soir.

— Une si gentille petite femme! Et il ouvre la fenêtre pour voir s'il n'apercevra pas sa nièce.

— Mon père, fermez donc cette fenêtre ; vous me mettez dans un courant d'air.

— Au diable les courants d'air, les refroidissements de toute espèce! Je voudrais voir revenir cette enfant.

— Je m'étonne que vous preniez plus de souci d'un membre collatéral de votre famille que de la santé de votre fille aînée.

— Clotilde, reprend le vieillard, en se tournant vers son autre fille, si tu venais avec moi? ta constitution, plus robuste que celle de ta sœur, te permet d'affronter l'air du soir.

— Je le ferai avec plaisir quand j'aurai fini de lire mon chapitre; le service de Dieu avant tout. Elle lève vers son père un regard imprégné des pieux arômes de sa lecture, et l'abaisse aussitôt sur son livre.

— Je vais partir seul alors, puisque vous n'aimez pas assez votre cousine pour partager mes inquiétudes. Mon Dieu! mon Dieu! s'il allait lui être arrivé malheur! Il prend sa canne, son chapeau et ferme la porte.

— Quelle imprudence! dit lentement Élodie; sortir seul, à cette heure, infirme comme il est. Mais je l'ai prévenu, le reste ne me regarde plus. Et elle se fait un second verre d'eau sucrée.

Bientôt des bruits de pas, de voix se font entendre.

— La voilà! la voilà! saine et sauve! s'écrie le vieil-

lard qui rentre avec Claire... Ma chère amie, que je suis donc content de te revoir!... Rose, vite le potage, le poulet...

— N'avais-je pas raison, mon père, reprend Élodie en levant son froid regard vers sa cousine, de vous conseiller de l'attendre ici?

— Mais enfin, ma fille, on ne pouvait savoir; un accident est si vite arrivé!

— Nous avons tous été dans l'inquiétude à votre endroit, continue Élodie en toisant Claire de la tête aux pieds. Quand vous avez désiré rester ici, je vous avais recommandé plus d'exactitude à l'heure des repas.

— Ne la tourmente pas, cette chère enfant.

— Sachez, mon père, que je n'ai plus de leçons à recevoir.

Clotilde marque son livre d'un signet et atteint un autre livre de prières, son chapelet, son manteau.

— Tu vas sortir? lui dit son père.

— Je vais au salut, répond-elle.

— Ne reviens pas tard, j'en ai assez de mes émotions de ce soir.

— Rose m'accompagnera, la fréquentation de l'église est nécessaire à cette fille : nous ne devons pas seulement à nos domestiques le pain du corps, nous leur devons aussi le pain de l'âme.

— Ma sœur ne court aucun danger, ajoute Élodie en ricanant; nous sommes, *nous autres* (et elle appuie sur le mot), des femmes respectables, respectées.

— Que veux-tu dire? reprend le vieillard.

— On m'entend, on me comprend.

— Ah çà! ma petite nièce, dis-nous pourquoi tu t'es absentée tout le jour.

— Mon oncle, je suis bien chagrine de vous avoir ainsi inquiété.

— Voyons, que t'est-il arrivé ?

Claire hésite une seconde et rougit; heureusement que la pénombre, dans laquelle elle se trouve, dérobe sa rougeur.

— Ce matin, dit-elle, en attendant le déjeuner, je longeais la grève. J'avais oublié ma montre. On va loin sans y prendre garde en suivant les contours de la plage; j'arrivais à Courseulles, et je me croyais encore tout près de Saint-Aubin.

— A deux lieues d'ici! mais ma pauvre enfant, tu dois être exténuée de fatigue.

Élodie fait un signe d'incrédulité.

— J'entrai chez un pêcheur pour lui demander à déjeuner. Il vint une bourrasque, il fallut attendre que la pluie cessât. Le pêcheur me raconta des histoires de mer.

— Histoires auxquelles se mêlaient sans doute des histoires d'amour, interrompt Élodie, en faisant siffler un faux rire entre ses dents.

— C'est bien, c'est bien, ma bonne amie, te voilà revenue, tu n'as couru aucun danger, n'est-ce pas ?

— Qui sait? ma cousine ne nous dit pas tout peut être, continue l'insidieuse Élodie.

— Je t'engage seulement, ma bonne amie, reprend le vieillard, à ne pas oublier ta montre une autre fois. Il s'arrête, puis ajoute : Si tu n'étais pas trop fatiguée, ne pourrions-nous pas faire une petite partie? rien ne repose comme cela.

— Volontiers, mon oncle.

Claire ne demandait pas mieux que de mettre le vieillard en belle humeur et d'échapper aux paroles à deux tranchants de ses cousines.

Qu'était-il arrivé à Claire? Comme Élodie, nous nous doutons bien qu'elle ne nous a pas dit tout.

Le matin, elle se promenait sur la grève, et marchait en rêvant le cœur plein de tristes pensées; et son pas machinal la menait vers le village qu'habitait Alfred, village relié à Saint-Aubin par un cordon de falaises. Elle y arrive sans y prendre garde, et est toute surprise de se trouver si loin de sa demeure. Elle veut fuir, ses pieds restent fixés au sol. Il est là, est-il seul? peut-être est-il parti?... peut-être va-t-elle le rencontrer?... Elle avance, elle recule, elle ne sait quel parti prendre... Une vieille femme vient vers elle, cette femme, elle tient respectueusement une lettre entre ses doigts ridés; Claire veut lui parler : pourquoi ?.... Pourquoi?... Question de la tête... Que sais-je! réponse du cœur.

— Je suis bien sur la route de Courseulles ? dit-elle à la vieille en l'abordant.

— C'est-à-dire, vous arrivez à Bernières, car il y a encore une bonne trotte d'ici Courseulles ; pourtant vous ne dévoyez pas.

Claire regardait toujours la lettre, dont elle ne pouvait détacher ses yeux.

— Excusez, ma petite dame, continue la vieille, il faut que j'allions remettre c'mot-là à son adresse, et le soleil est déjà haut ; et puis not' jeune homme n'est pas trop solide encore, et il ne faut pas que nous le laissions longtemps seul. Ah ! j'avons de la besogne en ce moment.

— De qui parlez-vous ? s'écrie Claire palpitante.

— D'un pensionnaire que j'avons depuis queuque temps, un ben gentil monsieur qui l'a échappé belle, il y a deux jours !

— Il s'appelle Alfred Lange ?

— Précisément ! dit la vieille, tout ébahie de la divination de Claire.

— Cette lettre est pour moi, alors.

La vieille regarde la jeune femme entre les deux sourcils, puis se met à rire et donne la lettre ; elle n'a plus de doute, elle a reconnu l'amante comme Salomon avait reconnu la mère. Et Claire lit rapidement.

« J'ai manqué mourir, chère âme ; je suis hors de
» danger et je t'aime ; un baiser sur ces deux beaux

» yeux qui me regardaient sans cesse dans le délire
» de la fièvre. »

— Oh! vite, s'écrie-t-elle toute pâle, menez-moi vers lui. Mais que lui est-il donc arrivé?

— Figurez-vous, ma petite dame, répond la vieille en marchant, que le jour du fameux orage, ne voulut-il point s'aller promener en mer! Car ces gens qui n'ont rien à faire ne savent qu'inventer pour faire queuque chose. Mon homme lui dit : Y va y avoir du grabuge. Mais, bast! il ne voulut rien entendre, et il partit. Ça alla bein d'abord ; mais l'gros temps vint, et la barque fit la culbute. Il nagea ferme dans le premier moment, les vagues le rejetaient toujours au large. Notre homme qui s'doutait qu'ça n'allait pas tout seul, vint s'promener sur la grève; il l'aperçut qui s'en allait à la dérive quasi comme un poisson mort. (C'est l'bon Dieu qui l'avait am'né là, voyez-vous.) Et sans perdre l'temps à réfléchir, il se jeta à l'eau et s'en fut le r'pêcher aux poissons. L' pauvre garçon n'avait quasi plus l'souffle. Mon homme me l'ram'na sans connaissance, tout froid, tout blême, à demi mort, quoi! J'savons comment ça se gouverne : et de l'frictionner, et d'lui faire boire de l'eau-de-vie pour lui rappeler les esprits, et d'le coucher dans un lit chaud ; tout cela ne fut pas long. Il dormira par là-dessus, disions-nous, demain il n'y paraîtra plus. Ah! bein oui! un Parisien, ça n'a point l'âme chevillée dans l'corps comme un pêcheur. V'là-t-y pas que la fièvre, le transport au cerveau l'empoignent,

à ce point que nous n'savions plus comment ça allait se jouer! J'fûmes donc trouver notre curé, un homme bein savant et un brave homme, allez ; il lui fit avaler queuque chose qui l'ravigota tout de suite ; m'dit de m'tranquilliser, que ça ne serait rien. En effet, v'là notre Parisien en bonne voie d'guérison, sa tête ne déménage plus, du moins de la même manière, et il est en train de songer à l'amourette ; à preuve c'chiffon de papier.

Elles arrivaient à la maisonnette de dame Jeanne ; Claire monta l'escalier en courant. Alfred était assis dans son lit, pâle et défait encore. Se précipiter vers lui, l'entourer de ses deux bras, le regarder, pleurer et rire, tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

— Allons, du calme, du calme, dit la mère Jeanne, en descendant et riant sous cape ; ne défaisons pas ce que M. le curé a si bein raccommodé.

— Quelle imprudence que la vôtre! disait Claire, souriant à Alfred, de ce sourire tendre, maternel, divinement protecteur, qui donne tant de prestige à la femme, sourire qu'elle va chercher dans le repli de son cœur, où elle n'est qu'ange.

— Pour un regard, pour un sourire comme celui-ci, sais-tu, on exposerait encore une fois sa vie.

— Fou! et elle entoure le jeune homme de ses deux bras, et la tête d'Alfred s'appuie sur son sein gonflé d'amour ; elle le laisse faire, et les doigts d'Alfred s'égarent dans sa brune chevelure ; elle le laisse faire....

n'ont-ils pas manqué d'être séparés pour toujours! Ils restèrent longtemps, longtemps, à se regarder, à se dire d'une façon toujours nouvelle, qu'ils s'aimaient. Ils ne comptaient point les heures, ils ne songeaient qu'à leur amour, qu'à l'ivresse de se revoir, de se sentir l'un à l'autre.

— Comment! toute la journée s'est passée ici! dit Claire avec surprise, en voyant le rayon jaune du soir se jouer sur le front pâli d'Alfred.

— Il faut partir, ma douce enfant, mais vous reviendrez demain, n'est-ce pas?

— C'est si bon de s'aimer! murmure Claire.

Ils s'embrassent encore; Claire fait mille recommandations à dame Jeanne sur les soins à donner à Alfred, et se dirige rapidement vers la maison de son oncle. A mesure qu'elle approche, sa marche s'alentit. Comment expliquer sa longue absence? elle cherche et ne trouve rien. Elle sait si peu mentir!...

XX

PROH PUDOR !

Claire, fidèle à la promesse que la veille elle avait faite à Alfred, voulut s'esquiver après le déjeuner et retourner chez dame Jeanne. Elle avait compté sans Élodie, qui l'accompagna sur la grève, malgré une atmosphère assez humide ce matin-là. Elle espérait que l'heure du bain rappelant sa cousine, elle retrouverait sa liberté ; vain espoir, Clotilde l'attendait pour l'emmener à Notre-Dame de la Délivrande ; elle refuse de la suivre, Clotilde insiste, et la garrotte avec des arguments spécieux comme ceux-ci : C'est la clôture de la retraite, les moins dévots même y viennent ce jour-là ; fête splendide, illumination magnifique, sermon prêché par le célèbre père Donatel, qui montera en chaire revêtu du grand costume de son ordre, un évêque de Cochinchine officiera pendant le

salut, quête au profit des pauvres par madame la comtesse d'A*** et la belle marquise de B***, la célèbre madame d'A*** chantera l'*O Salutaris*. Bref, ne pas prier Dieu d'une façon aussimondaine, c'est y mettre trop de mauvaise volonté.

A son grand regret, Claire fut obligée d'aller au sermon. Profita-t-elle de la parole sainte? en femme qui n'a point usé l'amour qui emplit son cœur, et s'en nourrit et s'en abreuve à chaque instant du jour? Ah! comme la pensée de la profane s'égarait vers une petite chaumine où elle aurait voulu être tout entière! Fut-elle la seule de l'auditoire qui se laissa aller à de païennes distractions? Nombre de ces belles et jeunes femmes en écoutant, ou en faisant semblant d'écouter l'éloquent dominicain, songeaient à de douces histoires passées, présentes ou futures; d'autres pensaient à une soirée qu'elles devaient donner, dressaient leur menu, faisaient leurs lettres d'invitation; celles-là minaudaient en apercevant le bel Anatole Osborne ou le jeune comte d'Achet, attirés à l'église par la perspective d'une réunion de jolies femmes. Celles dont le cœur léger comme une pierre ponce nage à perpétuité au milieu des rubans, des dentelles, essayaient un chapeau d'une nouvelle forme, jouissaient de l'effet qu'elles produisaient, critiquaient ou approuvaient les toilettes de leurs voisines; il ne leur manquait qu'une lorgnette de spectacle pour se croire à une première représentation. L'austère dominicain, lui-même, en voyant groupé au-

tour de sa chaire ce coquet auditoire, n'avait-il en pensée que de le conduire au ciel par un chemin d'épines? Ne songeait-il pas à une tendre image, à un lointain passé enseveli sous le froc, et qui se ravivait à ce mondain contact? Nous n'osons rien affirmer, mais..... Seules, les bonne dévotes (et elles étaient en bien petit nombre), écoutaient pieusement la parole sainte; quelques-unes atteignaient leurs mouchoirs pour s'essuyer les yeux aux passages pathétiques, et s'écriaient en sortant de l'église : « Qu'on dise encore que la religion s'en va ! jamais elle n'a eu de plus profondes racines; nombre de pécheurs auront été ramenés ce soir, on sentait cela.

Malgré la dévotion dont Élodie faisait montre, elle se priva du sermon et opta pour le bain, le salut de son corps lui étant plus précieux encore que celui de son âme; elle pensait aussi que, dans les occasions importantes, Dieu permet certaines abstinences de pratiques pieuses, considérées par les casuistes comme œuvres de surérogation. N'était-ce pas son devoir que de s'éclairer sur la conduite de sa cousine? d'arrrêter un scandale grandissant chaque jour? Claire avait une intrigue, Claire avait des rendez-vous ; quelle horreur ! quelle abomination, une femme mariée ! Au risque de gagner une courbature et d'attrister sa vertu, elle prit des renseignements dans le pays, et sut bientôt les longues causeries de la grève avec un beau jeune homme, l'histoire de la barque chavirée, la visite de Claire à la maisonnette de dame Jeanne.

Les vieilles filles vertueuses ont un tact merveilleux pour flairer ces amours de contrebande, qui passent en fraude les frontières conjugales; elles les devinent avec la malveillance inhérente à leur être et mêmenécessaire à leur vie, comme certains poisons qui circulent dans le sang de l'homme.

Lorsque Élodie fut bien renseignée, elle pointa ses arguments pour foudroyer sa cousine. En attendant son retour, elle se promenait de long en large, et croisait ses bras derrière son dos comme Napoléon la veille de la bataille d'Austerlitz.

Le vieillard un peu souffrant gardait la chambre, tout la favorisait; les deux cousines rentrèrent bientôt. Claire se disposait à monter chez son oncle pour lui proposer une partie de piquet.

— Restez, Claire, j'ai à vous parler, dit Élodie en la regardant de ce regard fixe et froid qui semble brûler par son excès de froideur même. Ces simples mots immobilisent la pauvre femme.

— Ma sœur et moi, dit lentement Élodie, en s'asseyant avec la solennité d'un juge, nous savons l'irrégularité de votre conduite; l'honneur de la famille, le soin de notre réputation, nous font un devoir de ne pas fermer les yeux plus longtemps sur vos infamies.

Vous me comprenez et savez, j'imagine, ce qui vous reste à faire.

Claire jette un cri et tombe foudroyée sur une chaise. Clotilde ouvre tranquillement un livre pour

achever une prière qu'elle n'a pas eu le temps de dire à l'église.

Élodie continue.

— Vous vous taisez, bien vous faites; je ne vous dirai plus qu'un mot, car de semblables scènes ébranlent la santé. Par respect pour l'honneur de la famille, honneur que vous avez profané, et toujours mues par des sentiments chrétiens et charitables, nous voulons bien ne pas divulguer votre abominable conduite, c'est tout ce que nous pouvons faire pour vous.

— Et nous prierons Dieu de vous retirer de cette voie de perdition, ajoute bénoîtement Clotilde, en levant son œil bleu vers le ciel.

Claire se redresse soudain et regarde Elodie en face.

— J'aime, c'est vrai, mais je ne suis pas la femme coupable que vous supposez.

— Assez, assez, reprend Élodie en ricanant; je pourrais vous en dire plus long, mais il n'est pas convenable que des filles vertueuses s'appesantissent sur un pareil sujet.

Clotilde rougit pudiquement, Claire bondit sur sa chaise; elle sort de la maison et court comme une folle sur la plage, sans savoir où la mènent ses pas... Ils la conduisent à la maison de la mère Jeanne, ils la conduiaent à la chambre d'Alfred... Le jeune homme était assis près de la fenêtre, il aspirait la brise du soir et savourait le retour du bien-être. Cette nouvelleté est le charme de la convalescence; le ciel lui semblait plus

bleu, la vague lui semblait plus molle, son cœur aussi lui semblait renouvelé.

Que ses amours d'hier étaient déjà loin, que leur parfum lui remontait fade : poudre de riz, maquillage, artificielles senteurs ; que l'amour d'une honnête femme valait bien mieux que tout cela ; et en pensées, il couvrait de baisers le cou, les cheveux de Claire ; ces beaux cheveux noirs où, la veille encore, ses doigts s'égaraient avec volupté.

A ce moment, Claire entrait ; elle court à lui ; elle appuie son front sur son épaule, elle enlace son cou de ses deux bras : — Ils me chassent, ils me renient, s'écrie-t-elle, ils veulent t'arracher de mon cœur, mais je t'aime, je t'aime, je t'aime !... et elle fond en larmes.

— Mais qu'as-tu, mon Dieu, qu'as-tu ?

— Je t'aime ! répète-t-elle encore, et ils ont beau faire, je t'aimerai toujours !

— Dis-moi, que s'est-il passé? Il la serre contre son cœur, et puis il la regarde : Que tu es belle ! s'écrie-t-il, et il la contemple avec ravissement.

— Je pars demain matin, Alfred ; elles le veulent.

— Qui ?

— Mes cousines.

— Ces deux châsses de vertus que j'ai tant maudites certain soir ?

— Ce sont elles.

— Et tu leur obéis.

— Que faire ?

— Mais venir ici, chez dame Jeanne ; on y est très-bien, je te l'assure. Tu vas rester, dis, et il l'attire à lui avec un geste enfantin.

Elle secoue lentement la tête, et se prend à sourire d'un sourire pâle et doux.

— Vivre à deux comme cela, continue Alfred, dans le calme, la liberté, l'oubli du monde, mais c'est le bonheur en action, le bonheur qu'on ne voit, qu'on ne sent qu'en rêve.

— Oui, cela serait bon, mais c'est impossible, et sa tête s'affaise sur sa poitrine, puis elle relève ses yeux vers le jeune homme, ses yeux où se concentre toute son âme. Que je t'aime ! s'écrie-t-elle.

— Et moi donc, cher ange ! je n'ai jamais aimé aucune femme comme toi ; car, aucune n'avait dans le regard cette exubérance de vie et de tendresse, sur le front ce rayonnement de la pensée ; tu es splendidement belle, sais-tu ?

— C'est que je t'aime !

Et ils restent silencieux quelques instants à écouter, à sentir battre leur cœur dans la poitrine l'un de l'autre ; et les baisers d'Alfred courent brûlants sur le cou frissonnant de Claire.

— Comme c'est bon ! murmure le jeune homme à l'oreille de Claire.

— Trop... laisse-moi, laisse-moi, de grâce pour que j'aie la force de partir, et elle joint ses mains suppliantes et elle veut se dégager des bras d'Alfred.

Mais lui, il la retient; mais lui, il la serre plus fort encore pour l'identifier à lui-même; ses lèvres tremblent, pâlissent, une flamme s'allume dans son regard; Claire a peur, détourne la tête.

— Laisse-moi, oh! laisse-moi, murmure-t-elle, pâle, oppressée aussi, et cherchant à se soustraire à la délirante caresse.

— Tu ne m'aimes pas? s'écrie-t-il.

— Oh si! je t'aime, mais... par pitié laisse-moi partir.

— Non, non, répond Alfred à voix basse.

— Je le veux, dit-elle résolûment.

— Eh bien! allez; et il ouvre ses bras qui tombent le long de lui avec désespérance... il s'assied... sa tête s'incline... il pleure...

Claire se trouve sans force devant les pleurs de son amant. Au lieu de partir, elle reste, elle se rapproche, elle rentre dans le cercle de feu, elle soulève doucement les mains d'Alfred, les couvre de baisers, les enlace autour de sa taille, et le regarde et lui sourit, et cache son front dans son sein.

— Puisque vous ne m'aimez pas, dit-il, en secouant la tête.

Un cri douloureux s'échappe de la poitrine de Claire.

Mon Dieu! il ne veut pas me croire! Alfred, mon bien-aimé, mon bien-aimé, murmure-t-elle en faisant vibrer à l'oreille du jeune homme sa note la plus tendre,

en le brûlant de son haleine ; et lui, il la serre de nouveau sur son cœur. La commotion est trop forte, Claire s'abandonne dans les bras d'Alfred, elle n'a plus le courage de lui résister.

. . . .

. . . .

. . . .

Et Claire cachait son front rougissant dans le sein de son amant, ses larmes tombaient en silence.

— Tu souffres, cher ange, murmurait-il en essuyant les pleurs qui coulaient, coulaient toujours ; moi, pourtant, je suis si heureux ! oh ! je t'en conjure, cesse de pleurer.

— Je le voudrais et je ne puis, dit-elle, essayant de sourire et se reprenant à pleurer.

— Le bonheur n'est donc jamais que pour un seul ?

— Je ne sais pas.

— Claire !

— Alfred !

— M'aimes-tu toujours ?

Et relevant vers le jeune homme ses paupières alanguies :

— Oh oui ! plus encore peut-être, car je n'ai plus rien en moi qui ne t'appartienne, car je te sens heureux par moi.

— De grâce ! ne pleure plus !

— C'est ma conscience qui pleure, ce n'est pas mon amour ; il est heureux, lui !

Dans ce moment, Alfred lui aurait dit : Reste toujours ici, elle se serait laissé persuader, tant elle avait d'effroi de retourner à X...

Ce mot... Alfred, ne le dit pas... ne le dit plus.

— Ma douce Claire, il est tard, et la route pour retourner chez toi est longue.

— Il faut donc que je parte ?

— Cher ange, j'aimerais mieux te garder toujours, toujours dans mes bras et boire la volupté sur tes lèvres ; elles sont si douces tes lèvres !

— Que vais-je devenir maintenant ?...

— Mais je t'aimerai, tu m'aimeras, comme hier, comme ce matin ; il n'y a qu'un bonheur de plus entre nous.

Claire détourne la tête pour cacher une angoisse, puis regarde Alfred, puis redevient triste encore.

— Et là-bas, que ferai-je ?

— N'en parlons pas, reprend-il, en fronçant le sourcil ; ceci, vois-tu, c'est l'épine de la volupté.

— Il faut y songer, pourtant.

— Eh bien ! nous penserons beaucoup l'un à l'autre, nous nous écrirons, tu viendras à Paris, et moi j'irai te voir.

— Là-bas, je ne serai pas seule, dit-elle à demi-voix.

Alfred réprime un geste de colère.

— Encore, dit-il ; puis serrant Claire sur sa poitrine : Je deviendrai quelque chose, vois-tu, car ton esprit, car ton cœur sont passés en moi ; il la regarde, il lui sourit,

et elle se prend à lui sourire en fermant à demi les paupières.

— Adieu donc, murmure-t-elle.

Et le jeune homme lui met sa mante sur les épaules, l'en enveloppe comme une mère enveloppe son enfant, la presse sur son cœur, puis il sort avec elle.

Il y avait longtemps que dame Jeanne et son mari dormaient en bas, après avoir chuchoté bien fort avant de s'endormir.

Ils marchaient en silence : le sable humide craquait sous leurs pas, la marée montait et jetait au vent ses notes amoureuses et ses cris douloureux. Le ciel était sans étoiles, la lune se cachait sous un nuage, Claire se serrait contre Alfred : le cœur de cet homme était son univers, son présent, son avenir, tout elle maintenant. Aux abords de Saint-Aubin, ils rencontrèrent des promeneurs attardés : un couple conjugal frôla le couple amoureux ; le mari dit quelques mots à l'oreille de sa femme, qui se prit à rire. Chose étrange, dans la plus simple histoire d'amour, chacun de nous retrouve une larme de son cœur. Et pourquoi donc nous prenons-nous à rire lorsqu'aux heures du soir nous rencontrons deux amoureux qui marchent une main dans la main? Est-ce égoïsme ou envie?...

Adieu! murmurèrent ensemble Alfred et Claire, quand les promeneurs se furent éloignés ; et ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre, sans pouvoir se

quitter, et tous deux ils pleuraient..... Ils se séparèrent enfin.....

Quand la jeune femme rentra chez son oncle, Élodie et Clotilde n'étaient point couchées encore, malgré l'heure avancée; elles chuchotaient dans leur chambre. Élodie, entrebâillant la porte, toisa sa cousine de la tête aux pieds; Claire n'y prit pas garde et courut à sa fenêtre pour voir Alfred une dernière fois. Il errait autour de la maison et cherchait Claire du regard; du bout des doigts elle lui envoya maints fiévreux baisers, baisers qu'elle faisait vibrer de plus en plus à mesure qu'il s'éloignait, pour qu'ils arrivassent encore à ses oreilles; et, quand son regard le perdit dans la brume, regard d'amante qui porte si loin, ne pouvant se décider à se coucher, elle resta accoudée au bord la fenêtre, retrouvant ses palpitations, ses craintes, ses tristesses, dans le mélancolique bruissement des vagues sur le galet; le froid de minuit vint la saisir, et elle tomba dans un pénible engourdissement.

XXI

APRÈS !!!...

Vers le matin, Claire sortit de sa torpeur ; l'humidité de la nuit l'avait glacée ; elle n'y songea pas : les souffrances du corps deviennent nulles sous l'empire des agitations de l'âme. Elle fit ses paquets en toute hâte pour être prête quand passerait une patache desservant la contrée. Ses cousines lui firent grâce de leur présence. Clotilde s'en alla pieusement à la messe, Élodie prit son bain plus tôt que de coutume. De cette façon, on évitait le scabreux des adieux, le serrement de main du départ que la présence de la domestique aurait rendu obligatoire. En province, les traditions de l'entente cordiale en famille sont encore scrupuleusement observées ; garder les apparences, c'est la devise générale ; on ne s'en aime pas davantage : on se hait longtemps à la sourdine, et on

ne trompe personne, si ce n'est soi-même en se figurant qu'on a trompé les autres. La domestique servit à Claire une tasse de café. — Allons, prenez cela, Madame, lui dit cette fille, toute joyeuse de la pièce d'or que Claire lui avait donnée (le pourboire, grand mobile des attentions des domestiques); Claire essaya vainement de se rendre à l'invitation de Rose; trop de larmes et trop d'amour emplissaient con cœur : elle allait partir sans serrer *sa* main *à lui*... Puis elle monta dans la chambre du vieillard.

— C'est donc bien vrai que tu pars ce matin? lui dit-il; Rose vient de m'apprendre cette nouvelle en ouvrant mes volets : je n'en voulais rien croire.

— Oui, mon oncle, et je vous remercie, du fond du cœur, de votre affectueuse hospitalité.

— Voyons, que s'est-il passé entre toi et mes filles? Conte-moi cela.

— ..... Rien.

— Élodie veut qu'on fasse sa volonté, j'en conviens; Clotilde est par trop dévote, c'est encore vrai; mais une fois qu'on est habitué à leur caractère...

— Je n'ai pas de reproches à adresser à mes cousines, et les larmes débordaient dans sa voix.

— Eh bien! alors, pourquoi nous quitter?

— Il y a longtemps que mon mari ne m'a écrit, j'ai peur qu'il ne soit malade. La pauvre femme étouffait.

— C'est une pensée louable que tu as là, ma bonne amie, et je connais trop les devoirs du mariage pour ne

pas t'approuver, quelque préjudice qu'elle me cause.

Claire se détournait pour cacher une larme.

— Tu regardes l'heure, continue le vieillard, je ne veux pas te retenir. Je croyais pourtant bien que tu me resterais un mois encore. Avec qui ferai-je ma partie maintenant?... Tâche, surtout, de ne pas désapprendre le piquet, c'est le roi des jeux.

— Oui, mon oncle, j'y jouerai encore, quand même ce ne serait que pour me croire encore ici.

Le vieillard s'attendrissait comme les vieillards s'attendrissent quand quelque chose se dérange dans leurs habitudes ou leur bien-être.

— N'oublie pas de nous donner de tes nouvelles et de celles de ton mari; Dieu veuille que tes craintes soient chimériques. Allons, adieu, ma bonne amie, et, sous ce dernier baiser, les larmes de Claire jaillirent; le vieillard crût que ces larmes étaient pour lui, il en aima sa nièce plus encore.

Les chevaux agitaient leurs grelots, Rose appelait Claire; elle s'esquiva et prit place dans le coupé de la petite voiture, non sans jeter un long regard vers le village qu'habitait Alfred; elle était seule et put songer, sans témoin, aux félicités de la veille, aux tristesses du lendemain; mais elle songeait plus encore aux félicités d'hier. Elle ferma les yeux, et dans l'hallucination de l'amour, elle revoyait son amant; elle s'inondait de son regard; elle sentait ses baisers courir sur ses bras, sur son cou, sur ses lèvres, et un ineffable sourire s'épa-

nouissait en elle; puis le sentiment de la réalité lui revenait âpre, douloureux ; les ombres du lendemain enveloppaient sa pensée... Comment rentrer maintenant dans la vie de son mari? de cet homme qui lui avait toujours été antipathique, et qu'elle détestait maintenant de tout l'amour qu'elle avait pour Alfred. Que lui dire pour lui expliquer son brusque retour? Que de mensonges elle allait accumuler sur son cœur!... Le mensonge, cette plaie cachée des amours illicites; l'avilissement, il est là, et non dans la faute même... Elle se faisait horreur en se regardant sous ce masque ignoble: mentir? mais elle ne pourrait jamais...

L'atmosphère était humide et froide; il tombait une pluie menue, qui enveloppait la campagne d'un crêpe funèbre; tout pleurait en elle, autour d'elle; les champs, dépouillés de leurs épis (on était à la fin d'août), laissaient voir la terre grise et durcie; des troupeaux de moutons, piteusement tondus, venaient, en bêlant, chercher à travers les sillons rasés quelques chétifs brins d'herbe; le vent arrachait aux arbres les premières feuilles jaunies de l'automne, tout cela était triste à voir.

Au premier relai, un commis-voyageur s'installa près de Claire: il tenait un cigare, et demanda à la jeune femme, du ton dégagé que prennent ces messieurs, la permission de le finir; elle n'osa refuser.

C'était un grand garçon, assez replet, au teint coloré, à la moustache noire qu'il frisait sans cesse pour se

donner un *chic* militaire ; au costume négligé, au linge d'une blancheur douteuse ; ses doigts étaient surchargés de bagues et d'innombrables pendeloques se balançaient à son gilet ; il tenait un livre crasseux qu'il ne lisait guère ; il parlait haut et allongeait les jambes sans façon. Il fit à Claire ses offres de service pour une commande en vins de Bordeaux, l'engageant à profiter de l'occasion ; et se mettant de plus en plus à son aise, il lui citait les villes qu'il avait traversées et qui se distinguaient par la beauté du *sexe* et surtout par les bonnes tables d'hôte : c'étaient ses seules impressions de voyage. Claire lui répondait à peine et regardait la campagne, mais peu lui importait, il parlait pour deux. Il s'émancipe de plus en plus, presse le pied de la jeune femme, passe un bras autour de sa taille, lui prend un baiser ! Claire pousse un cri, et se jetant au fond de la voiture, elle le pétrifie d'un méprisant regard. Mais c'est la bave de quelque immonde reptile qui lui a sali la joue... Où sont-ils les enivrants baisers d'hier !... Le commis-voyageur se recule interdit, honteux ; il s'enfonce dans la lecture de son livre, et au relai il monte sur l'impériale pour fumer une pipe.

Claire se retrouvant seule veut reprendre ses chers rêves ; hélas ! à l'horizon elle vient d'apercevoir le vieux château de X.... Un douloureux frisson court dans tout son être. Oh ! comme alors, elle voudrait retourner là-bas, là-bas ! où est l'amour, où est la vie..... Les chevaux montent lentement une côte, et le mouvement

de la voiture n'étourdit point sa pensée; elle approche pourtant, elle approche, et chaque tour de roue augmente son supplice; elle aperçoit distinctement et l'église et la sous-préfecture, et le vieux rempart; elle devine sa maison, la route se mouvemente aux approches de la ville; bientôt la diligence quitte sa lente allure et passe avec fracas sous la poterne; les chevaux galopent, le postillon fait claquer son fouet, le conducteur sonne une fanfare, les servantes d'hôtel accourent, et les fenêtres des dames Lecisé s'ouvrent à ce bienheureux moment qui rompt le silence de la journée.

— Maman, maman, s'écrie mademoiselle Lecisé, toujours frétillante, viens voir.

— Quoi donc? répond sa mère, en arrivant essouflée près d'elle.

— Madame Hilaire qui descend de voiture.

— C'est étrange, en vérité, personne n'est là pour la recevoir.

— Et son mari qui donne un dîner aujourd'hui.

— Mais oui, qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

— Dis donc, maman, madame Hilaire me semble bien pâle; regarde donc.

— Tu as raison; elle a dans toute sa personne quelque chose d'alangui.

— Son mari disait pourtant qu'elle se portait à merveille.

— Il y a quelque chose là-dessous.

— Que je voudrais être à demain pour en savoir plus long !

— Nous en parlerons à ces dames en nous promenant ce soir, ajoute madame Lecisé.

— M. Hildebrand nous aidera à débrouiller l'écheveau ; il est précieux pour cela, le docteur, n'est-ce pas, maman ?

Et Claire montait lentement la ville accompaguée du facteur chargé de ses boîtes. La première personne qu'elle rencontre, c'est M. Hildebrand ; il arrête sur son pâle visage un perçant regard ; elle se sent rougir, détourne la tête ; il est trop tard : le docteur a déjà soupçonné le drame intime de son cœur, et il rit sous cape en se rendant chez madame Lecisé.

Claire avait à peine fait quelques pas, qu'un long corps vint se heurter dans ses paquets : c'était le substitut, Philippe d'Arronde, qui regardait les toits avec mélancolie. L'absence de madame Hilaire avait encore allongé sa longue figure ; son nez déclamait de tristes élégies à son menton. Il aperçoit la jeune femme, et une brise amoureuse épanouit soudain son visage.

— Ah ! Madame, s'écrie-t-il, vous voilà donc enfin ! Que je suis heureux d'être l'un des premiers à vous souhaiter la bienvenue ! Vous revenez, et tous les cœurs vont renaître, et ce soir les ondines vont chanter sous les saules !...

— Bonne promenade, Monsieur, lui répond-elle en s'éloignant.

Philippe court vers elle :

— Serais-je indiscret, Madame, en me présentant demain chez vous pour prendre de vos nouvelles ?

— Pardon, Monsieur, mais demain je serai bien fatiguée encore.

Elle s'éloigne de nouveau.

Claire allait entrer chez elle quand elle est arrêtée par madame Dumaine, qui traînait sa longue taille osseuse en essayant de jeunes ondulations.

— Eh ! bonjour, chère belle, dit madame Dumaine, que je suis heureuse d'être l'une des premières à vous serrer la main ! Mais comment se fait-il que tout le monde ici ignore votre retour, même votre mari ?... Je l'ai vu hier ; il me disait que vous ne reviendriez que dans trois semaines. Est-ce une amoureuse surprise que vous lui faites ? C'est beau cela, après quinze mois de ménage, c'est même à enregistrer dans les fastes du mariage ! Elle sourit et continue sa promenade, après avoir décoché cette flèche de Parthe.

XXII

MISÈRES...

— La patronne! la patronne! s'écrient les clercs de l'étude, en voyant Claire entrer dans la cour, et tous s'élancent vers les fenêtres.

— Et le patron qui donne à dîner, et le patron qui est en goguette, etc., et Nanon qui bougonnait déjà ce matin ; comment tout cela va-t-il s'arranger ?

— Silence, Messieurs, tonne le maître clerc de son bureau ; on ne s'entend pas, voici trois fois que je recommence mon addition.

Et M. Giraud, continue à demi-voix le petit clerc, qui nous gourmande, parce qu'il n'est pas du dîner du patron et qu'il écrit à la fumée du rôt ; hum ! et il aspire bruyamment, que cela sent bon en bas !

En ouvrant la porte à sa maîtresse, Nanon fronce ses gris sourcils.

— Vous arrivez, Madame, dit-elle de sa mine refrognée, un peu moins bien que marée en carême, car *nous* donnons à dîner aujourd'hui. Ce pauvre monsieur, il faut bien qu'il se distraie *un brin* et passe son temps à queuque chose.

— Ne le dérangez pas, je monte à ma chambre où vous m'apporterez un potage. Ne prévenez Monsieur de mon arrivée que lorsque les convives seront partis.

— Nanon! Nanon! criait-on de la salle à manger, et des éclats de rire, et des voix avinées se faisaient entendre.

— Mais, Madame, que dira Monsieur? il se fâchera peut-être.

— Au contraire il sera enchanté de ne pas me voir, comme une éclipse, traverser ses plaisirs.

Claire monte à la sourdine craignant d'appeler l'attention des convives.

En entrant dans sa chambre, en revoyant ses meubles couverts de poussière, sa petite table à ouvrage à demi ouverte, le fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir, une sensation pénible et froide lui étreint le cœur; il lui semble que les anneaux de sa chaîne se rivent de nouveau autour d'elle; des larmes s'échappent de ses yeux, elle reste longtemps assise dans une morne immobilité, elle se couche enfin, mais elle ne peut dormir; de stridents éclats de voix montent de la salle à manger,

on est ivre là, et de grandes flammes bleuâtres, comme des reflets d'orgies, semblent courir sur les murs de la chambre aux yeux hallucinés de Claire. Vers minuit les bruits cessent, les pênes tournent dans les serrures. Hilaire, d'un pas alourdi, se dirige vers la chambre de sa femme. En entendant venir son mari, Claire feint de dormir, et son corps fatigué tremble sous les couvertures. Hilaire entre, le visage pléthoré, l'œil noyé dans les vapeurs du vin. Claire soulève péniblement ses paupières et le regarde ; jamais il ne lui a semblé aussi laid !

— Te voilà donc, dit-il d'une voix pâteuse, quel cataclysme te ramène?

Elle aurait pu répondre : J'étais inquiète de toi, car tu ne m'as pas écrit depuis ton retour. Ce mensonge conjugal, à l'usage de nombre de femmes, ne put bruire sur ses lèvres.

—J'en saurai plus long demain ; bonsoir, je vais me coucher.

En le voyant partir, la pauvre femme respire plus librement, le supplice de la question est remis au lendemain ; c'est toujours une nuit de gagnée.

La fatigue l'emportant sur ses inquiétudes, elle dormit d'un sommeil de plomb.

En s'éveillant, sur les huit heures, et rassemblant ses idées éparses par les fumées du vin, Hilaire chercha longtemps, sans la trouver, la raison du retour *ex abrupto* de sa femme. A vrai dire, il en était peu satis-

fait ; ce retour gênait certaines habitudes qu'il avait contractées en son absence. Vivre en garçon a toujours, pour un mari, l'irritant attrait du fruit défendu ; aussi s'empresse-t-il d'en savourer les jouissances et les licences sitôt qu'il en trouve l'occasion.

Donc, Hilaire pensant, comme la plupart des hommes, que, hors le mariage, il est doux de vivre à deux ; se rappelant encore cette maxime du livre de la Sagesse : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » Hilaire avait pris pour maîtresse momentanée une petite blanchisseuse qui travaillait pour Claire. Ce n'était qu'une fantaisie, mais la fantaisie prend quelquefois les proportions d'un sentiment et dégénère en habitude.

— Que diable ! dit-il, en regardant les moulures du plafond, comment faire avec Anastasie ? Ce n'est pas que j'y tienne, mais... cependant... quelle sotte idée a eue ma femme de revenir ainsi ; du reste, ça ne m'étonne pas, elle ne fait jamais rien comme tout le monde.

Ce matin-là, Nanon avait aussi dans le regard toutes les houles de l'équinoxe. Pendant les six semaines qu'avait duré l'absence de sa maîtresse, elle était redevenue l'intendante, dirigeant tout, surveillant tout. Si monsieur avait quelqu'un à dîner, c'était elle qui dressait le menu ; si le linge de monsieur avait besoin de réparations, c'était elle qui faisait venir l'ouvrière. Et maintenant.... au lieu d'être suzeraine, elle redevenait vassale ; au lieu d'être la pensée qui dirige, elle n'allait plus être que la machine qui obéit !... aussi fit-elle une scène au laitier parce qu'il

arrivait trop tard, au petit clerc parce qu'il ne décrottait pas ses pieds avant de traverser sa cuisine, et le joug de sa tyrannie pesa, plus lourdement encore que de coutume, sur ses subordonnés.

Depuis longtemps Claire était levée lorsque son mari entra chez elle; son peignoir flottait autour de sa taille souple, ses cheveux, mal attachés, s'échappaient en ondes capricieuses; négligé des plus provoquants lorsque la femme est jeune, et n'a recours ni au blanc ni au rouge, ni aux chevelures factices, ni... la nomenclature en serai trop longue ici.

Hilaire ne put s'empêcher de convenir avec lui-même que sa femme était charmante ainsi; il avait perdu l'habitude de la voir, sans cela l'eût-il remarqué!... Il s'approche d'elle, son regard s'anime, et tout en gardant sa mauvaise humeur au sommet du front comme une brume matinale, il cherche à prendre un baiser sur le cou de Claire, elle se détourne en frissonnant et esquive ce conjugal baiser; la brume s'épaissit au front d'Hilaire, il s'assied et croise les bras.

— Ah çà! dit-il, tu n'as donc point perdu tes excentricités au bord de la mer, et j'ai le malheur de te retrouver toujours la même. Je voudrais bien savoir ce qui t'a fait revenir?

— Je m'ennuyais là-bas, répond-elle en rougissant.

— Tu t'ennuies toujours, en quelque lieu que tu sois; comme c'est un mal chronique, inguérissable, ce n'est pas là le motif de ton retour précipité.

— Elodie m'ayant fait entendre qu'elle avait assez de moi...

— Pourquoi n'étais-tu pas plus aimable avec elle? il faut savoir faire des concessions, que diable, quand l'intérêt est là.

— Il me semble que je faisais de mon mieux.

— Eh! non, morbleu! puisque tu es revenue; ils ne t'ont pas mise à la porte, j'imagine.

— L'impatience m'a prise.

— Cerveau brûlé, toujours; maintenant que te voilà, tu feras attention, entends-tu, à penser, à agir comme tout le monde, à mettre dans un étui toutes les billevesées de ta folle cervelle; j'en ai assez comme cela.

Claire ne répliqua point, ils descendirent déjeuner. Le repas fut silencieux. Hilaire songeait à éloigner Anastasie, sans toutefois la congédier; Claire pensait à Alfred, aux mensonges qu'elle allait accumuler sur son pauvre cœur!... Chaque fois que le regard de son mari s'arrêtait sur elle, il lui semblait qu'il devinait sa faute, et sa gorge se contractait douloureusement.

Mais ce n'était pas tout que de rentrer chez elle, il lui fallait encore rentrer dans le monde de la petite ville. A Paris on s'isole quand on veut; en province, c'est tout autre chose, et même lorsqu'on est malade à grand'peine défend-on sa chambre à coucher contre l'envahissement des curieux. Pendant quelques jours, pour rester chez elle, Claire simula un rhume; harcelée par son mari, toujours féroce à l'endroit des convenances... officielles,

elle se décida enfin à faire ses visites de retour, c'est-à-dire à essuyer la fusillade des questions, des regards, des demi-sourires, des allusions plus ou moins fines. La pauvre femme rentra chez elle meurtrie, brisée. Il est toujours plus effrayant d'être appelé à la barre du monde qu'à la barre conjugale ; le monde a mille yeux, un mari n'en a que deux, souvent encore il porte des lunettes !...

Et le soir la réunion fut nombreuse, animée, agitée même chez madame Lecisé. Claire fut déchiquetée par toutes ces langues de province, si effilées, si mordantes, car on les aiguise pendant les longues heures qu'on passe à rien faire. Il fut question de son chapeau, de sa robe, de ses bottines, de son ombrelle ; il fut question de sa rougeur chez l'une, de sa pâleur chez l'autre ; il fut question de la poignée de main qu'elle avait donnée à celui-ci, du salut qu'elle avait fait à celui-là, du nombre de minutes qu'avait duré chacune de ses visites ; la moins significative de ses paroles fut enregistrée au livre d'or de la médisance, satire ménippée qu'on retrouve en tout pays. En ce soir-là le whist languit, les tapisseries restèrent roulées, les demoiselles ne chuchotèrent point entre elles, et le thé refroidit dans maintes tasses.

XXIII

LA LETTRE.

Hilaire faisait un inventaire à la campagne, et Claire se sachant cinq heures de liberté, s'enferma dans sa chambre pour écrire à Alfred la triste odyssée de son retour, et lui verser tout l'amour amassé dans son cœur depuis dix jours de séparation; elle n'avait osé le faire encore, tant elle craignait l'inquisition habituelle de son mari. Sa plume courait rapide, son teint s'animait, son œil brillait, il lui semblait revoir son amant, et toutes les ivresses qui avaient précédé le départ remontaient l'inonder. Que lui disait-elle? Un seul mot répété maintes fois, un seul mot qui prenait mille formes sous sa plume, c'était de l'amour, encore de l'amour, toujours de l'amour.

Nous n'essaierons pas de vous transcrire cette lettre; peut-être ferait-elle retrouver à quelques-uns une larme

perdue au fond de leurs souvenirs, mais peut-être aussi amènerait-elle un sourire railleur sur de sceptiques lèvres; et rire de l'amour, voyez-vous, quand il est profond et vrai, c'est un blasphème, c'est presque un sacrilége. Claire avait fini sa lettre, elle la relisait; c'était avec peine qu'elle s'en séparait, elle l'avait imprégnée d'elle-même, elle lui avait versé sa vie, elle y avait daguerréotypé son âme..... Cette lettre allait revoir Alfred, frissonner sous son regard, se tordre sous ses doigts, se réchauffer sur ses lèvres, et peut-être s'humecter de ses larmes; chère petite lettre, allait-elle être heureuse!... Et après l'avoir couverte de baisers, après lui avoir donné un suprême et dernier regard, elle se décida à la fermer, et, d'une main tremblante, elle écrivit sur l'enveloppe l'adresse d'Alfred. Puis elle fut elle-même la porter à la poste. C'était chose toute simple, et cependant elle se sentait craintive, inquiète; il lui semblait que les passants devinaient sa démarche et riaient en la voyant passer; il lui semblait qu'à travers ce carré de papier on allait lire les douces phrases échappées du repli le plus mystérieux de son cœur; elle songeait avec tristesse que cette chère lettre qu'elle tenait si délicatement, de peur de la flétrir, allait être maculée par les timbres de la poste, allait passer par des mains vulgaires, perdue peut-être?... Et ce fut avec un indéfinissable sentiment de malaise qu'elle la fit glisser dans la boîte et la livra aux chances du hasard. Elle resta le cou tendu, l'œil fixe, jusqu'à ce qu'elle eût cessé de l'entendre rouler...

Mais, en face, derrière un rideau à moitié tiré, trois langues de femme s'escrimaient sur elle.

— Enfin ! s'écrie madame Lecisé, a-t-elle eu de la peine à se séparer de ce chiffon de papier !

— C'est peut-être une lettre chargée, ajoute naïvement sa fille.

— Chargée, sans doute, mais pas de billets de banque, dit en riant madame Dumaine, il y a tout un drame, croyez-moi, entre ces deux feuilles de papier ; un vent de mer a roulé vers elles, un petit amant, je me connais en symptômes.

— En vérité ! répond mademoiselle Lecisé, agitée par son tremolo des grands jours.

Vainement madame Lecisé fait signe à madame Dumaine de ménager les chastes oreilles de sa fille ; madame Dumaine continue feignant de ne pas comprendre.

— Mais ça se voit dans ses yeux.

— En effet, l'expression de son visage n'est plus la même, ajoute mademoiselle Lecisé, rougissant comme une grenade (ce qui ferait supposer que, sur ce chapitre-là, elle en sait un peu plus long que ne lui en a appris sa mère).

— N'est-ce pas, mademoiselle Emilie, vous l'avez remarqué aussi ; et madame Dumaine se prend à rire, d'un rire à deux faces.

— Que va-t-elle faire maintenant ? dit madame Dumaine en se penchant à la fenêtre ; tiens, elle prend la rue de la Herse, la voyez-vous se faufiler dans une allée ; où va-t-elle comme cela ?

— Chez la mère Martin, sans doute, ajoute madame Lecisé.

— Maman, laisse-moi voir, dit Emilie de sa voix glapissante.

— Vous avez, Mesdames, de précieuses fenêtres, ajoute madame Dumaine.

— N'est-ce pas? Mon mari voulait que nous prissions une autre maison; nous sommes, il est vrai, fort étroitement logés depuis que mon fils est revenu; mais où trouverions-nous une aussi admirable position? On voit tout, on sait tout ce qui se passe dans la ville et sans quitter son fauteuil!

— Mais que va-t-elle donc faire chez la mère Martin? dit mademoiselle Lecisé qui continue l'instruction commencée.

— Tu sais bien, ma fille, qu'elle soutient cette vieille femme depuis longtemps.

Madame Dumaine secoue la tête en souriant. — Vous n'y êtes pas, dit-elle, ce n'est pas tout que de se mettre en voyage, il faut trouver un gîte; en ce moment, elle fait les logements.

— Que voulez-vous dire? et l'œil curieux de mademoiselle Lecisé interroge madame Dumaine.

— Je veux dire qu'elle prépare un nid aux bonnes nouvelles.

— Vraiment, c'est cela, vous y êtes. Ah! les précieuses fenêtres que nous avons là!... Maman, il ne faudra pas déménager, quoi qu'en dise mon père.

Ainsi que l'avaient remarqué ces dames, Claire était entrée chez la mère Martin, pauvre vieille paralytique qu'elle assistait.

— Comment, c'est vous ! dit la vieille en voyant entrer Claire ; elle recule son rouet et jette à terre de vieilles nippes pour offrir une chaise à la jeune femme.

— Qu'il y a longtemps, bon Dieu ! que vous nous avez quittés ! N'y en avait-y point qui disaient que vous ne reviendriez plus ?

— Vous n'avez manqué de rien, toujours, pendant mon absence... dit Claire, interrompant le babil de la vieille.

— Mais, non, ma chère petite dame, grâce au bon Dieu et à vous. Ah ! qu'on a de peine à achever de vivre ou à finir de mourir ; les vieux, voyez-vous, quand ils ont pris racine sur c'te terre, ils ont beau branler à chaque coup de vent, y tiennent bon ; j'en enterrerai encore et de plus jeunes que moi, quoiqu'y en ait pour lesquels la vie a bien plus d'agréments, mais c'est toujours comme ça.

— Dites, mère Martin, reprend Claire, et elle rougit malgré elle, ne vous écrit-on jamais ?

— Et qui voulez-vous qui prenne souci d'une pauvre infirme comme moi, n'ayant point d'héritage à laisser ? On n'a jamais d'parents, voyez-vous, ma p'tite dame, quand on n'a pas l'sou ; mais sans vous, monsieur le curé et Jeanne, vous savez bien, Jeanne la fileuse qui me trempe la soupe le matin, et qui est une brave fille, j's'rais abandonnée comme un pauvre chien.

Rien de mieux, dit Claire en se parlant à elle-même. — Mère Martin, reprend-elle tout haut, et elle s'arrête hésitante, j'ai un service à vous demander.

— Un service que je pourrais rendre, moi, pauvre infirme, à vous qui êtes belle, qui êtes riche, comment cela peut-il se faire ?

— Tout simplement : il arrivera pour moi des lettres à votre adresse, vous les garderez sans les montrer à personne, et je viendrai les prendre chez vous.

— Ce n'est que ça ! mais on pourrait bien encore vous les porter, en s'forçant un brin, et en s'aidant de son bâton ; et puis la p'tite à la Lise viendrait avec moi de crainte d'accident ; ces jeunesses, ça n'demande qu'à s'promener.

— Non, non, reprend Claire précipitamment, je viendrai chercher ces lettres, serrez-les de peur qu'elles ne s'égarent, ne les montrez à qui que ce soit, n'en parlez pas non plus.

La vieille arrête ses yeux éraillés sur les joues rougissantes de Claire.

— J'commençons à comprendre, ma bonne dame, et j'sommes trop heureuse de vous rendre ce petit service ; nous n'dirons *rein, rein en tout;* on n'est pas toujours aussi bête qu'on en a l'air.

Pour donner plus de consistance au zèle de la vieille, et paralyser sa langue, Claire dépose sur la table une somme beaucoup plus forte que d'habitude.

En voyant ce bel or, une flamme s'allume dans l'œil

éteint de la vieille; pourtant elle fait semblant de refuser, sachant bien que Claire insistera.

— Mais ça n'en vaut pas la peine, ma p'tite dame, j'sommes trop heureuse de vous servir pour rien, je ne voulons point que vous nous donniez de l'argent pour ça.

— Ce sera pour payer les ports de lettre, mère Martin, et Claire se dispose à sortir.

— En ce cas, dit la vieille, et ses doigts ridés se ferment sur l'argent. Elle suit d'un œil inquiet la jeune femme qui s'éloigne, puis après avoir regardé si la tête curieuse de quelque voisine ne plonge point dans son taudis, elle se traîne vers son grabat, elle fouille dans sa paillasse, elle en tire un bas troué (c'est le coffre-fort du pauvre), elle le dénoue, y fait glisser *le prix des ports de lettre*, le palpe, l'approche de son oreille, le secoue, et se prend à rire en écoutant le gai tintement de l'argent, tintement qui fait plaisir à tous, au pauvre plus encore qu'au riche, parce qu'il l'entend moins souvent. Allons, ça enfle, dit la vieille, ça enflera encore. Tout d'même c'est avoir de la chance! une fois en sa vie, ce n'est pas de trop. La petite dame a un amourette, ça crève les yeux, elle veut que personne n'en sache rien. Eh bien! après, elle est gentille, quoi! Ah! les riches ne valent pas mieux que nous autres, et c'est de leurs vices, bien plus que de leur charité, que nous vivons, nous autres pauvres gens.

XXIV.

DEUX CŒURS D'HOMMES.

Claire avait repris sa vie d'autrefois ; elle déjeunait, dînait aux mêmes heures, recevait les mêmes visites, échangeait les mêmes paroles, passait ses soirées également solitaires ; les murs de sa maison étaient toujours aussi sombres. Nanon, dans sa cuisine, bougonnait toujours de la même manière. Hilaire, plus absorbé par les affaires et par Anastasie, n'était pas plus aimable ; rien n'était changé à la surface, seulement un rayonnement intérieur illuminait, aux yeux de la jeune femme, les murs de son logis ; son cœur avait du ressort parce qu'il avait de l'activité, et, sans un souvenir brûlant, électrique, souvenir qui, tout en l'inondant d'ivresse, inclinait son front sur sa poitrine, amenait des sourires à ses lèvres, et des larmes dans ses yeux ; souvenir qui

la grandissait et l'humiliait tout ensemble, Claire était heureuse, elle se sentait vivre enfin ! elle s'était sentie mourir si longtemps, elle avait eu si froid, la pauvre femme !... pardonnons-lui, elle pleurait, et sa loyauté gémissait en elle.

Elle avait pour son mari des attentions qui ne lui étaient jamais venues à la pensée ; le dîner était toujours prêt à l'heure, les mets qu'il préférait, il les trouvait sur sa table, et jamais plus un bouton ne manquait à ses chemises. Hilaire remuait en vain son épaisse cervelle pour trouver la cause de ce changement, et il se disait : Il suffit donc de faire une infidélité à une femme pour la rendre aimable. Il aurait été plus logique en retournant la phrase. Selon lui, Anastasie devenait un moyen, raison de plus pour y tenir, et le soir, après le départ de ses clercs, il allait finir la journée dans la chambrette de l'ouvrière, prenant les ruelles les plus sombres, et faisant presque une lieue de circuit pour dépister les curieux.

Claire n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir de cette petite intrigue extra-conjugale. En femme indulgente, et... femme coupable, elle avait fermé les yeux ; l'infidélité de son mari diminuait la sienne de moitié. Mais, par moments, Hilaire avait des retours... certaines velléités de tendresse qui faisaient bouillonner dans les veines de la pauvre femme tout le sang généreux qu'elle avait au cœur, et l'aveu de sa faute effleurait ses lèvres ; il lui semblait qu'après avoir dit à Hilaire : J'aime un

autre que vous, elle allait retrouver sa dignité perdue, elle allait regrandir dans l'estime d'elle-même ; mais elle regardait les gros yeux sanguins de son mari... il le tuerait, pensait-elle, et ses lèvres tremblaient... et elle se taisait...

Le docteur Hildebrand, qui s'était retiré sur le mont Aventin comme tout amoureux évincé, n'eut garde de n'en point descendre, alléché par le cruel plaisir de faire souffrir cette femme qu'il avait dit aimer ; il avait, comme tant d'hommes, de l'esprit, des sens et pas de cœur.

Et un jour qu'il savait Hilaire à la campagne, il fut sonner à la porte du notaire. Claire, renversée dans son fauteuil, souriait à des pensées intérieures, quand le docteur entra chez elle. L'air piquant du dehors rendait plus chaude l'atmosphère de la chambre, et les chrysanthèmes, ces roses d'automne, aux âcres parfums, comme un dernier amour, inclinaient leurs tiges fleuries sous les rideaux des fenêtres.

Claire était vraiment belle à voir, surprise dans tout le laisser-aller d'une songerie solitaire ; surprise dans l'un de ces moments où les pensées les plus intimes du cœur d'une femme prennent l'air dans ses yeux. En contemplant ces beautés qu'une femme ne livre qu'avec son amour, le docteur éprouva dans tout son être un douloureux pincement. Plus de doute, Claire était complète, elle avait versé ses trésors. Dans son œil aux ondes profondes se reflétaient mille sensations nouvelles ;

son sang courait rapide sous l'épiderme, chargé d'un double fluide; il y avait deux vies en elle maintenant.

En voyant entrer le docteur, Claire avait voilé son regard, fait rentrer ses pensées en son cœur; il était trop tard, le docteur avait tout compris.

— Vous ici, Monsieur, dit-elle en se levant par un brusque soubresaut; depuis un an je n'avais reçu votre visite? Elle le regarde en face et sent un fluide hostile lui serrer la poitrine.

— Madame, j'attendais.

— Quoi donc? Et elle pâlit.

— Que j'eusse achevé de me guérir.

— Un an, c'est bien long, reprit-elle avec un semblant de légèreté.

— Il est plus facile de guérir les autres que soi-même, et puis..... je voulais voir, Madame, ce que vous feriez des solitudes de votre cœur... et... j'attendais.

— Eh bien! Monsieur, dit Claire, se redressant et frissonnant, malgré elle, sous le fixe regard du docteur.

La lutte commençait.

— Eh bien! Madame, je ne sais si vous avez toujours repassé, dans votre catéchisme, la leçon qu'en vous mariant vos parents vous avaient apprise; je ne sais si vous êtes toujours cette femme qui disait, il y a un an : Je ne veux pas qu'on m'aime, je ne veux pas aimer, je veux rester honnête femme; je ne sais pas tout cela... Ce que je sais, Madame, c'est qu'un vent tiède a passé sur ces solitudes et les a fait fleurir; ce que je sais,

c'est que vous êtes devenue plus belle, plus complète, c'est que la vie déborde en vous, c'est qu'on respire autour de vous une atmosphère de femme aimée. Je suis guéri, Madame, et mon regard ne me trompe pas.

— Ce que je sais, moi aussi, Monsieur, répond Claire en croisant les bras sur sa poitrine pour y comprimer de sourds bouillonnements, c'est que la vengeance n'est admise que lorsqu'une blessure saigne encore; la vôtre est guérie, dites-vous; se venger alors, ce n'est plus qu'une lâcheté.

— Comment, Madame, vous ne permettez pas à un médecin de faire un peu d'étude psychologique, et de voir ce que dans le mariage une femme fait de son cœur, et de voir vers quelle latitude elle relègue un mari?

— Vous venez, Monsieur, m'insulter chez moi, m'attaquer brutalement, mesquinement, et je n'aurais qu'à tirer ce cordon de sonnette (tenez, il s'agite dans ma main), pour vous faire chasser et vous rendre la risée de tous; je ne le fais pas, je suis plus généreuse que vous; vous le voyez, la partie n'est pas égale, moralement du moins.

Le docteur avait pâli; Claire, malgré son audace, était tremblante.

— Vous me défiez, Madame, prenez garde.

— Je ne fais que vous répondre, Monsieur; c'est une déclaration de guerre que vous êtes venu m'apporter, n'est-ce pas?

La porte s'ouvrit; ils tressaillirent tous deux; Nanon annonça M. Philippe d'Arronde. Le docteur se leva, et, en sortant, lança à Claire un regard gros de menaces.

Notre substitut, troublé par la présence d'un tiers, fait trois saluts à Claire; il se heurte à un meuble, ce qui augmente encore son embarras, tousse et se décide enfin à dire :

— Vous vous portez bien, Madame?

Les hésitations de Philippe avaient laissé à Claire le temps de se remettre, et les timidités du pauvre garçon avaient ramené le sourire à ses lèvres.

— Peut-on être malade par ce splendide soleil? dit-elle gaiement.

— Il semble triste à quelques-uns, Madame.

— Peut-être aux Anglais, qui ont le spleen.

— Les Anglais ont le spleen dans la tête; il en est d'autres qui l'ont dans le cœur.

Et d'alanguir ses yeux en élégie, et de plier son nez ainsi qu'une voile sans brise...

—Vous nous avez quittés bien longtemps, Madame?

— Six semaines, à peine deux saisons de bains.

— Six semaines sont six siècles parfois.

Et son nez s'ébranle au vent de l'émotion ainsi qu'une tour crénelée ayant bravé les six siècles dont il parle.

— Vous êtes triste comme un jour d'hiver.

— Hélas! Madame, peut-il en être autrement, puisque mon cœur reste toujours enseveli sous les neiges

de votre indifférence. J'ai tort de vous dire cela... je le sais... Vous en riez, n'est-ce pas?

— Ne me faites pas cette injure, répond Claire émue malgré elle; on ne rit jamais d'un sentiment vrai.

Elle se tait quelques instants, puis répond :

— Les hommes ont mille distractions de cœur et de tête : les affaires, les voyages, parfois un autre amour.

Philippe tressaille.

—Eh bien! alors, la poésie pour vous, Monsieur.

— Hélas! Madame, quand le trait a dépassé l'épiderme, chaque effort pour l'arracher est une nouvelle torture.

—De grâce, soyez donc plus raisonnable.

Et elle tend la main à Philippe. L'émotion du pauvre amoureux la gagne.

— Merci, Madame.

Et les lèvres affamées du jeune homme pressent la petite main blanche qui s'avance vers lui.

— Vous êtes bonne, Hélas! pourquoi n'êtes-vous plus tendre... du moins pour moi?

Et, s'enhardissant, il continue :

— Voyez-vous, Madame, vous avez dans le regard quelque chose de splendide qui attire et qui repousse; on vous sent heureuse, et l'on voudrait être l'occasion et l'objet de ce bonheur. Oh! oui, on le voudrait. Et l'on se désespère de n'être pour rien dans votre vie, quand on donnerait son âme pour la remplir.

En ce moment Claire ne voyait plus Philippe à tra-

vers ses ridicules ; ils avaient disparu. Car la passion vraie grandit pour un instant les natures vulgaires, communique à leur visage une beauté mystérieuse ; les sens se taisent, l'esprit s'efface, le sentiment envahit tout. .

. . . .

Claire restait silencieuse devant cette profonde émotion ; elle regardait Philippe, et lui envoyait dans ce regard tout ce qu'elle ressentait pour lui de gratitude et d'estime ; elle lui abandonnait sa main et cherchait à ramasser au fond de son cœur quelques tendresses oubliées. Hélas ! c'était bien peu de chose ; n'avait-elle pas déjà tout donné ?

— Je vous ennuie, n'est-ce pas, Madame ?

Claire secoue lentement la tête.

— Non, mais vous m'attristez ; car je sens que vous êtes malheureux par moi ; car je sens que je ne vous donne pas, que je ne puis vous donner tout ce que vous méritez.

— Je voudrais partir, et je reste, reprend Philippe avec accablement ; je voudrais me taire et je parle ; je m'inonde de vous et j'augmente ma souffrance...

Puis il se lève par un brusque soubresaut :

— Adieu, Madame.

Et, s'approchant de Claire, il lui dit doucement :

— Regardez-moi encore comme vous me regardiez tout à l'heure ; donnez-moi votre main pour que je sente une dernière fois votre âme glisser jusqu'à mon cœur.

Et Claire lui abandonne sa main qu'il couvre de baisers et de larmes.

— Un jour peut-être, continue Philippe, qui sait? je serai fort et calme, vous triste, abattue; alors, appelez-moi ; vous me trouverez toujours pour vous consoler.

Et, à un imperceptible mouvement de Claire, qui le fait tressaillir, il répond :

— Comme un ami, un ami seulement; je ne veux être que cela pour vous.

Quand Philippe fut parti, Claire revint s'asseoir dans son fauteuil et se prit à songer, les yeux fixés sur l'âtre où vacillait une flamme mourante. Alors les paroles de Philippe, ces paroles qu'il avait laissées tomber, graves et sans amertume : Un jour peut-être je serai fort et calme, vous triste et abattue, traversèrent sa pensée comme une froide bise.

— C'est impossible, murmurait-elle, pourtant...

Elle avait peur.

XXV

COMMENT L'AMOUR S'EN VA.

Et que faisait Alfred? Il était retourné à Paris; il écrivait à Claire; il lui disait qu'il l'aimait et souffrait loin d'elle. Il éprouvait la sensation d'un homme auquel on crève subitement les yeux après l'avoir inondé de lumière. Cette goutte d'ambroisie, tombant sur ses lèvres en une heure d'enivrement, avait augmenté son délire.

— Encore, encore, murmurait-il.

Claire, il faut l'avouer, était presque heureuse des souffrances de son amant; ces souffrances lui disaient, avec leurs angoisses, qu'elle était aimée. Etre aimée, c'est le rêve, le prestige, la puissance de la femme. Pardonnons-lui de s'en montrer orgueilleuse, orgueilleuse parfois jusqu'à la cruauté.

Recevoir une lettre d'Alfred, lui répondre, c'était là toute sa vie. Pour les lire, ces chères lettres, elle s'enfermait dans sa chambre, renouvelait ses fleurs, se faisait un nid tout coquet ; puis, elle se regardait dans sa glace, et quand elle se voyait l'œil brillant, le teint animé, splendide :

— Que n'est-il là, disait-elle ; il me trouverait belle, il me serrerait sur son cœur, il m'aimerait... plus encore peut-être.

En amour, après le nécessaire, on veut le superflu ; et le superflu, c'est toujours le nécessaire.

Ainsi qu'Alfred l'avait promis à Claire, il s'était mis à travailler sérieusement ; il ne manquait, à l'occasion, ni d'énergie, ni de ressort. Il avait achevé un drame commencé depuis cinq ou six ans ; il avait fait imprimer sur papier vélin des poésies légères qui avaient obtenu un succès de vogue : les Revues lui demandaient des articles, et ses amis s'étonnaient, sans y croire, du changement survenu en lui. Cet amour, à distance l'affamait sans l'alanguir, décuplait son intelligence en l'irritant ; Claire avait le cœur grand, la pensée haute et plus qu'à son niveau. Les femmes, pour la plupart, rapetissent l'homme qu'elles aiment pour le faire entrer dans leur vie tout encombrée de petites choses.

Le monde, qui s'empare de toutes les célébrités, mais qui n'en crée aucune ; le monde, qui n'admet le cours d'une valeur que lorsqu'il l'a cotée dans ses salons,

l'invita, l'attira à ses fêtes ; les hommes lui marquèrent sa place au milieu d'eux, les femmes surtout l'adulèrent, et Alfred se laissa aduler. Mais toutes ces conversations, spirituelles quelquefois, banales le plus souvent, élogieuses toujours, le flattaient sans le satisfaire. Tout cela ne valait pas une seule de ces bonnes causeries qu'il avait eues naguère, de regard à regard, de cœur à cœur. Dans toutes ces femmes qui se pressaient autour de lui et quêtaient son sourire, il trouvait de belles épaules, un teint de neige, de la coquetterie, de l'élégance, parfois un brillant jargon, fausse marque d'esprit qui trompe les non-connaisseurs, et c'était tout.

— Que ma douce Claire est bien mieux que tout cela, disait-il.

Et le soir, quand il rentrait chez lui et qu'il trouvait une lettre de la jeune femme, il la lisait avec transport. Cette simple causerie, toute parfumée du cœur, le rafraîchissait après le fatigant babil qu'il venait d'entendre, comme l'air des champs qu'on respire à pleins poumons en sortant de l'atmosphère méphitique d'un bal ou d'un théâtre.

Et après avoir lu, relu cette lettre aimée, il la glissait sous son oreiller, pour qu'elle chantât toute la nuit à son oreille et à son cœur.

Un soir pourtant, dans une réunion brillante chez une sommité politique, Alfred, ne sachant pourquoi (et on ne le sait jamais), se mit à valser comme aux

premiers jours de sa jeunesse. La femme était grande, mince, souple, distinguée; elle lui rappelait Claire, sa douce Claire, qui était si loin, et songeait à lui sans doute, assise, au coin de son feu, rêvant de son baiser, en subissant les nauséabondes dissertations d'un mari sur la politique de son journal et les variations de son baromètre. Peu à peu, dans le tournoiement de la valse, dans le scintillement des lumières, des femmes, des fleurs, dans la tiédeur de deux haleines qui se confondent, il se prit à croire que c'était Claire qu'il tenait dans ses bras, que c'était sa taille cambrée qu'il serrait, et serrait cette taille un peu plus qu'il n'aurait fait sans l'hallucination.

La jeune femme le laissait faire, entraînée, elle aussi, par le cercle vertigineux.

Une fleurette se détache de la coiffure de l'inconnue et roule sur son épaule; Alfred, attiré par l'œil bleu de cette fleur qui le provoque follement, la cueille sur l'épaule frissonnante, puis la serre dans la poche de son gilet. La jeune femme rougit et lui dit avec un coquet embarras :

— Me la rapporterez-vous ?

— Je préférerais, Madame, avoir le bonheur d'en aller solliciter une autre.

— Vous aimez les collections, à ce que je vois.

— Celle-ci toujours.

— Ce goût, dit-on, mène souvent loin.

— Aux genoux d'une femme peut-être ; eh bien ! Madame !

— C'est route longue pour quelques-uns.

— N'a-t-on pas les chemins de traverse? ceux-là seulement font rêver.

— Route de paresseux et de poëte, dit-elle en s'éventant avec coquetterie.

— Mais ce n'est pas la route de tout le monde, reprend Alfred.

Ils marivaudèrent à l'envi l'un de l'autre, et ne songèrent plus à valser.

Madame B*** avait assisté plusieurs fois à la représentation de la pièce d'Alfred, et, l'une des premières, elle avait lu son recueil de poésies, ce qui flatte immensément un auteur. Madame B*** parlait bien, jugeait bien et mettait beaucoup de coquetterie au service de son esprit. C'était la première fois qu'Alfred éprouvait du plaisir à causer avec une autre femme qu'avec Claire.

. . . .

Et, quand finit la soirée, il avait promis à madame B*** d'être assidu à ses lundis.

— Je me suis amusé aujourd'hui, se dit-il en rentrant chez lui; madame B*** est une délicieuse femme avec laquelle on a du plaisir à causer.

Puis, en se couchant, comme il le faisait sans y manquer jamais, il murmura :

— Bonsoir, Claire. Pauvre petite Claire! quand te reverrai-je? Vrai, madame B*** te rappelle; ce n'est

pas toi, mais c'est toujours quelque chose de toi. Bonsoir, ma chérie!

Et il s'endormit ou chercha à s'endormir. Sa dernière pensée fut-elle bien pour Claire?... Il le crut, et nous avons la charité de le croire comme lui.

XXVI

QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE.

Dans un petit salon octogone et hermétiquement clos, deux personnes, un homme et une femme, causaient en tisonnant ; une tapisserie commencée était roulée sur un guéridon, à côté se trouvait une corbeille pleine de laines de différentes couleurs, un tricot même, délassement des vieilles femmes quand elles ne médisent pas ; pendant l'occupation machinale des doigts, elles ont tout le temps de penser à leur jeunesse enfuie, à leurs amants vieillis, à leurs amours... au souvenir toujours printanier dans leur cœur.

Les meubles de ce petit salon, d'une élégance un peu vieillotte, quoiqu'ils eussent l'air de n'en pas convenir, décelaient que la femme qui l'occupait se cram-

ponnait de toutes ses forces à sa fuyante jeunesse, et dissimulait ses rides sous la poudre de riz, voire même sous un peu de rouge. Des fenêtres, on apercevait les tours ébréchées du vieux château où l'âpre bise des premiers jours de mars agitait tristement les brins jaunis de quelque herbe sèche, tandis qu'à côté, une primevère se hasardait à ouvrir un œil curieux pour voir s'il était temps de fleurir, d'appeler l'oiseau sur la branche et l'enfant dans les prés.

Et les deux personnes causent et discutent vivement; la femme, tantôt s'enfonce, tantôt s'avance au bord de son fauteuil; l'homme, armé de pincettes, martyrise le feu par un mouvement tout machinal : c'est madame Dumaine, c'est le docteur Hildebrand.

— Docteur, dit madame Dumaine, en rejetant sur ses épaules les brides *roses* de son bonnet (car les femmes reprennent le rose aux jours de leur automne, elles savent pourtant que la jeunesse, hélas ! n'est pas une fleur remontante) ; il ne faut point, aujourd'hui, parler pour rien dire, le cas est grave et le temps presse : Madame Hilaire a un amant.

— Fait connu de toute la ville, reprend le docteur, en riant du bout des lèvres.

— Jeune ?

— La petite dédaigne les hommes faits, ce qui n'est pas une preuve de goût.

— Eh ! cher docteur, sur ce chapitre-là, les hommes sont bien fautifs aussi ; passons.

— La catastrophe a eu lieu au bord de la mer.

— D'autres diraient : La floraison ; pour nous, c'est la catastrophe.

— Pauvre monsieur Hilaire ! s'écrie madame Dumaine.

Le docteur sourit et répond :

— Pauvre monsieur Dumaine !...

— Ah çà ! docteur, ce n'est pas vous, j'imagine, qui avez ordonné les bains de mer ? Si vous l'aviez accompagnée, passe encore.

— Nous sortons de la question.

— Je comprends, les digressions vous plaisent médiocrement.

— Revenons à madame Hilaire, reprend le docteur, avec un geste d'impatience.

Madame Dumaine continue : — Elle écrit à son amant deux fois la semaine, le lundi et le samedi.

— Connu, belle dame ; et tournant dans sa cravate son cou gros de révélations : A mon tour, maintenant, et il se redresse avec importance : Vous ignorez comment s'appelle le jeune homme en question ?

— Docteur, vous sauriez ?

— Mais oui.

— Dites-moi vite.

— Ah ! ça vous intéresse ?

— Certainement.

— Eh bien ! il s'appelle Alfred Lange.

— En êtes-vous sûr ?

— Autant qu'on peut être sûr de ses propres yeux.

— Ce docteur est vraiment étonnant ; il sait tout.

— Mais je n'en suis pas à mes débuts, j'imagine.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Par la directrice de la poste.

— Quoi ! madame Dulac serait avec nous ?

— Quelle est la femme, dites-moi, qui n'entre pas dans une ligue formée contre une autre femme ! Mais c'est la ligue du bien public.

— Et moi qui me suis brouillée avec elle !

— Raccommodez-vous vite.

— J'en saisirai la première occasion. Vous disiez donc ?

— Madame Dulac était souffrante, et m'avait fait appeler. J'arrive. Elle triait ses lettres, et faisait les paquets pour le courrier ; elle me demande un instant, parce que l'heure la pressait. J'attends et je regarde. Parmi toutes ces lettres, d'un pli vulgaire, d'une écriture commune, j'en remarque une d'un blanc rosé, d'une cire élégante, lettre de femme. Je reconnais l'écriture de madame Hilaire ; j'examine l'adresse, et je lis : Monsieur Alfred Lange, 61, rue de Provence. C'est l'amoureux, plus de doute, et madame Dulac me dit qu'elle avait toujours une ou deux lettres par semaine à la même adresse et de la même écriture.

— Est-elle heureuse, cette madame Dulac, de peser dans ses doigts ces petites lettres grosses de mystère et de scandale ! Oh ! si j'étais à sa place !

— Vous feriez une sottise.

— Ah ! docteur, pour qui me prenez-vous ! mais. . enfin... il est tout simple... de désirer... de désirer seulement de saisir quelques mots. .

— Voilà bien la futile curiosité des femmes ! elles remuent le monde pour découvrir un atome ; en sauriez-vous plus long, dites-moi ? Toutes les lettres d'amour se ressemblent : Mon ange ! mon âme ! ma vie ! je languis loin de toi, puis... des lignes de points d'exclamation, tout l'esprit des amoureux se réfugie dans le point exclamatif ; l'essentiel, c'est de le bien placer. . .

— Quel est donc ce monsieur Lange? reprend madame Dumaine ; que fait-il ? quelle position a-t-il dans le monde ?

— Vous ne savez rien, ma chère dame, je suis obligé de tout vous dire. Ah ! les femmes ont beau comploter, si un homme n'est pas avec elles, rien ne marche.

— Docteur, vous n'êtes guère galant.

Et prenant son sourire à conquête, le docteur continue :

— Vous ne me laissez pas achever : j'allais dire que les femmes ne sont bonnes qu'à plaire, qu'à être adorées, qu'à nous tromper un peu, beaucoup, comme la marguerite.

— Toujours une méchanceté au bout de vos louanges.

Madame Dumaine minaude et sourit, sourire de la Saint-Martin, essayant de faire épanouir quelques fleurs encore.

— Eh bien ! docteur, savez-vous ce que fait ce monsieur Lange?

— Lange, dit-il en cherchant, ou feignant de chercher, j'ai vu ce nom-là sur la quatrième page de mon journal.

— Bon, serait-ce un inventeur de pilules dépuratives, d'eau mirifique pour faire pousser les cheveux ?

— A peu près ; c'est toujours un charlatan, un poëte, un littérateur, bref, un pas grand'chose, et l'éditeur battait la grosse caisse pour faire écouler sa marchandise.

— Ah ! docteur, et madame Dumaine prend un air penché, les poëtes ont bien de l'influence sur nous autres femmes! Si j'avais connu Lamartine, Byron, lors de mes vingt ans...

— Peste ! il vous fallait l'ombrage d'un cèdre du Liban, rien que cela... Byron, Lamartine, Musset même, peuvent-ils être comparés à notre poétillon?

— Vous avez raison, c'est une sottise, un scandale.

— Entre nous, monsieur Hilaire n'est guère amusant.

— Amusant ou non, c'est son mari, reprend madame Dumaine avec son air prude.

— Vous défendez les maris, Madame; tiens, je ne l'eusse pas cru. Mais revenons à madame Hilaire ; si on écrit, nécessairement on répond.

— C'est évident.

— Vous comprenez que les lettres n'arrivent pas par

la grande porte au secrétaire de la dame; ce serait d'une imprudence inouïe.

— Nous savons cela mieux que vous, docteur.

— Je sais, Madame (et il s'incline), que vous connaissez tous les chemins de traverse de l'amour ou plutôt de la galanterie.

— Passons, dit-elle sèchement.

— Volontiers, car il serait facile de s'attarder aux souvenirs rétrospectifs. Madame Hilaire a donc déterré une vieille femme, ne sachant ni lire, ni écrire et qui sert de manteau à la correspondance amoureuse?

— Quoiqu'on soit obligé de tout me dire, j'ai su cette particularité avant vous, docteur.

— En vérité!

— La vieille femme en question, qui noue l'intrigue comme dans les pièces espagnoles, c'est la mère Martin! Mais, mon pauvre docteur, c'est un fait connu de toute la ville.

— Hormis du mari, pourtant. Ces malheureux maris sont toujours les derniers à apprendre les bonnes nouvelles.

Madame Dumaine continue:

— J'ai vu la petite mettre sa première lettre à la poste; elle était embarrassée, craintive; que n'étiez-vous là! Je l'ai vue ensuite se diriger vers le taudis de la vieille, et j'ai deviné les arrangements pris. Demandez-le aux dames Lecisé.

— C'est bien, très-bien, Madame. Oh! vous êtes une

femme fort intelligente, et nous nous entendons à merveille. Donnez-moi votre main.

— Vous avez, Madame, une main mignonne; elle a dû caresser à vingt ans, et puis... les ongles longs; ongles de femmes; ils doivent égratigner, maintenant.

— Et vous, docteur, la dent aiguë, et tout le fiel d'un amour rebuté; nous nous valons.

Le docteur fait un mouvement de dépit qu'il réprime soudain.

— Ne nous fâchons pas; l'entente cordiale nous est nécessaire, et travaillons ensemble sous la raison sociale Dumaine et Hildebrand.

— Soit.

— Maintenant, résumons : Madame Hilaire a un amant; elle lui écrit, elle en reçoit des lettres; nous connaissons le nom, l'adresse, la profession du jeune homme; notre curiosité est satisfaite. Mais cela nous suffit-il?

— Vraiment non; il s'agit de perdre cette femme.

— Vous avez bien dit cela, Madame; c'est aussi énergique que le : *Qu'il mourût* du vieil Horace. Maintenant qu'allons-nous faire?

Si vous ou moi écrivions au mari une lettre anonyme.

— La lettre anonyme (et il secoue la tête), moyen usé, mode empire, on n'en veut plus; fusée qui fait du bruit, ne brûle personne, redouble la cécité du mari.

et donne un nouvel éclat à la vertu de la femme. Cherchons autre chose.

— Il est pourtant essentiel qu'on avertisse M. Hilaire ; l'infortuné ne se doute de rien !

— Tant de maris se bouchent les yeux et les oreilles pour ne rien voir, pour ne rien entendre et côtoient le précipice aussi tranquillement que s'ils traversaient une grande route. Vous le savez, n'est-ce pas, Madame ?

Et de sourire en la regardant.

Une rapide rougeur colore le front de madame Dumaine.

— Voyons, continue le docteur, que je vous vienne en aide. Le piquant serait de faire remettre à la femme, par le mari, la lettre de l'amant.

— Parfait ! délicieux !

Et madame Dumaine frappe ses deux mains l'une contre l'autre.

— Mais pour en venir là ?

— Rien n'est impossible aux femmes ; à vous, moins qu'à tout autre, Madame ?

Le docteur pince les lèvres ; madame Dumaine sourit mollement en faisant ondoyer les rubans roses de son bonnet.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr... Voici ce qui reste à faire : la mère Martin, quoique assistée par le bureau de bienfaisance, a, comme beaucoup de gens de son espèce, des pièces de cent sous éparpillées dans un cotillon déchiré, dans le

talon d'un bas, dans les profondeurs de sa paillasse. La vieille n'ira pas loin ; elle a des cousines, pauvres ouvrières, auxquelles ce petit pécule ferait grand bien. Alors... vous m'écoutez ?

— De mes deux oreilles.

— Vous êtes dame de charité ?

— Précisément, mon mois commence lundi.

— Rien de mieux. Allez voir la vieille; captez sa confiance, donnez à vos paroles un dévot parfum ; effrayez-la ; parlez-lui de la mort, de l'enfer; c'est toujours par le diable qu'on arrive à tout.

— Et puis... interrompt madame Dumaine.

— Quand vous l'aurez bien effrayée, vous lui direz qu'il n'y a pas de meilleure monnaie de rachat pour ses vieux péchés, que de faire son testament en faveur de ses cousines; elle vous objectera qu'elle n'a rien ; vous n'insisterez pas, et laisserez cette idée mûrir dans sa cervelle ; j'irai la voir quelques jours après ; elle me consultera à ce sujet ; nous sommes très-bien ensemble. Je lui dirai qu'elle a une pensée sublime. Elle voudra sans doute me dicter ses volontés ; je lui prouverai que je n'ai aucune qualité pour les recevoir ; qu'il faut s'adresser au notaire. Comme le testament sera fait gratis, elle goûtera facilement mes raisons; elle est infirme, M. Hilaire viendra, et nous tâcherons de faire coïncider sa visite avec l'arrivée d'une lettre, que la vieille lui remettra. Alors... explosion générale.

Madame Dumaine écoutait palpitante.

— Mais, dit-elle, si la mère Martin allait éprouver un scrupule? d'autant plus que nous allons irriter sa fibre dévote.

— Raison de plus pour qu'elle seconde nos projets. Prêter la main à une pareille intrigue! Mais c'est matière à damnation immédiate, faites-lui bien comprendre cela surtout. Et puis, vous le savez, « il est avec le ciel des accommodements. »

— Ce plan est trop beau, docteur; il échouera.

Et elle secoue la tête.

— Le succès favorise toujours ceux qui osent.

— Eh bien! quand commencerons-nous?

— Mais dès lundi, Madame.

— Une objection, docteur : si M. Hilaire ne peut venir au jour convenu, si la vieille, quoi que vous en disiez, hésite à remettre cette lettre? La petite la soutient depuis longtemps; elle a bien certainement redoublé ses générosités.

— Croyez-vous bonnement que le pauvre soit reconnaissant envers le riche qui l'assiste? Erreur. Soyez plus généreuse que madame Hilaire, et la vieille fera ce que vous voudrez.

— Docteur, vous êtes un homme adorable.

— N'est-ce pas? Et je vaux bien ces imbéciles de petits jeunes gens dont les femmes raffolent, je ne sais pourquoi.

— Vous êtes parfait pour les complots... Mais pour

l'amour, c'est autre chose. Eh! eh! la jeunesse, c'est la jeunesse.

— Ne divaguons pas, et ne perdons pas notre projet de vue; je crains toujours les interminables digressions des femmes.

— Soyez sans craintes; j'ai des ongles, vous, des dents, nous nous complétons, par l'esprit du moins.

Et ils se séparèrent en se serrant la main, et en prenant jour pour un nouveau conciliabule.

XXVII

CATACLYSME.

Depuis quelques jours, une indisposition, assez légère d'ailleurs, retient Claire à la chambre; les pieds sur les chenets, le coude appuyé sur l'un des bras de son fauteuil, elle regarde sans voir la flamme qui vacille; un rayon de soleil, se jouant entre deux giboulées, colore sa joue pâle; elle s'ennuie, quelque chose de lourd s'appuie sur sa poitrine, son cœur souffre plus que son corps, et une tristesse vague l'enveloppe comme d'un froid réseau.

Pendant ce temps, Hilaire, assis devant une table boiteuse, est en grande conférence avec la mère Martin; elle lui dicte son testament... et la plume du notaire souvent rature.

— Nous disons donc que vous donnez votre paillasse à la Nicette?

— Oui, mon cher Monsieur.

— Il me semble qu'elle est moins bien partagée que les deux autres.

— Ah dame! le nigaud devient queuquefois le gros lot.

— Compris. J'écris, mère Martin : « Je lègue ma paillasse à la Nicette.

— La paillasse avec la paille.

— Cela va sans dire.

— Et tout ce qui sera dedans au moment de mon décès.

— C'est autre chose.

— Écrivez de façon que cela soit bein clair, et qui n'y ait point de malentendu.

— Vous ne voulez pas spécifier, pour être plus claire encore?

— Ah! vraiment non! ça n'aurait qu'à attirer chez moi queuque mauvais garnement, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose à prendre.

— Vous ne voyez plus rien à mettre?

— Mais j'crés qu'j'avons tout dit : Ah! mon cher Monsieur, c'est bein triste tout d'même d'en venir là! ça vous annonce la fin d'la fin.

— Cela ne fait pas mourir, mère Martin. Je connais l'une de mes clientes qui collectionne des testaments comme d'autres, de vieilles faïences; eh bien! elle est ingambe et pleine de vie.

— Pas comme moi, mon cher Monsieur, pas comme moi, car mes pauvres jambes ne peuvent plus me porter, sans cela j'serions allée chez vous, et n'vous aurions point donné la peine de v'nir ici.

— Ne vous préoccupez pas de cela, ma bonne femme.

— Tenez, continue la vieille, dont les rides semblent se creuser encore, dont l'œil terne s'injecte des mauvais instincts remués dans le cloaque de sa conscience, si vous vouliez être assez bon pour remettre c'te lettre-là à vote dame, puisqu'alle est malade et qu'alle ne peut v'nir la chercher ; voilà deux jours que c'brimborion de papier est ici ; il n'aurait qu'à s'perdre dans mon taudis. Et la vieille tire de son fichu une lettre d'Alfred.

— Mais cette lettre, dit Hilaire, dont le visage s'empourpre aussitôt, est à votre adresse?

— Ça ne fait rien, c'est tout d'même pour vote dame, elle le sait bien, puisque c'est elle qui fait mettre mon nom dessus.

— En recevez-vous souvent de semblables? dit-il d'une voix étranglée.

— Deux par semaine à peu près; depuis queuque temps c'nest plus qu'une, ça fait tout d'même bein gagner l'gouvernement, qui n'en a que faire : l'eau va toujours à la rivière, comme on dit.

— On n'est jamais venu la voir chez vous?... Et les paroles ont peine à sortir de sa gorge.

— Ah! bein oui ; est-ce que j'aurions voulu nous prêter à c'manége? dit-elle en feignant une indignation

hypocrite; il n'est arrivé ici que des lettres, des lettres timbrées de Paris, et pas un homme n'a mis le nez chez moi ; ne la grondez pas tout d'même, vote femme, car c'est une bonne petite dame, à laquelle j'serions fâchée qu'il arrivât malheur. Vous voilà tout en colère pour un chiffon de papier.

Devant la vieille, Hilaire n'ose lire cette lettre ; il la serre sous son paletot, elle le brûle, elle lui laboure la poitrine de mille poignards ; sa vue se trouble, il chancelle, se rassied, prend un verre d'eau, et s'enfuit vacillant. Des fenêtres de madame Lecisé, quatre regards curieux, perçants, inquisiteurs, suivaient Hilaire montant la rue.

— Le notaire sort, le testament est écrit, dit madame Dumaine.

— Il est rouge, il est pâle, il a la lettre, reprend M. Hildebrand.

— La mine a éclaté. Bravo ! docteur.

— C'était immanquable.

— La vieille a bien joué son rôle.

— Parbleu !

— Que va-t-il se passer, drame ou comédie ?

— Peut-être ni l'un ni l'autre.

— Allons donc !

— Fumée.

— Comédie, alors, intitulée : *Beaucoup de bruit pour rien.*

— C'est souvent ce qui arrive ; les femmes ont tant

d'adresse pour endormir les colères conjugales, vous le savez mieux que tout autre, et M. Hildebrand s'incline. Madame Dumaine, tout absorbée par l'événement de la rue, ne prend garde à ce nouveau coup de boutoir, et s'écrie :

— Que va-t-il advenir ?

— Nous le saurons demain.

— Ah ! docteur, j'attends demain avec autant d'impatience qu'un premier rendez-vous d'amour.

— Je comprends, une passion succède à l'autre.

Mademoiselle Lecisé vient interrompre la causerie qui remuait des cendres chaudes.

Mais Hilaire est rentré chez lui ; pour la première fois, peut-être, il a oublié de passer par l'étude, il s'enferme dans sa chambre, et ouvre enfin cette lettre qui le brûle, cette lettre dont les caractères flamboient, cette lettre le *Mané, Thécel, Pharès* conjugal ! il lit et reste quelques secondes immobile, foudroyé. Ses yeux s'injectent, la congestion cérébrale devient imminente, il rétablit la circulation en se plongeant la tête dans une cuvette d'eau froide, et en marchant à grands pas. Comme il arrive toujours dans les grandes commotions, les mouvements désordonnés de son être se tranquillisent instantanément. Il se croit calme, maître de lui, et se dirige vers la chambre de sa femme, il entre. A sa figure bouleversée, à la contraction de ses muscles, au gonflement de ses veines, Claire devine tout ; elle pâlit, s'affaisse, et ses doigts crispés serrent machinalement les bras de son fauteuil. Ce moment de faiblesse passe

vite, tout l'amour qu'elle a pour Alfred jaillit de son cœur, l'inonde et la ranime ; elle se redresse et regarde son mari en face.

— Vous reconnaissez cette écriture ?

Et il lui présente la lettre de son amant.

— Oui, répond Claire, d'une voix basse, mais ferme.

Hilaire voulait être calme, digne, mais toutes les violences de sa sanguine nature, immobilisées quelques instants, font explosion.

— Elle avoue, elle avoue, la misérable ! Je ne sais pas ce qui m'arrête, j'ai envie de te tuer, de te broyer, de laver tes infamies dans ton sang.

— Tuez-moi, vous êtes dans votre droit de mari, selon le monde.

Hilaire n'est plus maître de lui : il s'avance vers sa femme, il la prend par les épaules, la secoue, l'attire, la repousse, meurtrit ses mains, ses bras et la jette sur un fauteuil échevelée, haletante.

Lorsque Claire revient à elle, elle se lève, croise ses bras sur sa poitrine, et dit froidement à Hilaire :

— Je vous pardonne vos brutalités, elles ont leur raison d'être, aujourd'hui.

— Te tairas-tu ? rugit-il.

— Ma faute, elle est grande, c'est de ne pas vous avoir révélé plus tôt que j'aimais..... c'est de vous avoir trompé, non par mes paroles, mais par mon silence ; maintes fois j'ai voulu vous prévenir, puis je n'ai pas osé. Nous sommes venus l'un à l'autre, sans nous sa-

voir, sans nous aimer; le mariage a été une épine pour tous deux: dans vos sens à vous, dans mon cœur à moi.

— Va-t'en, va-t'en.

— Eh bien! oui, dit Claire, en s'éloignant d'un bon fiévreux, en prenant une résolution soudaine: oui, je vais partir. Elle sort aussitôt, et Hilaire arpente la chambre à grands pas, froissant la fatale lettre et la déchirant en mille morceaux. Il veut courir après sa femme, il s'arrête, il ne sait ce qu'il doit faire.

Pendant ce temps, Claire jette à la hâte, dans une caisse de voyage, quelques effets, ses bijoux, une petite bourse pleine d'or, ses épargnes de jeune fille, et à la faveur de la nuit qui commence, elle se dirige vers le bureau des messageries; la diligence est prête à partir, les malles qu'on finit de charger ébranlent le véhicule, le postillon fait claquer son fouet, les chevaux hennissent en agitant leurs grelots, ils partent au galop. Enveloppée dans un manteau de voyage, son voile baissé sur son visage pâli, blottie dans un coin du coupé, Claire s'élance dans le grand chemin du hasard, chemin large d'abord, bordé d'églantiers, d'aubépines, de maintes fleurs aux sauvages et excitants parfums... mais, hélas! chemin qui devient aride, encombré, à mesure qu'on s'éloigne du sentier battu.

Le départ de Claire est à peine remarqué au milieu du bouleversement du logis. Nanon fait chauffer un bain de pieds pour Hilaire, elle bassine son lit, elle pré-

pare une tasse de tisane, l'étude est dans un complet désarroi; le maître-clerc, lui-même, quitte son bureau et discourt du grand événement; un bourdonnement semblable à celui des marées d'équinoxe envahit la ville, tout le monde est aux portes, tout le monde s'interroge, on plaint Hilaire; on n'a pas de paroles assez énergiques pour honnir cette pauvre Claire. Elle est partie! quelle honte! quel scandale! Avoir un amant, passe encore, mais faire une fugue pareille! C'est un divorce. Jugera-t-on à huis-clos? Oui, non, peut-être; et pour fêter cet événement, qui rompt la monotonie habituelle, peu s'en faut qu'on n'illumine.

Et la diligence roule, roule, et Claire n'entend plus ces bruits mauvais; ces rires malveillants qui l'ont tant fait souffrir! elle ne pense guère à tout cela. A mesure qu'elle approche de Paris, l'air arrive plus léger à ses poumons, son cœur bondit vers l'amour, vers les joies du revoir, et pourtant cette pensée: Que va-t-il dire? traverse son bonheur comme un froid brouillard; mais l'amour est là, et tout se perd dans son rayonnement.

Quatre heures sonnent quand la diligence s'arrête rue du Bouloy. Un instant, Claire a la pensée de se rendre immédiatement chez Alfred; elle ne craint pas de lui être importune, de déranger quelque piquant épisode de sa vie de garçon; elle a la foi, elle le fait sentir avec son cœur de femme, il lui semble qu'il l'aime trop pour lire un méchant feuilleton

après avoir commencé un si doux poëme avec elle. Elle craint seulement quelque visite *d'ami*; elle a besoin de solitude, de recueillement pour ce premier doux revoir. Elle se fait donc conduire à l'hôtel le plus proche, et sitôt arrivée, elle écrit à Alfred un billet laconique, puis l'envoie par un commissionnaire.

En attendant le retour de cet homme, elle se promène à grands pas dans cette chambre banale et froide, où ont passé plusieurs générations de voyageurs, sans y laisser le moindre souvenir; son cœur bat plus vite que le balancier de la pendule; le commissionnaire revient au bout d'une heure.

— Eh bien? dit Claire.

— Je n'ai pas trouvé le Monsieur, il venait de sortir; j'ai remis votre lettre à son concierge?

— Vous a-t-on dit s'il rentrerait bientôt?

— Le concierge n'en sait rien, Madame.

Claire paie cet homme, le renvoie, et s'affaisse dans un fauteuil. Il n'a donc pas pressenti que je suis ici, que je j'attends! oh! je l'aurais bien deviné, moi. Mais je suis folle, vraiment folle, comment peut-il savoir tout ce qui s'est passé...

Peu à peu l'espérance lui remonte au cœur : elle fait allumer un grand feu, plusieurs bougies scintillent sur la cheminée; elle pare, autant qu'il lui est possible, cette insipide chambre d'hôtel. Il va venir, se dit-elle, bientôt il me serrera dans ses bras, et toutes mes souffrances, et toutes mes tortures seront oubliées; un

baiser de lui ne vaut-il pas dix jours d'angoisses?

Elle se regarde dans la glace, se trouve pâle, fatiguée; elle s'en attriste; puis elle se sourit, comme si elle souriait à Alfred, et sa pâleur s'efface dans le rayonnement du sourire.

Mais l'heure fuit, et Alfred ne vient pas... Dans la rue tous les bruits s'affaiblissent; à chaque voiture qui s'arrête, Claire bondit vers la fenêtre, elle croit que c'est *lui*. Malgré le feu de l'âtre elle a froid; minuit sonne, minuit passe, on est rentré du spectacle, Alfred n'est pas venu encore. Deux heures tintent lugubres à l'église voisine. Epuisée de fatigue et perdant tout espoir, elle se jette sur son lit sans se déshabiller.

XXVIII

L'HOMME DU LENDEMAIN.

Et ce soir-là, dans un boudoir du faubourg Saint-Honoré, aux moelleux tapis, aux discrètes portières, aux lumières adoucies par de coquets abat-jour, assis l'un près de l'autre, un homme et une femme causent un peu, se sourient beaucoup, se regardent toujours ; ils sont jeunes tous deux, beaux tous deux, heureux tous deux, sans doute, et le jeune homme caresse voluptueusement la main mignonne que la jeune femme lui abandonne avec un adorable laisser-aller ; c'est Alfred, c'est Mme de B.

— Cher, dit-elle, en secouant sa jolie tête aux luxuriants bandeaux, en fronçant tant soit peu ses bruns sourcils, combien avez-vous aimé de femmes brunes, blondes, que sais-je ?... Hélas ! je ne viens qu'après elles,

je n'ai, moi, que les regains ne votre cœur, que les glanes d'amour qu'elles m'ont laissées.

— Si vous glanez, chère gourmande, dans le champ de Booz, vous n'avez pas à vous plaindre. Et il baise, avec un redoublement d'ivresse, la petite main abandonnée dans les siennes... Tiens, elles t'ont laissé tout cela.

— Vous avez beau dire, il y a des instants où je vous surprends distrait, rêveur, où je sens qu'une autre image que la mienne se réflète au fond de votre pensée.

— Qu'importe que j'aie aimé dans le passé, si je suis tout à toi dans le présent? L'amour est une source vive, plus on y puise, plus elle est abondante.

— Eh! eh! c'est un peu paradoxal. Agenouillez-vous là, Monsieur, dit-elle avec un geste plein de coquetterie en l'attirant vers elle, et faites-moi votre confession.

— Faut-il confesser que je t'aime?

— Ce soir?... Passons.

— Je n'ai pas d'autre crime, et, pour ma pénitence je baiserai, n'est-ce pas, ce mignon pied d'Andalouse qui me provoque follement?

— Il faut fuir la tentation.

— Elle est trop charmante; et il se baisse vers le petit pied qu'on ne recule nullement.

— Mais on ne vous a pas permis.

— Je vole alors pour grossir la liste de mes crimes, puis mériter une seconde pénitence.

— Alfred, parlons sérieusement.

— Est-ce possible, quand tes lèvres sourient ?

— Non, je ne ris pas ce soir; je me sens triste.

— Comment, chère belle, tu vas tourner à l'élégie ! Tu sais, l'élégie n'est plus de mode, et toi, jamais tu ne m'as semblé aussi charmante...

— Que cette femme de province à laquelle je ressemble, dis-tu ? une provinciale ! et elle fait une petite moue des plus agaçantes.

A ce souvenir, le visage d'Alfred prit une expression gênée, sérieuse.

— Marie, ne me parle pas d'elle.

— Tu l'aimes encore.

— Tu es trop belle pour qu'auprès de toi j'aime une autre femme, je songe à une autre femme.

— Tenez, Alfred, vous avez beau dire, vous changez de visage.

— Tu crois... Un reflet de la lampe, voilà tout. Tu as des bras ravissants, des épaules fines, spirituelles, que j'aimai, que j'adorai, dès le premier soir où nous valsâmes ensemble.

— Te souvient-il de la fleur qui avait roulé de ma coiffure ?

— Et que je cueillis sur ces belles épaules qui m'éblouissaient.

— C'était de l'audace.

— C'était de l'amour. Cette fleur, je l'ai toujours.

— Tu me la rapporteras demain, et je t'en donnerai

une seconde pour grossir ton herbier sentimental, si elles pouvaient te servir d'amulettes contre les tentations... qui ne viennent pas de moi.

— Tiens, tu es adorable, et il couvre de baisers le cou charmant qui ondoie avec coquetterie.

— Autant que votre dame de province?

— De grâce, ne me parle plus d'elle.

— Vous voyez... vous l'aimez plus que moi?

— Chasse donc ce fantôme... Je l'ai aimée... mais il y a longtemps... et puis le cœur a diverses aptitudes; il comprend le beau, il reçoit l'amour par toutes ses facultés; la nature, vois-tu, est également belle dans le plumage de l'oiseau, l'incarnat de la fleur, la bigarrure du tigre, les grandes lignes du désert et le regard d'une femme, d'une femme comme toi; de tout cela, hormis ton regard, on ne sait ce qu'on préfère; on aime mieux ce que l'on voit.

— O poésie!... et madame B. se prend à sourire en haussant les épaules.

— Tu crois?

— Qu'est-ce alors?

— Mais la poésie, c'est encore de l'amour, ce n'est que de l'amour.

— Tiens, cette phrase ferait bien, écrite. Je suis sûre qu'il me débite là quelques bribes de son livre; ce que c'est que d'aimer un littérateur! on n'a jamais que la seconde épreuve.

— Corrigée et augmentée, c'est toujours la meilleure; tu as trop d'esprit, sais-tu ?

— Vous vous en plaignez? Que d'hommes voudraient en dire autant de leur maîtresse! Voyons, Monsieur, travaillez-vous?

— Un peu, et je t'aime beaucoup.

— Tu as raison, cela vaut mieux que de faire des livres; pourtant, il faudrait travailler... le matin.

— Mais, le matin, je songe à venir t'embrasser le soir.

Et tous deux se prirent à rire.

Ils parfilèrent ainsi jusqu'à minuit beaucoup de coquetterie avec un peu d'amour; puis ils se séparèrent une heure avant le retour de M. de B., qui était allé aux Italiens, de là en soirée, et laissait sa femme le plus benoîtement du monde sans lui demander le moindre compte de ses actions. Ménage parisien, s'il en fut.

En rentrant chez lui, Alfred trouva la lettre de Claire. Cette lettre le surprit, le troubla, l'intrigua même; elle était laconique, à phrases heurtées; elle ne contenait aucune explication; elle lui donnait son adresse, et lui demandait à le voir, à le voir le plus tôt possible. Pourquoi ce voyage? Pourquoi ce trouble? un cataclysme avait donc eu lieu? Diable! qu'allait-il faire de cette femme qui venait sans doute se réfugier dans sa vie? Voilà ce que c'est que de s'éprendre d'une femme mariée, qui met dans cet amour toute sa vie, tout son cœur, cela finit toujours mal. L'arrivée subite de Claire était pour Alfred un embarras plutôt qu'un bonheur.

Tous les hommes, même les meilleurs, cherchent dans l'amour une distraction pour leur esprit, une satisfaction pour leurs sens; quelques-uns, à l'occasion, déplacent leur cœur, mais jamais ils ne déplacent leur vie, leurs habitudes. L'amour, pour eux, c'est un accessoire dont ils ne peuvent se passer, comme de fumer après leur repas... mais... point n'en vivent, et les Desgrieux sont devenus un mythe.

Qu'allait-il faire de Claire doublée de Mme B...? Il aimait toujours Claire, sans doute, mais Marie était si spirituelle, si provoquante, il ne voulait pas non plus renoncer à elle. Il s'était jeté dans cette liaison par caprice, par amour-propre, et il s'était pris peu à peu, plus qu'il ne voulait, plus qu'il ne le croyait même, au délicat réseau des coquetteries féminines, et à mesure que les jours, les mois glissaient, le doux visage de Claire, comme un pastel de Latour, s'effaçait au fond de son cœur; c'était toujours beau, c'était toujours pur, mais ses couleurs pâlissaient devant une autre image toute resplendissante de beauté, de jeunesse et de vogue.

A force de chercher une combinaison satisfaisante, le jour parut, ses paupières s'alourdirent, il s'endormit et se réveilla assez tard dans la matinée; il s'habilla lentement, en homme qui n'a point trouvé la solution qu'il cherche et la cherche toujours. Il déjeuna et se dirigea enfin, d'assez méchante humeur, vers l'hôtel où, depuis la veille, l'attendait cette pauvre Claire.

Quand il entre dans la chambre qu'elle occupe, le

papier maculé, les rideaux d'une blancheur douteuse, les meubles hétérogènes et pleins d'anachronismes, lui causent une sensation pénible, refroidissante ; il songe aussitôt aux moelleux tapis, à l'air tiède, aux fleurs exotiques de la chambre de madame B... Il faut aux amours de l'homme un cadre doré, il lui faut le miroitement de la soie, les ombres du velours; c'est pour cela qu'il a converti la grisette en lorette; l'espèce a dégénéré, peut-être, en prenant un plus beau plumage.

Pendant qu'Alfred compare, Claire se jette dans ses bras et l'étreint d'ardentes caresses.

— Tu viens bien tard, dit-elle, mais enfin te voilà, que j'ai souffert en t'attendant!

A ce contact, à cette pression, à ce regard, l'amour d'Alfred se ranime; lui aussi l'embrasse et l'enserre; il lui semble qu'il n'a jamais cessé de l'aimer, et le visage de madame B... se voile dans sa pensée. Puis... il regarde Claire, il la trouve pâlie, fatiguée, et, au lieu de s'en prendre à lui de cette altération et de l'en aimer plus encore, il songe que Marie a les joues plus fraîches, la gorge plus splendide, et ses baisers s'alentissent, et son amour vacille.

— Pourquoi, ma chérie, ne m'avoir pas prévenu de ta visite? je ne t'aurais pas fait attendre.

— Le pouvais-je ? Mais embrasse-moi encore et je te dirai tout. Ils sont si bons, tes baisers ! il y a si longtemps qu'ils n'ont couru sur mes lèvres !

Et passant ses deux bras autour du cou d'Alfred, elle

lui raconte le drame rapide, émouvant de son départ. Et quand elle a fini :

— Maintenant, que comptes-tu faire? lui dit froidement Alfred.

— Il me le demande! Où puis-je me réfugier, si ce n'est dans tes bras?

— Sans doute, pour quelques jours, mais... après?

Claire détourne la tête et se couvre le visage de ses deux mains, pour étouffer un sanglot.

— Des pleurs, maintenant, dit-il avec impatience.

— Vous aussi me reprochez mes larmes, ah!...

— Calmez-vous, Claire... Bon Dieu! que vous êtes devenue susceptible depuis que nous nous sommes quittés!

— Qui de nous deux a le plus changé, Alfred? Et elle le regarde du regard profond de la femme qui ne se sent plus aimée et sonde le vide du cœur de son amant.

— Moi... je suis toujours le même.

— Il y a un abîme entre nous, je sens de la glace sous le baiser que je vous donne, ce baiser qui me monte brûlant du cœur : Alfred! oh! mon Dieu! et elle tombe sur un fauteuil, et elle étreint sa poitrine de ses deux bras.

— Que tu es enfant, dit-il, avec une note amollie dans la voix! Voyons, viens, il l'attire doucement à lui.

Les yeux de Claire se ferment; une ineffable sourire l'illumine, et elle laisse son corps souple s'en aller vers cette étreinte, vers ce semblant d'amour.

— Tu m'aimes donc? bien vrai? reprend-elle avec pétulance.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, ma chérie.

— Mon Dieu! que tu me rends heureuse! je croyais que... tu ne me semblais plus le même, mais je ne veux plus penser à rien. Oh! aime-moi! aime-moi! aime-moi! Et sa tête se penche sur l'épaule du jeune homme; et elle s'affaisse avec une morbide souplesse.

Alfred la soutient, la couvre de baisers, s'enivre d'elle comme dans la vertigineuse soirée où ils s'étaient quittés . . . .

. . . .

— Maintenant, dit-il en s'asseyant et en l'attirant de nouveau vers lui, que vas-tu faire?

— Il me le demande encore! répond-elle avec tristesse, mais... me réfugier dans ta vie, puisqu'on m'a expulsée de la mienne.

— Y songes-tu? folle enfant! et il se refroidit soudain; t'afficher de la sorte! faire litière de ta réputation; que va-t-on dire de toi? Ton mari, d'ailleurs, voudra-t-il te laisser ici? Il faut réfléchir à tout.

— Je suis si malheureuse, là-bas, et je suis si bien près de toi, Alfred, mon Alfred aimé. Je t'ai donné toute mon âme, toute ma vie; que m'importe mon honneur si tu m'aimes?...

— Il n'y a vraiment que les femmes de province pour avoir des idées semblables.

— Oh! Alfred, que vous êtes cruel... et elle quitte sa

place pour aller tomber sur une chaise où elle sanglote amèrement.

—Voyons, Claire, calmez-vous, dit-il en allant vers elle et lui prenant les mains ; raisonnons un peu votre position et la mienne.

S'il y a toujours une large place dans mon cœur pour l'amour, il n'en est pas de même de ma vie. Vous y seriez gênée, mal à l'aise, nous y souffririons tous deux. Je ne vous parle pas de retourner avec votre mari, mais vous avez votre famille, c'est un port toujours sûr, toujours ouvert ; les amers propos n'iront pas vous chercher là. Nous pourrons continuer à nous aimer, à nous écrire, à nous voir même ; le monde ferme les yeux quand on respecte les convenances. Dites-moi, Claire, n'est-ce pas là le plus sage parti que vous ayez à prendre ? Il m'en coûte de vous parler ainsi, mais la première effervescence passée, vous sentirez que j'ai raison.

La pauvre femme l'avait écouté pâle, froide, les yeux fermés, espérant toujours une bonne parole qui ne vint pas...... Il ne m'aime plus ! s'écrie-t-elle, et sa tête se renverse, son corps se crispe comme dans une attaque de tétanos... C'est en vain qu'Alfred essaie de la calmer, c'est en vain qu'il lui prodigue de doux mots. Elle ne l'entend plus, et repousse même les secours qu'il lui donne. A bout d'expédients, il la dépose sur son lit et sort pour demander une femme de service.

XXIX

ALL IS WELL THAT ENDS WELL.

(SHAKSPEARE)

Hilaire, étourdi par ce coup de foudre conjugal qu'il ne soupçonnait pas, comme la plupart des maris, avait gardé le lit et s'était fait saigner. Nanon l'entourait de soins maternels; et en allant et venant par la chambre, elle disait entre ses dents : Il y a longtemps que je prévoyais que ça finirait comme ça. Cet événement faisait d'autant plus souffrir Hilaire qu'il avait un public retentissement; il n'avait jamais aimé sa femme, mais il tenait à elle, comme il tenait à *son étude*, à *sa maison*, à tout ce qui était *sa propriété*. Ce n'était pas son cœur qui saignait, c'était son amour-propre. Il rumina maints projets et n'en adopta aucun, de crainte d'augmenter le ridicule qui s'attache toujours à un mari trompé. Cela arrive si souvent qu'on devrait n'y

plus faire attention. Après mille incertitudes, il songea à se réfugier dans l'amitié de monsieur et de madame Daulnay. Ils me diront ce qu'il faut faire, se dit-il; et il partit.

La nouvelle du grand événement était parvenue à ses amis le soir même : on ne sait pourquoi, on ne sait comment ces nouvelles-là vont plus vite que les diligences, que les chemins de fer, elles ont une rapidité électrique. Le serrement de main d'Euphrasie fut plus long, plus intime que de coutume, l'événement l'autorisait; ses yeux s'humectèrent, sa poitrine se gonfla, mais.... n'y avait-il point un peu de joie au fond de ce soupir? Qui peut démêler le sentiment vrai dans le kaléidoscope de la pensée d'une femme? Souvent elle n'en sait rien elle-même.

— Si vous n'étiez pas venu, j'allais partir pour vous aller trouver, dit M. Daulnay en donnant à Hilaire une cordiale poignée de main.

— Je vous reconnais bien là... Mes pauvres amis, je ne me doutais de rien !

— C'est toujours comme cela, reprend en souriant M. Daulnay. Allons, du courage.

— Que me reste-t-il à faire ?

— Demander la séparation, parbleu ! à moins que vous ne préfériez tendre bénoîtement les bras à votre femme quand il lui plaira d'y revenir.

— Ah ! pour cela, jamais.

— Il y a des maris de cette force-là ; l'évangélique pardon des injures, mon cher.

— Vous ne me conseillez pas de me battre? Et le visage d'Hilaire pâlit d'épouvante.

— A quoi bon? On rirait tout de même, et vous auriez, qui sait? une balle dans la tête, ou un pouce de fer dans la poitrine; un accroc de plus, voilà tout. Obtenez un jugement, et prenez un avocat spirituel, qui mettra les rieurs de votre côté; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Cette réponse cause à Hilaire une titillation de bien-être.

— Mais elle est partie, objecte-t-il encore.

— Laissez-la, et ne faites point la farce d'envoyer les gendarmes après elle; on la retrouvera quand il en sera temps. Sur ce, mon cher, venez dîner, car il ne faut pas que cet événement, quelque fâcheux qu'il soit, vous fasse perdre l'appétit; ce serait par trop dramatique...

Hilaire mangeait à peine. M. Daulnay lui dit avec sa légèreté habituelle :

— Corbleu! ne vous laissez donc pas mourir d'inanition. Vous voilà veuf par anticipation. Que de maris voudraient en dire autant!

Euphrasie se hâta de changer de conversation, en mettant sa cuillère dans un plat d'entremets.

— M. Hilaire, dit-elle de sa plus douce voix, ne refusera pas de l'omelette soufflée; c'est léger, nourrissant, et ma cuisinière la réussit toujours.

L'un des enfants, non terrible cette fois, fit complétement cesser le malaise, en demandant beaucoup, beau-

coup du plat à Marguerite, et surtout du gratin; la mère gronda l'enfant, M Daulnay se mit à rire, et Hilaire plaida pour l'enfant.

Après le dîner, selon son habitude, M. Daulnay quitta sa femme et son hôte, appelé par quelque rendez-vous *d'affaires*. Hilaire monta dans la chambre de madame Daulnay, et s'assit près d'elle, comme il faisait au temps heureux où il habitait cette maison hospitalière; ils étaient seuls, et se parlaient, une main dans la main, ce puissant conduit des fluides. Hilaire regrettait, se souvenait, soupirait. Madame Daulnay consolait, et à chaque désolé soupir de l'infortuné notaire, elle serrait avec effusion ses grosses mains dans les siennes. Hilaire revenait vers madame Daulnay, triste, découragé. Rien ne tente les femmes, comme de se faire les sœurs de charité d'un cœur blessé, d'un esprit souffrant; elles donnent, comme garde-malades, mille soins charmants, qui les effaroucheraient sans cette circonstance atténuante. Comme autrefois le jour baissait, et ils ne songeaient pas à demander des lumières; les enfants étaient couchés, les bruits de la maison, même ceux de la rue, se taisaient peu à peu, et la main d'Hilaire restait dans la main d'Euphrasie. L'ombre l'enveloppait d'un flou provoquant; elle semblait jeune et presque belle à Hilaire, ses formes lui paraissaient amincies. Etait-ce un effet de lune, était-ce un effet du cœur?... Tous les petits bonheurs qu'il avait goûtés près d'elle, pendant sa vie de garçon, revenaient l'inonder de leurs senteurs re-

montantes. Hélas ! pourquoi s'en était-il allé... Comme autrefois, le front d'Euphrasie s'inclina vers les lèvres d'Hilaire.... Mais les lèvres ne s'éloignèrent plus.... L'ombre régnait toujours avec ses molles langueurs, et son discret silence. . . . .

. . . .

Un coup de sonnette se fait entendre, et M. Daulnay monte en chantonnant. Euphrasie se précipite vers la cheminée, et allume une bougie.

M. Daulnay entrait.

— Ah ! les voilà encore, c'est bien aimable à vous de m'avoir attendu ; je craignais, qu'ennuyés de ma longue absence, vous ne fussiez allés vous coucher. Puis serrant la main d'Hilaire :

— Vous m'excusez, n'est-ce pas, mon cher ami ? les affaires, vous connaissez cela ?

Hilaire tournait avec malaise son cou dans sa cravate.

— Vous êtes bien peu éclairés, ce me semble, ajoute M. Daulnay.

— En effet, dit Euphrasie rougissante ; mais avec M. Hilaire nous sommes sans cérémonie, c'est un ami de vieille date.

— Nous savons cela, reprend M. Daulnay.

— Dites, mon cher, vous me pardonnerez d'avoir accepté, pour demain, une invitation de chasse ? la dernière de l'année. Dans toute autre circonstance, je vous aurais emmené avec moi ; mais ma femme vous tiendra

compagnie ; et puis, vous nous restez quelques jours encore, je présume ?

Au lieu de gronder son mari d'avoir accepté aussi légèrement cette invitation, Euphrasie se contenta de dire : C'est très-bien, mon ami ; je vais monter le réveil pour cinq heures, n'est-ce pas ?

Et M. Daulnay prit une bougie pour conduire Hilaire à la chambre qu'on lui avait préparée.

— C'est votre chambre de garçon, dit-il ; plaise à Dieu que vous y dormiez d'un aussi bon sommeil qu'autrefois.

. . . .

. . . .

Dans le petit salon octogone, que nous connaissons déjà, madame Dumaine et M. Hildebrand causaient ; et en causant, madame Dumaine flattait, avec une certaine volupté, les longues soies d'une chatte arrondie sur ses genoux. Les jambes paresseusement croisées, M. Hildebrand passait ses doigts, avec satisfaction, dans sa chevelure grisonnante. Comme pour se mettre de moitié dans la fête, le vieux château se couronnait de jaunes ravenelles que dorait encore un rayon printanier.

— Eh bien, docteur ?

— Eh bien, Madame ?

— A-t-on des nouvelles de la fugitive ?

— Pas encore, que je sache.

— Si elle allait nous revenir ?

— Cela serait plaisant !

— Qui sait ?

— Allons donc !

— Eh ! eh ! ce n'est pas impossible ; on pourrait bien ne plus l'aimer là-bas, elle a fait de sa tête, le cœur a des revirements, et alors..... voyant la porte close.....

— Vous plaisantez, docteur ?

— Nullement, Madame. Quand une femme est trompée par son amant, elle se raccommode avec son mari... en attendant un autre amant. Ces pauvres maris ne font jamais que les intérims, n'est-ce pas, Madame ? Et de rire en la regardant fixement.

— Mais après un esclandre semblable, c'est impossible, je la connais, elle est trop fière pour cela.

— Et si son amant ne veut plus d'elle ? et si pendant les trois mois qu'ils ont été éloignés, le bel Alfred avait renoué une autre intrigue ? les hommes de Paris sont de cette force-là !

— La pauvre femme ! je la plaindrais. Le visage de madame Dumaine s'attriste hypocritement, et un semblant de soupir s'échappe de son sein, mais sa main se promène toujours sur le dos arrondi de son chat.

— L'ai-je bien entendu ! s'écrie M. Hildebrand, comment ! c'est vous, Madame, qui plaignez madame Hilaire?

— La compassion nous revient si vite à nous autres femmes !

— C'est cela, quand vous avez tué votre ennemi, vous lui tendez la main pour l'aider à se relever, et quand

vous êtes sûres qu'il est bien mort, vous atteignez votre mouchoir pour essuyer de fausses larmes et tromper le public, qui ne voit les choses qu'à distance. Je vous reconnais bien là !

— Calmez-vous, docteur. Dites-moi, ne pourrait-on pas atténuer le mal? C'est un scandale affreux, toute la ville est révolutionnée, les gazettes peut-être vont s'emparer de cette histoire. Pauvre madame Hilaire ! Après tout, ce n'était pas une méchante femme.

— Ne jouez donc pas la comédie, dit le docteur en se levant brusquement et en haussant les épaules; avec les autres passe encore, mais avec moi ! quelle niaiserie! Tenez, toutes vos fibres tressaillent d'aise en ce moment. Eh, mon Dieu ! si je ne vous avais pas sue à la hauteur d'une lâcheté, est-ce que je serais venu vous proposer de vous associer avec moi? Adieu, Madame, la pièce est jouée, nous pouvons maintenant baisser le rideau.

— Comme vous voudrez, docteur, je ne tiens nullement à continuer les affaires avec vous.

— Ah ! si vous aviez encore une rivale à immoler, vous sauriez bien me retrouver encore.

— Et vous un amour à venger; eh ! eh ! il faut vous presser, car bientôt vous n'aurez plus cours. Pour que le coup porte, il faut toujours qu'il soit donné par un jeune bourreau, et un satanique sourire passe sur leurs lèvres à tous deux.

Après le départ du docteur, madame Dumaine retourne s'asseoir près de son foyer solitaire; un nuage de gibou-

lée éteint le soleil du matin et jette ses tons gris dans le salon silencieux. Madame Dumaine soupire, et ce soupir vibre longuement... Est-ce du remords? pas encore; c'est l'effroi du vide et de la solitude, chose affreuse pour une femme qui n'a jamais semé un peu de son cœur sur la route qu'elle a suivie : tout pour elle est âpre, nu, stérile aux heures de la vieillesse.

XXX

L'AGONIE.

Dans la chambre d'hôtel que nous connaissons déjà, et dont la vue seule serrait l'âme et refroidissait la pensée, Claire, gisait dans un lit, en proie à toutes les tortures de la maladie, de l'isolement, de l'abandon.

Une garde-malade se prélassait dans le meilleur fauteuil de la pièce : son teint fleuri, sa taille replette, disaient assez qu'elle ne donnait à ses malades que les soins à peine nécessaires, sans jamais arriver à la fatigue ; elle lisait son journal, et n'interrompait cette lecture intéressante, surtout à l'article nouvelles, que pour prendre une prise de tabac, ou porter, à de rares intervalles, à la jeune

femme, un verre de limonade et renouveler la glace qu'on avait mise sur sa tête. Une fièvre aiguë s'était déclarée sous l'empire des commotions successives qu'elle avait éprouvées. Pour le moment, la pauvre jeune femme était somnolente, son bras morbide s'allongeait sur les couvertures, ses cheveux tombaient sans ordre sur l'oreiller, et leur cadre sombre faisait ressortir encore la pâleur et la matité du visage. Des pas d'homme se font entendre, la porte s'ouvre, elle se redresse, puis retombe haletante, brisée par l'effort qu'elle vient de faire..... Ce n'est que le médecin. Médecin..... comme on en voit tant à Paris, qui font du métier, tâtent le pouls, regardent la langue, prescrivent quelques potions du codex. Après cela : que le malade vive ou meure ; si c'est un malade vulgaire, dont la guérison ne peut tourner à profit pour eux, ils ne s'en préoccupent pas davantage. En revanche, ils sont les médecins, en titre, de plusieurs associations philanthropiques; ils se font nommer membres de quatre ou cinq sociétés savantes; et quelque jour, sans grands soucis ni grandes fatigues, un ruban rouge s'épanouit à leur boutonnière. Tel est notre docteur : fort adroit dans la pratique de la vie, nul dans la pratique médicale. C'est un homme de quarante ans, à peu près, lunettes d'or, cheveux longs, teint flasque, docte mine.

Après avoir échangé quelques paroles avec la garde, il s'approche du lit de Claire, lui tâte le pouls, tire sa montre, suspendue à une vingtaine de breloques; puis il replace le bras dans le lit.

Claire le regarde avec ses grands yeux fixes, aux pupilles dilatées, les agrandissant encore :

— Monsieur, dit-elle d'une voix brève, il ne viendra donc pas ?

— Qui attendez-vous comme cela ?

— Qui attendrais-je, si ce n'est lui ? Tenez, vous me fatiguez avec vos questions ; laissez-moi.

— Vous souffrez beaucoup de la tête ?

— Je ne sais pas, tout mon mal est venu de là, et elle met ses deux mains amaigries sur son cœur.

— Voyons, du repos, du calme, laissez dormir votre pensée.

— Ma pensée ! mais je ne sais plus où elle est, elle a tant voyagé ; et elle se prend à rire, rire vague, hébété, mille fois plus triste qu'une larme.

— Ne parlez plus, vous vous fatiguez inutilement, soyez raisonnable.

— Laissez-moi avec votre raison. Vous lui direz de venir, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais ne parlez plus ; et il s'éloigne du lit, s'approche de la table, écrit une ordonnance. Suspendez la glace, dit-il à la garde, elle irrite au lieu de calmer ; donnez quelques cuillerées de vin de quinquina ; le pouls est d'une faiblesse extrême, le cerveau s'engage ; elle n'est pas bien ; je vais dire quelques mots à ce sujet à madame Boccage.

En descendant, il entra dans le cabinet de la maîtresse d'hôtel, bonne grosse maman, à taille raccourcie par

l'embonpoint, couverte de chaînes, de breloques, et dont la toilette, depuis la robe jusqu'au bonnet, avait tous les tons de l'arc-en-ciel, moins le fondu des nuances; elle était assise devant son bureau et examinait ses registres.

— Eh bien, monsieur Dorneval, dit-elle en se levant et en approchant un fauteuil au docteur, que dites-vous de la malade du n° 7 ? Donnez-vous donc, je vous prie, *la peine de vous asseoir*.

— Le 7 n'est pas bien, dit le docteur, en répondant à l'invitation de madame Boccage, facies contracté, fièvre ardente, pouls insaisissable; il est d'urgence de prévenir la famille.

— Mais, mon cher Monsieur, je ne la connais ni d'Ève ni d'Adam. Cette petite femme nous est arrivée sans retenir sa chambre. Me voilà, me veux-tu ? Un jeune homme, fort beau garçon en vérité, est venu la voir ; il y a eu sans doute une pique entre eux, car elle avait une violente attaque de nerfs, quand il sortit de chez elle; voyant que sa fièvre continuait et redoublait, je vous ai fait appeler. Je n'en sais pas plus long sur son compte.

— Dans ses malles, vous trouveriez peut-être quelques renseignements ?

— J'ai déjà inutilement cherché.

— C'est fâcheux.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas la transporter hors

de l'hôtel? Vous comprenez, Monsieur, qu'ici nous ne pouvons avoir des morts; ça fait fuir les voyageurs ; et quelque précaution qu'on prenne, on le sait toujours.

— Elle est intransportable, et puis, où l'enverriez-vous? à l'hôpital? Cela pourrait vous attirer d'autres désagréments; elle n'est pas sans le sou, j'imagine ?

— Mais, non ; j'en ai trouvé suffisamment, pour le moment du moins, dans sa caisse de voyage.

— Cherchez encore, et vous trouverez. Maintenant, Madame, ma mission est finie ; il était de mon devoir de vous prévenir de l'état du n° 7.

— Mais, Monsieur.

— J'ai d'autres malades qui réclament mes soins; je reviendrai dans le courant de la soirée.

Et M. Dorneval courut à ses nombreux clients; et madame Boccage, après avoir fini son addition, donné le compte au n° 4, premier étage, discuté les prix, encaissé l'argent, monta enfin dans la chambre de Claire.

Après un long colloque avec la garde, sur les ennuis et la responsabilité d'avoir chez soi un voyageur aussi gravement malade, elle se mit de nouveau à chercher dans les malles de la jeune femme, et trouva l'adresse d'Alfred; elle lui écrivit aussitôt; deux heures après, il avait la lettre.

Il parachevait sa toilette, se regardait dans la glace avec complaisance, et mettait ses gants en attendant une voiture, il allait partir pour se rendre chez madame B..., et l'accompagner au bal.

— Quelle est cette lettre? dit-il en fronçant le sourcil et en palpant le papier, non satiné : Écriture inconnue, forme vulgaire, réclamation malséante de quelque fournisseur; nous verrons cela demain, et il va pour jeter cette lettre dans une coupe de chine avec d'autres semblables; mais la voiture se fait attendre, ses gants sont mis, il n'a rien à faire, la bougie demande à brûler quelque chose, il ouvre cette lettre.

En la lisant, un flot amer lui monte au cœur : amour refoulé, remords, honte de lui-même. Il rougit, pleure presque, et tient sa tête dans ses deux mains... Que va-t-il faire? Courir vers l'hôtel où languit la femme qu'il a aimée, qu'il aime peut-être encore, pour la ranimer de son amour et retenir, par d'ardents baisers, la vie chancelante au bord de ses lèvres. Ce fut là sa première pensée : mais le raisonnement : science acquise, éducation viciée, vint se jeter à la traverse de ce bon mouvement pour le subtiliser. Et madame B... qui l'attendait et ne voudrait pas partir sans lui : Qu'allait-elle penser, qu'allait-elle dire? S'il pouvait seulement la prévenir par un simple billet; mais il est trop tard, elle est prête, elle l'attend; demain en le revoyant, elle lui fera ses yeux d'émeraude; demain, elle ne voudra pas le recevoir, rupture complète; et quoiqu'il ait l'intention de ve-

nir au secours de Claire, il ne veut pas rompre avec elle, du moins avec autant de brusquerie. Comme les natures faibles, il prit un moyen mixte, qui veut servir deux causes, et les perd toutes deux. Il décida donc qu'il irait chez madame B..., l'accompagnerait au bal, s'éclipserait dans la foule, passerait la soirée avec Claire, aviserait au moyen de l'entourer de plus de confortable, et reviendrait, sur les deux heures du matin, rejoindre madame B... Il partit..... pour se rendre chez madame B...

Elle avait des fleurs dans les cheveux, de riches bracelets enserraient ses bras splendides; une vapeur parfumée l'enveloppait d'un nuage, comme les déesses de Boucher, et une coquette robe de chambre, au corsage inarrêté, la rendait mille fois plus désirable que l'épinglé d'une toilette de bal, qui montre tant de choses à la curiosité publique que l'amant les convoite beaucoup moins.

— Eh quoi! chère belle, pas encore prête, dit Alfred avec une pointe d'impatience.

— Il n'est pas tard, répond-elle nonchalamment.

— Les femmes sont vraiment étranges pour n'avoir jamais la mesure exacte du temps.

— Bast! Puis j'aime à soigner mes entrées; et arriver comme une petite bourgeoise, quand on finit d'allumer, que la maîtresse de maison est encore à sa toilette, que personne n'est là pour vous regarder et faire silence à votre approche: fi donc!

— Coquette !

— C'est de l'art, mon très-cher; une femme à la mode est une grande artiste. Il ne suffit pas d'avoir de beaux yeux, des attaches fines, une taille flexible: il faut savoir poser... et déshabiller tout cela.

— Et c'est à moi que tu fais ces confidences ! dit Alfred en fronçant le sourcil.

— Eh bien ! reprend-elle en le regardant fixement et lui souriant du bout des lèvres.

— Démon ! va.

— Serais-je ange, si je restais pour vous ce soir? et elle fait onduler son cou.

— Mais...

— Si... et s'approchant de la cheminée en cambrant sa taille, elle présente à la flamme le bout de ses petits pieds, chaussés de satin blanc.

— Tu es trop belle, dit Alfred ébloui.

— Tu trouves? et elle sourit d'un sourire plein d'attractions.

Il vient un moment : moment fugitif peut-être, où la femme la plus coquette même, s'ennuie d'être belle pour tous, et veut être belle pour un seul ; vague d'orgueil qui descend de la tête vers le cœur.

Madame B... aimait vraiment Alfred... ce soir-là... Mais la note douce ne vibrait pas à l'octave dans le cœur du jeune homme, il ne faisait plus attention à l'ondoiement du cou, au miroitement des cheveux, à l'attrac-

tion du sourire, et son regard songeur se perdait dans le vide.

— A quoi pensez-vous, Alfred? reprend madame B... suivant le regard du jeune homme, qui s'en allait vers l'âtre, et ne venait pas vers ses yeux.

— A rien, répond-il vaguement.

— C'est aimable, et le petit pied de Marie s'agite nerveusement.

— Eh bien! à mille choses alors.

— Vous ne devriez penser qu'à moi.

— Il ne faut pas alors, ma belle, aimer un artiste : l'inspiration est tracassière, l'œuvre ouvre ses feuillets, et les mots flamboient.

— Plus que mes yeux? Allons donc.

— J'en conviens, nous avons tort, et il baise distraitement les beaux bras qui serpentent vers lui. Puis... retombe dans sa songerie.

— Alfred...

— Marie.

— Le feuillet tourne encore, il paraît, et les mots flamboient.

— Moins que tes yeux; mais il regarde d'un autre côté.

— Vous me rééditez, mon cher, que faites-vous de votre esprit ce soir?

— Tu en as pour nous deux.

— Je croyais, moi, que cet esprit que vous me repro-

chez sans cesse, voulait aujourd'hui, *par hasard*, babiller avec le cœur; le quart d'heure de Rabelais que je vous ménageais...

— En vérité, j'étais bien sotte de vous offrir un peu de cette monnaie que les hommes nous demandent toujours et ne prennent jamais.

— Marie, nous eussions mieux fait d'aller au bal?

— Mon Dieu! oui.

— Si nous y allions encore?

— Allons donc, c'est une soirée perdue, voilà tout; je prendrai ma revanche un autre jour, et je ne ferai plus la maladresse de revenir, en une heure de désœuvrement, à mes naïvetés de pensionnaire. Soyons belle, soyons séduisante pour tous; pour un seul, quel jobisme?

— Vous êtes cruelle, Marie, et ne me pardonnez pas une soirée de préoccupation. Il va falloir que je vous quitte, et c'est cette perspective qui me rend maussade.

— Maussaderie maladroite; et à cette heure, qu'allez-vous faire?

— J'ai un rendez-vous avec mon éditeur.

— Si tard?

— Il est fort occupé.

— La réimpression d'un vieil amour, n'est-ce pas? Croyez-vous, mon cher, que vous ferez vos frais? elle sourit dédaigneusement.

— Marie ! et Alfred veut lui prendre la main.

Elle s'éloigne.

— Partez, je ne vous retiens pas ; mais si demain vous vouliez revenir, vous ne me trouveriez plus. Adieu, Monsieur. Ah ! que le Ruolz a été bien inventé, on ne se ruine pas avec cela, et elle sonne pour qu'on reconduise Alfred.

Descendre l'escalier, courir dans la rue, monter dans la première voiture qu'il rencontre, se faire arrêter à l'hôtel où languit Claire, tout cela fut l'affaire de peu de temps.

. . . .

Elle éprouvait l'une de ces suffocations qui sont l'annonce de l'heure fatale ; ses cheveux, baignés de sueurs, se collaient à ses joues pâles ; les prunelles ternies de ses yeux semblaient nager dans d'indécises vapeurs. Une bougie tremblotait sur la cheminée ; le docteur, madame Boccage et la garde entouraient le lit : la garde s'occupait de la malade, elle posait des sinapismes, elle faisait des frictions, le docteur était là ; madame Boccage se croisait les bras en s'exclamant sur les tribulations qui l'accablaient ; le docteur regardait Claire, et en la regardant, il étirait ses manchettes, rajustait ses lunettes, passait ses doigts chargés de bagues dans sa longue chevelure. Pour l'un, c'était une chose qui finissait ; pour l'autre, une chose qui encombrait, rien de plus.

Alfred entre, et madame Boccage pousse un cri de plaisir :

— Enfin, voilà quelqu'un ; je me trouve débarrassée.

Le docteur se détourne gravement, sans changer de place.

Alfred court au lit de Claire, renverse presque la garde, prend la main pendante de la jeune femme, la presse dans les siennes, couvre de baisers son front pâle, la contemple quelques instants, s'agenouille devant le lit, et se prend à sangloter, sans songer à ceux qui l'entourent.

Claire se ranime au contact de cette main qui serre la sienne, elle ouvre les yeux, regarde Alfred, et balbutie d'une voix saccadée :

— Je savais bien qu'il allait venir. Alfred, je suis bien malade.

La vie lui revenait par le cœur.

— Pauvre chère ! dit-il en essayant de lui sourire, tu vivras, va ; je suis là maintenant.

Elle fait de la tête un signe négatif.

— Quelle heure est-il, dit-elle d'une voix stridente, il n'y a donc pas de feu ici ? J'ai froid ; et Alfred essaie de réchauffer dans ses mains les pieds glacés de la jeune femme ; il les frictionne pour irriter l'épiderme inerte, et ses larmes tombent âcres et chaudes sur ce pauvre corps glacé, qu'elles ne raniment plus.

Le docteur regarde sa montre, il fait un signe au jeune homme, et l'attire dans l'embrasure de la fenêtre.

— Si vous avez quelque disposition à prendre, dit-il,

quelque donation à lui faire faire, envoyez chercher un notaire ; il est temps, grand temps ; le pouls est nul et désordonné, les extrémités se refroidissent, le facies se contracte, les spasmes se succèdent.

— Mon Dieu, Monsieur, dit le jeune homme avec un cri du cœur, il n'y a donc plus d'espoir ?

— Où il y a de la vie, il y a toujours de l'espoir, répond-il sentencieusement. Continuez les frictions, donnez du vin de quinquina, si elle peut avaler.

— Reviendrez-vous bientôt ?

— Je crois que c'est inutile ; s'il y a quelque chose de nouveau, faites-moi appeler.

— Oh ! sauvez-la ! sauvez-la ! s'écrie le jeune homme en le retenant par le pan de son habit.

Le docteur fait un geste négatif et ouvre la porte.

Madame Boccage le suit toute joyeuse ; sa responsabilité est à couvert.

Et Alfred reste seul auprès du lit de la jeune femme qui lui tient la main et lui sourit encore à travers les voiles de son regard.

— Ils sont partis, tant mieux, dit-elle de cette voix saccadée particulière aux mourants, ils m'ennuyaient. Je vais donc être seule avec toi !

Elle s'arrête haletante, puis reprend :

— Oh ! tu m'as fait bien du mal ; mais je te pardonne ; je t'ai tant aimé !

— Claire, ma douce Claire, tu vivras, je veux que

tu vives; nous nous aimerons, nous serons heureux.

— Tu me le dis encore, et elle secoue négativement la tête ; va, c'est fini...

Elle ferme les yeux prise d'une défaillance.

Alfred appelle la garde qui ronflait déjà étendue dans un fauteuil.

Claire revient à elle ; la garde retourne continuer son somme. Une veilleuse brûlait vacillante, faisant courir de grandes ombres sur le mur.

— Je t'en prie, murmurait Claire, ferme les rideaux pour que je ne voie plus tout ce monde qui me regarde, ricane et chuchote. Mon Dieu ! que viennent-ils faire ici?... — Ah ! mon mari, mon mari ! va-t'en, va-t'en !... Eh bien ! oui, je l'aime ; est-ce qu'il y a du mal à cela? et elle se cramponnait comme une noyée au bras d'Alfred.

— Sauve-moi de lui, ne me quitte pas, et elle cachait sa tête dans la poitrine du jeune homme.

— Calme-toi, ma chérie, lui répondait-il avec des larmes dans la voix ; il n'y a que moi ici.

— Mais tu ne les entends donc pas? et elle s'agite sur son lit. Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas? tu ne me diras plus de ces vilains mots qui m'ont tuée ; tu ne voudras plus que je retourne avec lui... Mon Dieu ! que me veut-il? il revient encore ; renvoie-le, renvoie-le donc.

Et sa tête retombe sur l'oreiller...

Alfred croit qu'elle va dormir. Il la regarde plein d'anxiété. Le silence se fait : silence lugubre et sourd, interrompu seulement par le balancier de la pendule et les ronflements de la garde.

Claire a de nouvelles suffocations.

Alfred essaye, en vain, de lui faire prendre quelques gouttes de cordial, que repousse la strangulation de la gorge, et il rentre dans le lit ces pauvres mains pâles et froides qui cherchent vaguement quelque chose d'inconnu. Par moments, elle se lève, mue par une force effrayante ; car la vie, à cet instant suprême, est comme un horloge sans balancier.

— Fais-moi donc vivre, s'écrie-t-elle en se cramponnant de ses deux bras au cou d'Alfred... Je ne mourrais pas, si tu m'aimais comme je t'aime.

Puis son agitation se calme, elle s'affaisse suffoquée. Par moments, la garde se réveille pour dire :

— Vous n'avez besoin de rien, et se rendort aussitôt.

— J'ai peur, murmurait Claire, si bas, qu'Alfred était obligé, pour saisir ses paroles, d'approcher son oreille de ses lèvres. Dieu me punira-t-il de t'avoir aimé... car je t'ai bien aimé... Non, n'est-ce pas?... il veut qu'on s'aime. Pourtant j'ai peur... et elle se cramponnait de nouveau au bras du jeune homme. Ah ! que je souffre... cela finira-t-il bientôt... Non, pas encore, je ne veux point mourir... Je te vois à peine... Parle-moi, parle donc... je ne t'entends plus ; et elle murmurait des mots

inintelligibles, et elle faisait d'impuissants efforts pour les faire arriver à l'oreille d'Alfred.....

Vers le matin, madame Boccage monta dans la chambre de Claire, pour savoir si elle vivait encore ; et en cas de mort s'occuper des mesures à prendre. Voyant qu'elle respirait toujours, pour l'acquit de sa conscience, elle envoya chercher un prêtre ; celui-ci vint, à moitié éveillé, il fit allumer des cierges, il atteignit les huiles d'une boîte que portait un bedeau, et administra l'extrême-onction. La jeune femme, la tête penchée, les yeux convulsionnés, sentait à peine ce qu'on lui faisait ; on l'aurait crue privée de sentiment ; mais quand on voulut lui faire les onctions dans la main qui tenait celle d'Alfred, cette main se raidit, se crispa, et on ne put la détacher de celle du jeune homme.

Le prêtre partit après avoir aspergé la mourante d'eau bénite, comme il avait l'habitude de le faire ; le bedeau éteignit les bougies, serra les huiles, ferma la boîte ; tout fut dit. La garde s'en fut bavarder avec les gens de l'hôtel. Alfred se retrouva seul avec Claire... Elle eut un hoquet, elle ouvrit les yeux tout grands... Puis on n'entendit plus rien ! Elle était morte... Alfred croyait qu'elle vivait encore. Il ne comprit la mort qu'à cette beauté, qu'à cette splendeur que revêt un cadavre quelques secondes après que l'âme est envolée ; toute contraction disparaît, les traits se régularisent, les rides s'effacent, un calme majestueux s'incline sur le visage et lui imprime une grandeur qu'il n'a jamais eue.

Et Alfred se jette sur le corps de la jeune femme ; un cri sauvage s'échappe de sa poitrine, il couvre de baisers son front, son cou, ses lèvres, encore tièdes et souples. Jamais peut-être il ne l'a tant aimée. Il enfonce ses mains dans ses cheveux noirs, si beaux, si longs et tout parfumés d'elle ; il les baise, il s'en inonde, il les enroule autour de ses bras, il les coupe avec ses dents...

Après avoir pris son café, la garde revient dans la chambre, s'approche du lit, et dit à Alfred, d'une voix aussi indifférente que si elle eût prononcé la phrase traditionnelle : le cordon, s'il vous plaît !

— Allons, Monsieur, prenez-en votre parti ; puisqu'elle est morte, tout ce que vous ferez et direz ne la fera point revenir.

— Taisez-vous, s'écrie-t-il avec violence.

— Là, là, calmez-vous, et elle prend lentement une prise de tabac ; il n'en sera ni plus ni moins, allez ; retirez-vous, prenez un peu de repos, vous en avez besoin ; quand les gens sont morts et qu'on ne peut rien pour eux, il est inutile de se faire périr. Laissez-moi à ma besogne ; si on attend, voyez-vous, le corps se refroidit, les membres se raidissent, et l'on ne peut plus habiller le mort.

Alfred repousse brusquement cette femme ; ne la touchez pas, mordieu ! Que faut-il faire ? Je le ferai.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas l'habitude ; la dépouille, ça revient à nous autres, ce sont nos petits profits, le métier est déjà assez dur.

Il tire, avec dégoût, une pièce d'or de sa bourse, et la lui jette, comme un os à un chien. Puis, il lave le doux visage de Claire ; il peigne ses longs cheveux, et les relève comme elle les relevait toujours; il croise sur sa poitrine ses bras ronds encore, car la maladie a été rapide ; il fait glisser une bague de ses doigts au doigt de Claire, pour se fiancer à sa chère morte, et se reculant au pied du lit, il la contemple avec amertume, avec remords, et il se frappe le front, et il étreint son cœur, où l'amour s'est endormi, bercé par de coupables distractions. Et quand cette femme, à bout de forces, est venue lui demander asile, il l'a repoussée brutalement, il l'a tuée, il l'a perdue... et il l'appelle en lui donnant les noms les plus tendres, comme aux heures suaves de l'amour partagé... Elle était vraiment belle, avec son cou penché, sa mate pâleur, ses riches bandeaux noirs ; un demi-sourire relevait les coins de ses lèvres fines, et un rayon d'amour courait encore sur son front. Son dernier mot, sa dernière pensée, avait été : Je t'aime ! on sentait cela.

Les exigences sociales ont cela de cruel qu'elles viennent toujours troubler le premier recueillement de la douleur et de la prière. Alfred fut obligé de recevoir la visite du médecin des morts, puis de sortir pour faire les déclarations d'usage à la mairie, à l'église, et commander l'inhumation pour le lendemain.

Ces pénibles devoirs remplis, il revint veiller auprès de sa chère morte... Mais pendant son absence, le pâle

visage avait pris les tons jaunes du vieil ivoire; les membres avaient pris la rigidité et la raideur cadavérique... Deux larmes s'échappent des paupières d'Alfred et tombent brûlantes sur le front de la morte, et les mains jointes, comme pour prier, il contemple cet immobile visage qui lui a souri de si doux sourires; il suit, avec angoisse, les progrès de la décomposition : l'étirement des traits, le pincement du nez, l'amincissement des lèvres... Et la nuit était venue : autour du lit, les cierges faisaient trembloter leurs flammes jaunes; le genièvre, ce parfum des morts, brûlait dans la cheminée. Brisé de fatigue, Alfred tomba sur une chaise, et dormit quelques heures de ce sommeil de plomb qui courbature les membres et laisse l'âme tourmentée. Au matin, de grand matin, il fut reveillé par l'arrivée du menuisier, qui apportait le cercueil. Un instant il voulut fuir, il resta pourtant, ne voulant pas abandonner morte cette femme qu'il avait délaissée vivante... Il déposa, lui-même, entre les étroites planches, ce corps mince, qu'il avait eu tant d'ivresse à serrer sur son cœur ; il donna au cher visage un solennel et douloureux baiser, et manqua de s'évanouir en entendant clouer le couvercle de la bière. C'était fini; il ne la verrait plus, plus jamais..... Puis, deux hommes emportèrent, en silence, le cercueil enveloppé comme un colis, pour écarter tout soupçon de mort; le déposèrent dans une voiture qui attendait à la porte de l'hôtel et qui prit le chemin de l'église. Alfred suivit seul dans une autre voi-

ture, seul il s'en fut prier, avec la voix du cœur, pour cette chère âme qu'il avait brisée d'un mot égoïste.

On déposa le cercueil dans une modeste chapelle ; un bedeau vint allumer quelques cierges ; deux ou trois dévotes, qui assistaient à la première messe, marmotèrent, par habitude, un *Pater* et un *Ave* pour le mort qu'on apportait ; un prêtre vint dire les prières accoutumées, et quand il eut fini, il monta en voiture et conduisit la morte au cimetière, sans plus s'inquiéter d'autre chose. Une seule voiture suivait le modeste convoi ; un seul homme regrettait, se souvenait ; et quand le cercueil glissa dans la fosse... ni discours fastueux, ni élégie ; le silence pour cette vie de femme effacée, angoisseuse, meurtrie, toujours meurtrie par l'usage, l'habitude, le despotisme social.

Alfred resta toute la journée à prier, à pleurer, à se souvenir sur cette fosse encore ouverte ; l'heure de l'expiation venait de sonner pour lui. Elle sonne toujours tôt ou tard, en ce monde, soit avec fracas, soit avec un glas sourd ; mais elle sonne, et elle est effrayante pour le cœur coupable. Oh ! comme il se trouvait petit et misérable, et Claire, cette femme abandonnée, cette femme honnie, conspuée par la société aux idées étroites et mesquines, comme elle lui apparaissait grande et noble, avec son amour, son amour dont elle était morte !... De par le monde, on rencontre nombre de femmes qui pèchent, mais elles vivent celles-là, elles vont, viennent le sourire aux lèvres, les roses aux joues, et la société ferme

les yeux et laisse ces belles profanes conspirer contre la fidélité conjugale. Pour saper les institutions elles n'ont que de la coquetterie, arme peu dangereuse; elles ne se mettent point en contravention directe avec les idées générales; qu'importe alors? Puis un frisson courait dans les veines d'Alfred, il songeait à madame de B..., dont le front était toujours uni, dont le sourire était toujours railleur, dont l'esprit scintillait toujours; elle avait perdu un amant la veille, elle en retrouverait un autre le lendemain. A quoi bon s'attrister? et il avait eu peur de cette femme! il avait craint son courroux, ou plutôt sa moquerie; pour lui plaire, il avait été rampant, il avait été lâche; et celle qui était venue à lui dans toute la simplicité de l'amour, en s'écriant : Je t'aime! et je souffre; sauve-moi de cette vie étroite et vile qui m'est faite; venge-moi avec ton amour de la société qui m'a sacrifiée. Au lieu de lui dire : Viens, je te défendrai; viens, je te serrerai dans mes bras, à la face de tous. Malheur! à celui qui rira de toi; tu es plus noble, tu es plus pure qu'eux, parce que tu es vraie, parce que tu as jeté loin de toi le masque hypocrite qui t'étouffait; viens, tu m'as donné ton cœur, je me dévouerai à toi; tu es la plus faible, c'est à moi de me sacrifier... Et lui, l'homme du vieux monde, garrotté par les superstitions et l'égoïsme, il lui avait fermé ses bras, il avait tourné la tête, en murmurant : Va-t'en! je ne te connais pas; la société te renie, je te renie aussi!..... Et un flot d'amères larmes s'échappait de ses yeux, et ses lèvres appelaient en vain

la femme aimée, et son oreille se collait en vain à la terre ; aucun bruit ne se faisait entendre, aucune voix ne lui répondait, il était trop tard....... Et les promeneurs qui passaient en voyant cet homme ainsi absorbé, haussaient les épaules et disaient : C'est un fou ! Quelques bourgeois naïfs s'écriaient avec admiration : C'est peut-être un mari qui pleure sa femme, et ils s'éloignaient pleins de respect. Mais la nuit se faisait, la brume blanche des cimetières voltigeait sur les tombes. On allait fermer les portes.

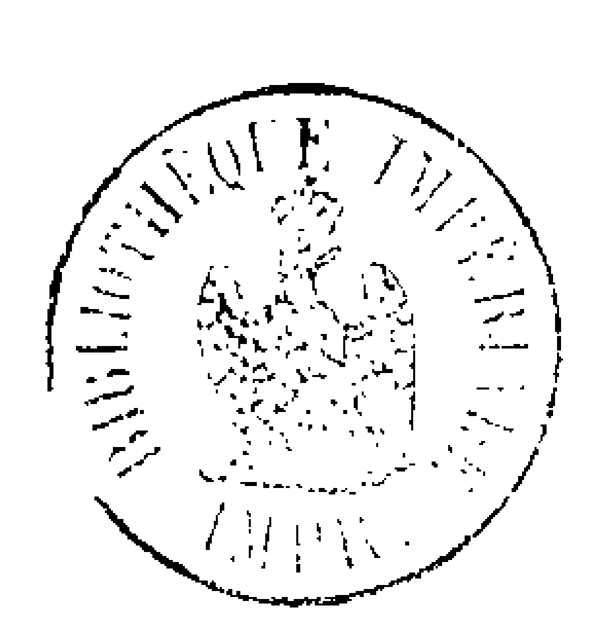
Alfred fut obligé de quitter la fosse regrettée. En rentrant chez lui, il s'évanouit et eut une forte fièvre, qui le retint au lit plus de quinze jours. Dans une première fougue de douleur, il voulut se faire trappiste, chartreux, il rêva la douleur de M. de Rancé. A cause de sa légèreté habituelle il ne fit que de la rêver... Peu à peu la blessure se cicatrisa ; mais il lui resta toujours une ride au cœur : la ride du remords. Il eut des succès littéraires ; il ne fut plus heureux, l'arbre ébranlé de sa jeunesse avait laissé tomber ses fleurs....

Le monde le rappela, d'autres femmes lui demandèrent son amour, mais si quelques-unes entrèrent dans sa vie, elles en sortirent désillusionnées.

Je ne vous dirai pas ce que devinrent les autres acteurs de ce drame. A quoi bon dévoiler encore les misères de notre pauvre nature ? Presque tous se réjouirent ; quelques-uns, et les meilleurs, restèrent indifférents. Les parents de Claire offrirent leurs chagrins à Dieu : à force

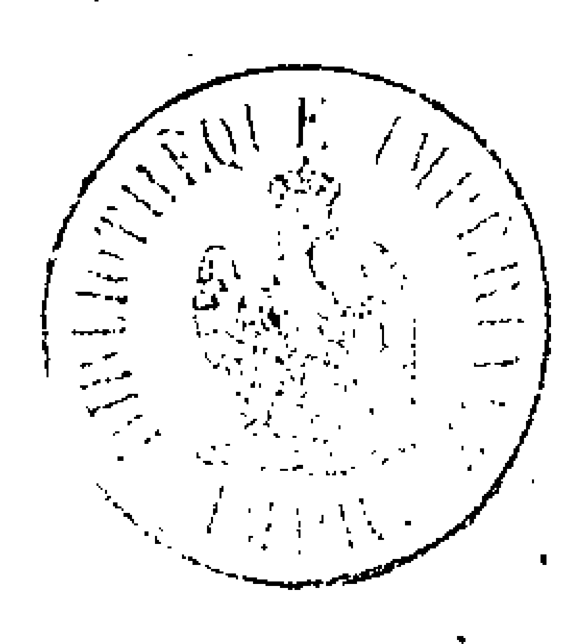
de les offrir, il ne leur en resta plus. Seul, le pauvre Philippe d'Arronde, donna à cette femme qu'il avait tant aimée, et toujours aimée sans espoir, une larme du cœur.

FIN.



TABLE

FIN DE LA TABLE.



St-Denis. — Typ. Drouard et A. Moulin.






SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD ET A. MOULIN.

